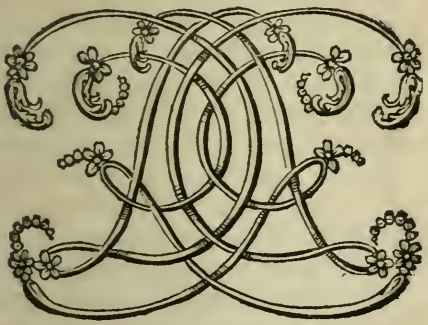
Louise Geleine
de La Condamine
Destouilly

ESSAIS
DE
MORALE,
CONTENUS
EN DIVERS TRAITEZ
sur plusieurs devoirs importans.

VOLVME PREMIER

CINQUIEME EDITION,
revûë & corrigée.



A PARIS,
Chez GUILLAUME DESPREZ, ruë S. Jacques, à S. Prosper & aux trois Vertus, au dessus des Mathurins.

M DC. LXXIX
Avec Approbation & Privilege.

AVERTISSEMENT.

ON ne dira rien icy des vûës que l'Autheur de ces Traitez peut avoir euës en les faisant, ny des raisons qu'il a euës de les publier presentement, ny à quoy s'étend ce qu'il a dessein de renfermer sous le titre qu'il leur a donné. On sçait que le monde se soucie peu d'estre informé de toutes ces choses, & que n'ayant interest qu'à l'Ouvrage mesme, il en juge par son prix interieur & veritable, & non par ces circonstances étrangeres.

On se contentera donc de donner icy quelques avis sur le Livre mesme, dont le premier sera sur ce titre : *Essais de Morale*. Ce seroit l'entendre mal que d'en conclure qu'on n'a pretendu y proposer que des veuës incertaines & confuses, ou de legeres idées de la perfection Chrestienne. Il y a

au contraire des Traitez qui en donnent une assez grande, & il n'y en a aucun qui ne contienne des veritez tres-solides & tres-importantes.

Ce qui a donc porté à choisir ce titre, est que la Morale Chrestienne ayant paru d'une étenduë trop vaste pour l'embrasser toute entiere, & pour entreprendre de reduire en un mesme corps tant de divers principes qu'elle contient, & tant de devoirs qui en dépendent, on a mieux aimé essayer de la traitter par parties, en s'appliquant tantost à un devoir, tantost à un autre. D'abord on n'avoit distingué ces Traitez que par des nombres comme si ceussent esté des amas de pensées detachées. Mais comme il y avoit neanmoins un veritable ordre entre ces pensées, & que l'on a esté averti que cette multitude de nombres produisoit quelque confusion, on a cru depuis les devoir diviser en Chapitres, & reünir ainsi diverses pensées sous un mesme titre: ce qui fait mieux voir la suite & l'ordre du traité. Il se pourra faire neanmoins par ce changement qu'en quelqu'endroits les Chapitres paroistront ou trop liez

avec ce qui precede ou trop peu liez dans leurs parties: parce qu'il échappe toûjours des défauts de cette sorte quelque soin qu'on apporte dans ces reveuës, neanmoins outre que cet inconvenient n'eſt pas grand, il fait plus de tort à l'Auteur qu'au Lecteur, au lieu que la confuſion à laquelle on a remedié, faiſoit plus de tort au Lecteur qu'à l'Auteur.

On ne doit pas au reſte chercher un ordre fort exact dans le rang que tiennent les divers Traitez qui compoſent ce Volume icy; tout cela eſtant aſſez arbitraire; neanmoins comme il y a beaucoup de differens ordres, & qu'il y a peu de choſes où l'on ne s'en puiſſe former, on pourroit rendre une raiſon aſſez probable de celuy de ces Traitez par les conſiderations ſuivantes.

Le premier devoir de l'homme eſt de ſe connoiſtre, & ſe connoiſtre c'eſt penetrer le fond de ſa corruption & de ſa foibleſſe. Et c'eſt à quoy eſt deſtiné le premier Traitté, *De la foibleſſe de l'homme.*

Mais il n'en faut pas demeurer là. Aprés s'eſtre connu, il faut eſſayer de

connoiſtre Dieu, non d'une connoiſſance ſterile & philoſophique, mais d'une connoiſſance utile & Chreſtienne, qui nous ſerve de lumiere pour nous conduire dans cette vie, & pour arriver à la fin à laquelle nous tendons. Et c'eſt proprement le but du ſecond Traité, *De la ſoûmiſſion à la volonté de Dieu*, qui contient les principes de tous les devoirs auſquels nous nous ſommes obligez dans le cours de noſtre vie, puis qu'il n'y en a point qui ne ſoient renfermez dans le double regard de la volonté de Dieu, conſiderée d'une part comme regle de nos actions, & de l'autre comme cauſe de tous les évenemens.

Si l'homme n'eſtoit point corrompu, il n'auroit preſque point beſoin d'autres inſtructions que de celle-là; toute la juſtice Chreſtienne conſiſtant à connoiſtre la volonté de Dieu & à l'executer. Mais comme il y a pluſieurs choſes qui affoibliſſent dans les Juſtes la reſolution où ils ſont d'obeïr à Dieu, & de le preferer à toutes choſes, ils doivent uſer de divers moyens pour s'y maintenir, & s'y fortifier: & le plus commun, le plus efficace, le

plus autorisé par l'Ecriture & par l'exemple des Saints, est celuy *de la crainte*, qui fait le sujet du troisiéme Traité, dans lequel on a particulierement consideré les raisons que les Justes mesmes avoient de vivre dans un tremblement continuel.

Ces trois premiers Traitez ne regardent directement que les devoirs interieurs de l'homme par rapport, ou à Dieu, ou à soy-mesme. Mais parce que Dieu engage la plus part du monde à vivre & à traitter avec les hommes, & que leur salut dépend ordinairement de la maniere dont ils se conduisent dans ce commerce, il est utile de prevoir les principaux inconveniens où l'on tombe d'ordinaire en traittant avec les hommes, & de considerer les moyens de les éviter. Et l'on a tâché de le faire dans le Traité qui porte pour titre, *Des moyens de conserver la paix avec les hommes.*

Enfin aprés avoir proposé divers avis utiles pour conserver la paix, on a voulu remonter à la source ordinaire de toutes les divisions par le traitté, *Des jugemens temeraires*, où l'on tâche de regler l'esprit dans les jugemens

qu'il porte des hommes & de toutes les autres choſes, & d'inſpirer l'amour de la verité & de la juſtice, & la haine de la preſomption temeraire avec laquelle on juge dans le monde, d'une infinité de choſes.

Peut-eſtre que ces deux derniers traittez pourront ſembler à quelques perſonnes remplis de quantité d'obſervations trop petites, trop particulieres & trop communes. Mais peut-eſtre auſſi qu'il y en aura qui trouveront d'autant plus d'utilité dans ce détail, qu'ils ſçavent par experience que la pluſpart du temps les diſcours generaux ſervent de peu; parce que faute, ou de ſincerité, ou de lumiere, il n'y a preſque perſonne qui ſe les applique: de ſorte qu'afin d'obliger le monde à faire reflexion ſur ſes défauts & ſur ſes devoirs, il eſt neceſſaire de les marquer d'une maniere aſſez ſimple & aſſez particuliere. Et l'on n'en doit pas eſtre retenu par la crainte que les choſes ne ſoient trop petites. Tout eſt bas & petit dans le monde par la baſſeſſe de la fin à laquelle on y rapporte ſes actions, & tout eſt grand dans la Religion par la grandeur de

celle qu'on s'y propose. Outre que ceux qui connoissent en quoy consiste la vertu Chrestienne, sçavent qu'elle ne se fait paroistre en rien davantage qu'à regler l'homme dans sa vie particuliere, & dans les actions ordinaires ; les occasions de pratiquer les grandes actions estans rares, & la grace d'y estre fidelle ne se pouvant gueres obtenir que par l'attention & le soin qu'on aura eu à s'acquiter des devoirs communs qui composent le corps de nos actions & de nostre vie.

J'adjousteray seulement un avis icy qui est, que j'ay fait dans le second Volume des *Essais* qui a porté autrefois le titre de *l'Education d'un Prince*, ce que j'ay fait dans celuy-cy, qui est, de reduire en Chapitre, les Traittez qui avoient quelques estenduë, de sorte qu'ayant déja fait le méme du troisiéme, tous les quatre Volumes sont maintenant entierement semblables.

APPROBATION.

NOus soussignez Docteurs en Theologie de la Faculté de Paris, certifions avoir lû un livre qui a pour titre *Essais de Morale*, contenus en divers traittez sur plusieurs devoirs importans, composé par le S. de Chantereme dans lequel nous n'avons rien trouvé que de tres-conforme à la Religion Catholique, Apostolique & Romaine. En foy de quoy nous avons signé. A Paris, le premier Avril 1671. Signé.

LE VAILLANT.

T. FORTIN.

TABLE

Des Traittez & Chapitres contenus en ce Volume.

PREMIER TRAITE'

De la foiblesse de l'homme.

CHAP. I. *IDée que l'orgueüil nous donne de nous-mesmes. On ne travaille dans le monde que pour embellir cette idée. Que l'orgueüil de tous les peuples est de mesme nature, des grands, des petits, des nations policées & des sauvages.* page 1

CHAP. II. *Qu'il faut humilier l'homme en luy faisant connoistre sa foiblesse; mais non en le reduisant à la condition des bestes.* p. 6.

CHAP. III. *Description de l'homme, & premierement de la machine de son corps: Combien l'idée qu'il a de sa*

force eſt mal fondée. L'homme fuit de ſe comparer aux autres creatures, de peur de reconnoiſtre ſa petiteſſe en toutes choſes. Il le faut forcer à faire cette comparaiſon. page 9.

CHAP. IV. *Neant de la vie preſente de l'homme, & de tout ce qui eſt fondé ſur cette vie.* p. 16.

CHAP. V. *Avertiſſemens continuels que nous avons de la fragilité de noſtre vie, par les neceſſitez auſquelles nous ſommes aſſujettis.* p. 24.

CHAP. VI. *Examen des qualitez ſpirituelles des hommes. Foibleſſe qui les porte à en juger, non par ce qu'elles ont de réel, mais par l'eſtime que d'autres hommes en font. Vanité & miſere de la ſcience des mots de celles des faits & des opinions des hommes.* p. 27.

CHAP. VII. *Qu'on eſt auſſi heureux dignorer que de ſçavoir la plus part des choſes. Incertitude de la plus part des ſciences. L'homme ne connoiſt pas meſme ſon ignorance.* p. 33.

CHAP. VIII. *Bornes eſtroites de la ſcience des hommes: noſtre eſprit racourcit tout. La verité meſme nous aveugle ſouvent.* p. 37.

CHAP. IX. *Difficulté de connoiſtre les choſes dont on doit juger par la comparaiſon des vray-ſemblances. Temerité prodigieuſe de ceux qui ſe croyent capables de choiſir une religion, par l'examen particulier de tous les dogmes conteſtez.* p. 42

CHAP X. *Que le monde n'eſt preſque compoſé que de gens ſtupides qui ne penſent à rien. Que ceux qui penſent un peu davantage, ne valent pas mieux. Trouble que l'imagination cauſe à la raiſon. Folie commencée dans la pluſpart des hommes.* p. 46

CHAP. XI. *Foibleſſe de la volonté de l'homme plus grande que celle de la raiſon. Peu de gens vivent par raiſon. La volonté ne ſçauroit reſiſter à des impulſions dont nous ſçavons la fauſſeté. Paſſions viennent de foibleſſe. Beſoin que l'ame a d'appuy.* p. 52

CHAP. XII. *Conſideration particuliere ſur la vanité des appuis que l'ame ſe fait pour ſe ſoûtenir.* p. 57

CHAP. XIII. *Que tout ce qui paroiſt de grand, dans la diſpoſition de l'ame de ceux qui ne ſont pas veri-*

tablement à Dieu n'eſt que foibleſſe. page 62

CHAP. XIV. *Foibleſſe de l'homme dans ſes vices, & dans ſes défauts. Nulle force qu'en Dieu.* p. 68

CHAP. XV. *Foibleſſe de l'homme paroiſt encore davantage, en quelque ſorte, dans ceux qui ſont à Dieu.* p. 72

SECOND TRAITE'

De la ſoumiſſion à la volonté de Dieu.

PREMIERE PARTIE.

CHAP. I. *QVe la vie Payenne c'eſt de ſuivre ſa propre volonté, & la vie Chreſtienne de ſuivre celle de Dieu.* p. 77

CHAP. II. *Deux manieres de conſiderer la volonté de Dieu, comme regle de nos actions, comme cauſe de tous les evenemens. Explication de la premiere maniere. On poſſede quelquefois la charité ſans le ſçavoir, & l'on ne l'a pas quand on le croit.* p. 81

CHAP. III. *Combien David eſtoit touché de l'amour de la Loy de Dieu,*

Excellence du Pſeaume Beati immaculati. p. 87

CHAP. IV. *Reflexions ſur la priere de ſaint Paul : Seigneur que voulez vous que je faſſe* 1. *Qu'il faut demander à Dieu de connoiſtre ſes propres devoirs. Comment la connoiſſance des devoirs d'autruy nous peut devenir propre.* p. 91

CHAP. V. 2. *Reflexion, Qu'il faut demander des lumieres de pratique, & regler encore plus les mouvemens interieurs, que les actions exterieures.* 3. *Reflexion. Qu'il faut demander à connoiſtre la volonté de Dieu toute entiere,* p. 96

CHAP. VI. *Qu'il n'y a point d'exercice du matin plus naturel que de demander à Dieu qu'il nous faſſe connoiſtre & ſuivre ſa volonté, & de regler par avance ſes actions, parce que l'on en connoiſtra. Que l'attention à cette volonté eſt le vray exercice de la preſence de Dieu.* p. 101

CHAP. VII. *Qu'il faut toûjours regler les actions exterieures, quoy que l'on ſoit troublé au dedans. Que cette conduite eſt la ſource de l'egalité d'eſprit. Qu'un homme de bien n'a*

point d'humeur: Exemple de ce caractere dans feu Monſieur d'Alet. p. 105

CHAP. VIII. *Actions de vertu que la vûë de la volonté de Dieu nous découvre. Ordre des Actions. Qu'il n'y faut pas eſtre attaché. Obeïſſance religieuſe facilite la vie Chreſtienne,* page 110

CHAP. IX. *Que nous devons principalement avoir en veuë d'obeir à Dieu dans le moment preſent. Que quelque éloigné de Dieu que l'on ſoit, on peut rentrer dans ſon ordre en un inſtant. Que la Loy de Dieu découvre à tous un chemin de paix.* p. 117

CHAP. X. *Que la veuë de la volonté de Dieu comme juſtice, fait le Paradis & l'Enfer, ſelon les differentes diſpoſitiõs de ceux qui la regardent.* p. 120

SECONDE PARTIE.

Du Second Traité de la ſoumiſſion à la volonté de Dieu.

CHAP. I. *QVe la veuë de la volonté de Dieu comme juſtice nous oblige de nous ſoumettre à cette meſme volonté conſiderée comme cauſe de tous les evenemens. Qu'il*

faut remonter dans tous ces evenemens, jusqu'à la premiere cause sans s'arrester aux secondes. p. 126

CHAP. II. *Que la vûë de la volonté de Dieu change à nostre égard toute la face du monde. Idée d'une armée. Elle nous decouvre le regne de Dieu, rend toutes les Histoires, des Histoires de Dieu.* p. 130

CHAP. III. *Comment la vûë de la volonté de Dieu nous doit faire considerer le passé & le futur. Et comment la soumission qu'on luy doit, s'accorde avec la penitence, le zele, la compassion, la prévoyance.* p. 134

CHAP. IV. *Que l'incertitude de la volonté de Dieu à l'égard de l'avenir, nous doit empescher d'en juger sur des rencõtres fortuites. Ce que la vûë de cette volonté retranche, ou ne retranche pas dans nos actions.* p. 144

CHAP. V. *Qu'il faut pratiquer la soumission à la volonté de Dieu, à l'égard des petits evenemens. De ses défauts corporels. Des suites de nos pechez. Exemple d'Adam.* p. 148

CHAP. VI. *Quelle est la soumission que nous devons à la volonté de Dieu, à l'égard de nostre salut eternel. Qu'il*

est juste d'épargner sa propre foiblesse sur ce point. Combien la veüe de la volonté de Dieu, facilite la conduite de la vie chrestienne. p. 154

TROISIE'ME TRAI T'.

De la crainte de Dieu.

CHAP. I. *POurquoy le Prophete estant touché de crainte, demande encore de craindre. Que quoy que la crainte naiße d'amour propre, elle est neanmoins utile.* p. 160

CHAP. II. *La sensibilité & l'insensibilité de l'homme également prodigieuses naissent d'un fond inconnu. Marquent le dereglement & la grandeur de l'homme. Temps de cette vie, temps de stupidité.* p. 163

CHAP. III. *Insensibilité un des plus grands maux de l'ame. Naist d'aveuglement. Idées confuses qu'on se forme de toutes choses. Fausse & vraye idée d'un Bal. Autres preuves de cet aveuglement.* p. 167

CHAP. IV. *Que l'insensibilité se remarque aussi dans des Chrestiens dont la vie est reglée. D. verses causes de cet estat. Il est inutile de s'en inquieter, mais il le faut craindre.*

Vtilité de s'appliquer aux objets de crainte. p. 177

CHAP. V. *Idée que l'on doit avoir de la rigueur de la justice de Dieu. Nõbre effroyable de reprouvez. Spectacle terrible du carnage spirituel que le demon fait dans l'Eglise mesme. Fausse asseurance où nous vivons.* p. 181

CHAP. VI. *Qu'il est utile de détruire dans son esprit les pretextes que l'amour propre nous fournit de ne craindre pas. Innocence exterieure. Signe équivoque de l'estat de la Grace.* p. 191

CHAP. VII. *Sujet que l'on a de craindre pour l'abus qu'on a fait des veritez de Dieu. Des occasions qu'on a euës de s'avancer. Des Festes & des mysteres que l'Eglise celebre le long de l'année.* p. 195

CHAP. VIII. *Adresse de l'amour propre pour nous empescher de nous appliquer les reproches que* J. C. *fait à certaines gens. Que* J. C. *n'a gueres repris que les vices spirituels.* p. 200

CHAP. IX. *Qu'il y en a peu qui puissent s'asseurer d'avoir les marques que l'Ecriture nous donne de la vie de l'ame.* p. 203

CHAP. X. *Quelle est la crainte où l'on*

doit tendre. Avantages que l'on peut tirer de l'état d'insensibilité. Qu'il n'y faut pas demeurer volõtairemẽt. p. 208

QUATRIE'ME TRAITE'

Des moyens de conserver la paix avec les hommes.

PREMIERE PARTIE.

CHAP. I. *Hommes Citoyens de plusieurs Villes. Ils doivent procurer la Paix de toutes. Et s'appliquer en particulier à vivre en Paix dans la societé où ils passent leur vie, & dont ils font partie.* p. 211

CHAP. II. *Vnion de la raison & de la religion à nous inspirer le soin de la paix.* p. 215

CHAP. III. *Raison des devoirs de garder la paix avec ceux avec qui on vit.* p. 222

CHAP. IV. *Regle generale pour cõserver la paix. Ne blesser personne, & ne se blesser de rien. Deux manieres de choquer les autres. Contredire leurs opinions. S'opposer à leurs passions.* p. 229

CHAP. V. *Causes de l'attache que les hommes ont à leurs opinions. Qui sont ceux qui y sont le plus sujets.* p. 232

CHA. VI. *Quelles sont les opinions qu'il est plus dangereux de choquer.* p. 242

CHAP. VII. *L'impatience qui porte à contredire les autres, est un défaut considerable. Qu'on n'est pas obligé de contredire toutes les fausses opinions. Qu'il faut avoir une retenuë generale & se passer de confident, ce qui est difficile à l'amour propre.* p. 246

CHAP. VIII. *Qu'il faut avoir égard à l'estat où l'on est dans l'esprit des autres pour les contredire.* p. 252

CHAP. IX. *Qu'il faut eviter certains défauts en contredisant les autres.* p. 256

CHAP. X. *Qui sont ceux qui sont le plus obligez d'éviter les défauts cy-dessus marquez. Qu'il faut regler son interieur aussi bien que son exterieur pour ne pas choquer ceux avec qui on vit.* p. 263

CHAP. XI. *Qu'il faut respecter les hommes & ne regarder pas comme dure l'obligation que l'on a de les menager. Que c'est un bien que de n'avoir ny authorité ny creance.* p. 269

CHAP XII. *Que quoy que le depit que les hommes ont quand on s'oppose à leurs passions, soit injuste, il n'est pas à propos de s'y exposer. Trois sortes de passions, justes, indifferentes, injustes. Comment on se doit conduire à l'égard des passions injustes.* p. 273

CHAP. XIII. *Comment on se doit conduire à l'égard des passions indifferentes & justes des autres.* p. 279
CHAP. XIV. *Que la loy eternelle nous oblige à la gratitude.* p. 284
CHAP. XV. *Raisons fondamentales du devoir de la civilité.* p. 287

SECONDE PARTIE.

CHAP. I. *QV'il ne faut pas establir sa paix sur la correction des autres. Vtilité de la suppression des plaintes. Qu'elles font ordinairement plus de mal que de bien.* p. 291
CHAP. II. *Vanité & injustice de la complaisance que l'on prend dans les jugemens avantageux qu'on porte de nous.* p. 302
CHAP. III. *Qu'on n'a pas droit de s'offenser du mépris, ny des jugemẽs desavantageux qu'on fait de nous.* p. 309
CHAP. IV. *Que la sensibilité que nous éprouvons à l'égard des discours & des jugemens desavantageux que l'on fait de nous, vient de l'oubly de nos maux. Quelques remedes de cet oubly & de cette sensibilité.* p. 315
CHAP. V. *Qu'il est injuste de vouloir estre aimé des hommes.* p. 321
CHAP. VI. *Qu'il est injuste de ne pouvoir souffrir l'indifference. Que l'in-*

difference des autres envers nous, nous est plus utile que leur amour. p.328

CHAP. VII. *Combien le depit qu'on ressent contre ceux qui manquent de reconnoissãce envers nous, est injuste.* p.331

CHAP. VIII. *Qu'il est injuste d'exiger la confiance des autres, & que c'est un grand bien que l'on n'en ait pas pour nous.* p.337

CHAP. IX. *Qu'il faut souffrir sans chagrin, l'incivilité des autres. Bassesse de ceux qui l'exigent.* p.341

CHAP. X. *Qu'il faut souffrir les humeurs incommodes.* p.344

CHAP. XI. *Conclusion.* p.350

CINQUIE'ME TRAITE'.

Des Jugemens temeraires.

CHAP. I. *En quoy consiste l'injustice des jugemens temeraires, Ce qui en augmente ou diminuë le peché.* p.352

CHAP. II. *Jugemens temeraires sources des preventions. Mauvais effets de ces preventions. Tout le monde s'imagine en estre exempt.* p.357

CHAP. III. *Comment on se cache à soymesme, ces jugemens temeraires. Remede de ce mal. Ne pas voir ce qui ne nous est pas necessaire.* p.362

CHAP. IV. *Autres remedes contre les jugemens temeraires. Corriger sa malignité, sa precipitation & l'attache à son sens.* p. 367

CHAP. V. *Comment il faut combattre directement la temerité de nos jugemens.* p. 370

CHAP. VI. *Combien il est difficile d'éviter les jugemens temeraires, quand on les fonde sur des raports.* p. 376

CHAP. VII. *Resolution d'une difficulté qui semble obliger les hommes à ne juger jamais sur des rapports.* p. 378

CHAP. VIII. *Qu'il n'est pas permis de juger temerairement des morts, ny de nous mesme. Qu'il n'est pas permis non plus de juger temerairement en bien. Mauvaises suittes de ces jugemens temeraires en bien.* p. 385

CHAP. IX. *Jugemens temeraires en matieres de maximes & de regles de conduite, plus inconnus & plus dangereux que les autres.* p. 390

CHAP. X. *Retenuë qu'on doit garder dans les jugemens qu'on porte à l'égard des choses indifferentes ou humaines. Utilité du silence. Que la connoissance de Dieu & de* JESUS-CHRIST *nous y porte.* p. 399

LES

ESSAIS DE MORALE.

PREMIER TRAITE'
De la foibleſſe de l'Homme,

Miſerere mei Domine, quoniam infirmus ſum.

CHAPITRE I.

Idées que l'orgueüil nous donne de nous-meſmes. On ne travaille dans le monde que pour embellir cette idée. Que l'orgueüil de tous les peuples eſt de meſme nature, des grands, des petits, des nations policées & des ſauvages.

L'Orgueüil eſt une enflure du cœur, par laquelle l'homme s'étend & ſe groſſit en quelque ſorte en luy-meſme, & rehauſſe ſon idée par

celle de force, de grandeur & d'excellence. C'eſt pourquoy les richeſſes nous élevent, parce qu'elles nous donnent lieu de nous conſiderer nous-meſmes, comme plus forts & plus grands. Nous les regardons, ſelon l'expreſſion du Sage, comme une ville forte qui nous met à couvert des injures de la fortune, & nous donne moyen de dominer ſur les autres; *Subſtantia divitis urbs roboris ejus:* Et c'eſt ce qui cauſe cette élevation interieure qui eſt le ver des richeſſes, comme dit ſaint Auguſtin.

L'orgueüil des Grands eſt de meſme nature que celuy des Riches, & il conſiſte de meſme dans cette idée qu'ils ont de leur force. Mais comme en ſe conſiderant ſeuls, ils ne pourroient pas trouver en eux-meſmes de quoy la former, ils ont accoûtumé de joindre à leur eſtre l'image de tout ce qui leur appartient & qui eſt lié à eux. Un Grand dans ſon idée n'eſt pas un ſeul homme, c'eſt un homme environné de tous ceux qui ſont à luy, & qui s'imagine avoir autant de bras qu'ils en ont tous enſemble, parce qu'il en diſpoſe &

qu'il les remuë. Un General d'armée se represente toûjours à luy-mesme au milieu de tous ses soldats. Ainsi chacun tâche d'occuper le plus de place qu'il peut dans son imagination, & l'on ne se pousse & ne s'agrandit dans le monde que pour augmenter l'idée que chacun se forme de soy-mesme. Voila le but de tous les dessseins ambitieux des hommes. Alexandre & Cesar n'ont point eu d'autre vûë dans toutes leurs batailles que celle-la. Et si l'on demande pourquoy le Grand Seigneur a fait depuis peu perir cent mille hommes dans Candie, on peut répondre seurement, que ce n'est que pour attacher encore à cette image interieure qu'il a de luy-mesme, le titre de Conquerant.

C'est ce qui nous a produit tous ces titres fastueux qui se multiplient à mesure que l'orgueüil interieur est plus grand, ou moins déguisé. Je m'imagine que celuy qui s'est le premier appellé, *Haut & puissant Seigneur*, se regardoit comme élevé sur la teste de ses vassaux, & que c'est ce qu'il a voulu dire par cet Epithete de *Haut*, si peu convenable à la bassesse des

hommes. Les Nations Orientales surpassent de beaucoup celles de l'Europe dans cet amas de titres, parce qu'elles sont plus sottement vaines. Il faut une page entiere pour expliquer les qualitez du plus petit Roy des Indes, parce qu'ils y comprennent le dénombrement de leurs revenus, de leurs elephans & de leurs pierreries, & que tout cela fait partie de cet estre imaginaire, qui est l'objet de leur vanité.

Peut-estre mesme que ce qui fait desirer aux hommes avec tant de passion, l'approbation des autres, est qu'elle les affermit & les fortifie dans l'idée qu'ils ont de leur excellence propre; car ce sentiment public les en assure, & leurs approbateurs sont comme autant de témoins qui les persuadent qu'ils ne se trompent pas dans le jugement qu'ils font d'eux-mesmes.

L'orgueil qui naist des qualitez spirituelles est de mesme genre que celuy qui est fondé sur des avantages exterieurs, & il consiste de mesme dans une idée qui nous represente grands à nos yeux, & qui fait que

nous nous jugeons dignes d'eſtime, de preference, ſoit que cette idée ſoit formée ſur quelque qualité que l'on connoiſſe diſtinctement en ſoy: ſoit que ce ne ſoit qu'une image confuſe d'une excellence & d'une grandeur que l'on s'attribuë.

C'eſt auſſi cette idée qui cauſe le plaiſir ou le dégouſt que l'on trouve dans quantité de petites choſes qui nous flattent ou qui nous bleſſent, ſans que l'on en voye d'abord la raiſon. On prend plaiſir à gagner à toute ſorte de jeux, meſme ſans avarice, & l'on n'aime point à perdre. C'eſt que quand on perd, on ſe regarde comme mal-heureux, ce qui renferme l'idée de foibleſſe & de miſere, & quand on gagne, on ſe regarde comme heureux, ce qui preſente à l'eſprit celle de force, parce qu'on ſuppoſe qu'on eſt favoriſé de la fortune. On parle de meſme fort volontiers de ſes maladies, ou des dangers que l'on a courus; parce qu'on ſe regarde en cela, ou comme eſtant protegé particulierement de Dieu, ou comme ayant beaucoup de force ou beaucoup d'adreſſe pour reſiſter aux maux de la vie.

CHAPITRE II.

Qu'il faut humilier l'homme en luy faisant connoistre sa foiblesse; mais non en le reduisant à la condition des bestes.

SI donc l'orgueüil vient de l'idée que l'homme a de sa propre force & de sa propre excellence, il semble que le meilleur moyen de l'humilier, soit de le convaincre de sa foiblesse. Il faut piquer cette enflure pour en faire sortir le vent qui la cause. Il le faut détromper de l'illusion par laquelle il se represente grand à soymesme, en luy montrant sa petitesse & ses infirmitez, non afin de le reduire par là à l'abbatement & au desespoir; mais afin de le porter à chercher en Dieu le soûtien, l'appuy, la grandeur & la force qu'il ne peut trouver en son estre, ny dans tout ce qu'il y joint.

Mais il faut bien se donner de garde de le faire à la maniere de certains Auteurs, qui sous pretexte d'humilier

l'orgueüil de l'homme, l'ont voulu reduire à la condition des bestes, & se sont portez jusqu'a soûtenir qu'il n'avoit aucun avantage sur les autres animaux. Ces discours font un effet tout contraire à celuy qu'ils ont pretendu, & ils passent justement plûtost pour des jeux d'esprit, que pour des discours serieux. Il y a dans l'homme un sentiment si vif & si clair de son excellence au dessus des bestes, que c'est en vain que l'on pretend l'obscurcir par de petits raisonnemens & de petites histoires vaines ou fausses. Tout ce que la verité peut faire est de nous humilier, & souvent mesme on ne trouve que trop de moyens de rendre toutes ses lumieres inutiles, quelques vives qu'elles soient. Que peut-on donc esperer de ces petites raisons dont on sent la fausseté par un témoignage interieur qu'on ne sçauroit étouffer.

Qu'il est à craindre que ces discours au lieu de naistre d'une reconnoissance sincere de la bassesse de l'homme, & d'un desir d'abatre son orgueüil, ne viennent au contraire d'une secrete vanité, ou d'une cor-

ruption encore plus grande ! Car il y a des gens qui voulant vivre comme des beſtes, ne trouvent rien de fort humiliant dans les opinions qui les rendent ſemblables aux beſtes ; ils y trouvent au contraire un ſecret ſoulagement, parce que leurs déreglemens leur deviennent moins honteux, en paroiſſant plus conformes à la nature Ils ſont d'ailleurs bien aizes de rabaiſſer avec eux ceux dont l'éclat & la grandeur les incommode, & ils ne ſe ſoucient gueres de n'eſtre pas differens des beſtes, pourvû qu'ils mettent au meſme rang les Rois & les Princes, les Sçavans & les Philoſophes.

Ne nous amuzons donc point à chercher dans ces vaines phantaiſies des preuves de noſtre foibleſſe, nous en avons aſſez de veritables & de réelles dans nous-meſmes. Il ne faut que conſiderer pour cela noſtre corps & noſtre eſprit, non de cette vûe ſuperficielle & trompeuſe, par laquelle on ſe cache ce que l'on n'en veut pas voir, & l'on n'y voit que ce qui nous plaiſt, mais d'une veuë plus diſtincte, plus étenduë & plus ſincere,

qui nous découvre à nous-meſmes tels que nous ſommes, & qui nous montre ce que nous avons veritablement de foibleſſe, de force, de baſſeſſe & de grandeur.

CHAPITRE III.

Deſcription de l'homme, & premierement de la machine de ſon corps. Combien l'idée qu'il a de ſa force eſt mal fondée. L'homme fuit de ſe comparer aux autres creatures, de peur de reconnoiſtre ſa petiteſſe en toutes choſes. Il le faut forcer à faire cette comparaiſon.

EN regardant l'homme comme de loin, nous y appercevons d'abord une ame & un corps attachez & liez enſemble par un nœud inconnu & incomprehenſible, qui fait que les impreſſions du corps paſſent à l'ame, & que les impreſſions de l'ame paſſent au corps, ſans que perſonne puiſſe concevoir la raiſon & le moyen de cette communication entre des natures ſi differentes. En ſuite en

s'en approchant comme de plus prés, pour connoiſtre plus diſtinctement ces differentes parties, on voit que ce corps eſt une machine compoſée d'une infinité de tuyaux & de reſſorts propres à produire une diverſité infinie d'actions & de mouvemens, ſoit pour la conſervation meſme de cette machine, ſoit pour d'autres uſages auſquels on l'employe ; & que l'ame eſt une nature intelligente, capable de bien & de mal, de bonheur & de miſere : qu'il y a certaines actions de la machine du corps, qui ſe font independemment de l'ame : qu'il y en a d'autres où il faut qu'elle contribuë par ſa volonté & qui ne ſe feroient pas ſans elle : & que de ſes actions les unes ſont neceſſaires à la conſervation meſme de la machine, comme le boire & le manger, les autres ſont deſtinées à d'autres fins.

Cette machine, quoy qu'unie ſi étroitement à un eſprit, n'eſt ny immortelle, ny incapable d'eſtre troublée & déreglée : au contraire elle eſt d'une telle nature qu'elle ne peut durer qu'un certain nombre d'années

& qu'elle renferme en ſoy des cauſes de ſa deſtruction & de ſa ruïne. Souvent meſme elle ſe rompt & ſe défait en fort peu de temps. Elle eſt ſujette, lors meſme qu'elle ſubſiſte, à une infinité de déreglemens penibles, qu'on appelle des maladies. Les Medecins ont en vain eſſayé d'en faire le dénombrement. Il y en a plus qu'ils n'en ſçauroient connoiſtre, parce que cette multitude innombrables de reſſorts & de tuyaux deliez qui doivent donner paſſage à des humeurs & à des eſprits, ne peut preſque ſubſiſter ſans qu'il y arrive du desordre: & ce qu'il y a de plus fâcheux, eſt que ce deſordre ne demeure pas dans le corps; il paſſe à l'eſprit, il l'afflige, il l'inquiete, il le travaille, & il luy cauſe de la douleur & de la triſteſſe.

L'homme a le pouvoir de remuer certaines parties de ſa machine qui obeïſſent à ſa volonté, & par le mouvement de cette machine il remuë auſſi quelques corps étrangers ſelon le degré de ſa force. Cette force eſt un peu plus grande dans les uns que dans les autres; mais elle eſt fort

petite en tous ; de sorte que pour ses ouvrages un peu plus considerables, il est obligé de se servir des grands mouvemens qu'il trouve dans la nature, qui sont ceux de l'eau, de l'air, & du feu. C'est par là qu'il supplée à sa foiblesse, & qu'il fait beaucoup plus qu'il ne pourroit faire par luy-mesme. Mais avec tout cela, tout ce qu'il fait est fort peu de chose : & c'est en le considerant avec tous les secours qu'il peut emprunter des corps étrangers par son industrie, que nous ferons voir que la vanité qu'il tire de sa puissance & de sa force est tres-mal fondée.

Mais ce qui fait naistre ou qui entretient dans l'homme cette idée presomptueuse, c'est que l'amour propre le resserre & le renferme tellement en luy-mesme, que de toutes les choses du monde il ne s'applique qu'à celles qui ont rapport à luy & qui sont liées avec luy. Il se fait en quelque sorte une eternité de sa vie, parce qu'il ne s'occupe point de tout ce qui est au deçà & au delà ; & un monde du petit cercle de creatures qui l'environnent, sur lesquelles il

agit, ou qui agissent sur luy ; & c'est par la place qu'il se donne dans ce petit monde, qu'il se forme cette idée avantageuse de sa grandeur.

Il semble que ce soit pour dissiper cette illusion naturelle, que Dieu ayant dessein d'humilier Job sous sa Majesté souveraine, le fait comme sortir de luy-mesme pour luy faire contempler ce grand monde & toutes les creatures qui le rempliſſent, afin de le convaincre par là de son impuissance & de sa foiblesse, en luy faisant voir combien il y a de choses & d'effets dans la nature qui surpassent non seulement sa force, mais aussi son intelligence. Et en effet, qu'y-a-t'il de plus capable de détruire cette fausse idée que l'homme se forme de la grandeur de son estre, en ne se comparant qu'avec luy-mesme, ou avec des hommes semblables à luy, que de l'obliger à considerer toutes les autres creatures, & ce qu'elles nous découvrent de la grandeur infinie de Dieu. Plus Dieu sera grand & puissant à nos yeux, plus nous nous trouverons petits & foibles, & ce n'est qu'en perdant de veuë

cette grandeur infinie que nous nous eſtimons quelque choſe.

Pour ſuivre donc cette ouverture que l'Ecriture nous donne, que chacun contemple cette durée infinie qui le precede & qui le ſuit, & qu'y voyant ſa vie renfermée, il regarde ce qu'elle en occupe. Qu'il ſe demande à luy-meſme, pourquoy il a commencé de paroiſtre plûtoſt en ce point qu'en un autre de cette éternité, & s'il ſent en ſoy la force ou de ſe donner l'eſtre ou de ſe le conſerver. Qu'il en faſſe de meſme de l'eſpace. Qu'il porte la veuë de ſon eſprit dans cette immenſité où ſon imagination ne ſçauroit trouver de bornes. Qu'il regarde cette vaſte étenduë de matiere que ſes ſens découvrent. Qu'il conſidere dans cette comparaiſon ce qui luy en eſt écheu en partage, c'eſt à dire cette portion de matiere qui fait ſon corps. Qu'il vòye ce qu'elle eſt, & ce qu'elle remplit dans l'univers. Qu'il tâche de découvrir pourquoy elle ſe trouve en ce lieu, plûtoſt qu'en un autre, de cet infiny où il eſt comme abyſmé. Il eſt impoſſible que dans

cette veuë il ne conſidere la terre toute entiere comme un cachot où il ſe trouve confiné. Que ſera-ce donc de l'eſpace qu'il occupe ſur la terre ? Il eſt vray qu'il a quelque pouvoir d'en changer, mais il n'en change point qu'il n'en perde autant qu'il en acquiert, & il ſe voit toûjours englouty comme un atome imperceptible dans l'immenſité de l'univers.

Qu'il joigne à cette conſideration celle de tous ces grands mouvemens qui agitent toute la matiere du monde, & qui emportent tous ces grands corps qui roulent ſur nos teſtes. Qu'il y joigne celle de tout ce qui ſe fait dans le monde corporel independamment de luy. Qu'il y joigne celle du monde ſpirituel, de cette infinité d'Anges & de demons, de ce nombre prodigieux de morts, qui ne ſont morts qu'à noſtre égard, & qui ſont plus vivans & plus agiſſans qu'ils n'eſtoient. Qu'il y joigne celle de tous les hommes vivans qui ne penſent point à luy, qui ne le connoiſſent point, & ſur leſquels il n'a aucun pouvoir ; & que dans cette contemplation il ſe demande à luy-meſ-

me ce qu'il eſt dans ce double monde, quel eſt ſon rang, ſa force, ſa grandeur, ſa puiſſance en comparaiſon de celle de toutes les autres creatures.

CHAPITRE IV.

Neant de la vie preſente de l'homme, & de tout ce qui eſt fondé ſur cette vie.

CETTE comparaiſon de l'homme avec toutes les autres creatures, tend principalement à humilier l'homme en la preſence de Dieu, & à luy faire reconnoiſtre ſa propre foibleſſe, en la comparant à la puiſſance infinie de ſon Auteur. Et ce n'eſt pas peu que de s'humilier en cette ſorte, puis qu'il ne s'éleve en luy-meſme qu'en oubliant ce qu'il eſt à l'égard de Dieu. Et c'eſt pourquoy l'Apoſtre S. Pierre nous recommande de nous humilier ſous la puiſſante main de Dieu; *Humiliamini ſub potenti manu Dei.* Elle tend auſſi à détruire la vaine complaiſance que l'homme reſſent, en conſiderant le rang qu'il

tient dans ce petit monde, où il ſe renferme, parce qu'en luy donnant un plus grand theatre, & l'obligeant de ſe joindre à tous les autres eſtres, on luy fait perdre l'idée de cette grandeur phantaſtique qu'il ne ſe donne à luy-meſme qu'en ſe ſeparant de toutes les autres creatures. Mais il faut aller plus avant, & luy faire voir que toute cette force meſme qu'il s'attribuë dans ſon petit monde, n'eſt qu'une pure foibleſſe, & que ſa vanité eſt mal fondée en toutes manieres. Et c'eſt-ce qui eſt bien facile.

Car la force & la grandeur pretenduë que l'homme s'attribuë dans ſon idée, n'eſt fondée que ſur ſa vie, puis qu'il ne ſe regarde que dans cette vie, & qu'il conſidere en quelque ſorte tous ceux qui ſont morts, comme s'ils eſtoient aneantis. Mais qu'eſt-ce que cette vie ſur laquelle il ſe fonde, & quelle force a-t-il pour la conſerver ? Elle dépend d'une machine ſi delicate & compoſée de tant de reſſorts, qu'au lieu d'admirer comme elle ſe détruit, il y a lieu de s'étonner comment elle peut ſeulement ſub-

ſiſter un peu de temps. Le moindre vaiſſeau qui ſe rompt, ou qui ſe bouche, interrompant le cours du ſang & des humeurs, ruïne l'œconomie de tout le corps. Un petit épanchement de ſang dans le cerveau, ſuffit pour boucher les pores par où les eſprits entrent dans les nerfs, & pour arreſter tous les mouvemens. Si nous voyions ce qui nous fait mourir, nous en ſerions ſurpris. Ce n'eſt quelquefois qu'une goute d'humeur étrangere, qu'un grain de matiere mal placé, & cette goute ou ce grain ſuffit pour renverſer tous les deſſeins ambitieux de ces Conquerans & de ces Maiſtres du monde.

Je me ſouviens ſur ce ſujet qu'un jour on montra à une perſonne de grande qualité & de grand eſprit, un ouvrage d'yvoire d'une extraordinaire delicateſſe. C'eſtoit un petit homme monté ſur une colomne ſi déliée, que le moindre vent eſtoit capable de brizer tout cet ouvrage, & l'on ne pouvoit aſſez admirer l'adreſſe avec laquelle l'ouvrier avoit ſceu le tailler. Cependant au lieu d'en eſtre ſurpriſe comme les autres, elle té-

moigna qu'elle eſtoit tellement frappée de l'inutilité de cet ouvrage, & de la perte du temps de celuy qui s'y eſtoit occupé, qu'elle ne pouvoit appliquer ſon eſprit à cette induſtrie que les autres y admiroient. Je trouvay ce ſentiment fort juſte; mais je penſay en meſme temps qu'on le pouvoit appliquer à bien des choſes de plus grande conſequence. Toutes ces grandes fortunes par leſquelles les ambitieux s'élevent, comme par differens degrez, ſur la teſte des peuples & des Grands, ne ſont ſoûtenuës que par des appuis auſſi delicats & auſſi fragiles en leur genre, que l'eſtoient ceux de cet ouvrage d'yvoire. Il ne faut qu'un tour d'imagination dans l'eſprit d'un Prince, une vapeur maligne qui s'élevera dans ceux qui l'environnent, pour ruïner tout cet edifice d'ambition: Et aprés tout il eſt bâty ſur la vie de cet ambitieux. Luy mort, voilà ſa fortune renverſée & aneantie. Et qu'y a-t-il de plus fragile & de plus foible que la vie d'un homme? Encore en conſervant avec quelque ſoin ce petit ouvrage, on le peut garder tant que l'on veut; mais

quelque soin qu'on prenne à conserver sa vie, il n'y a aucun moyen d'empescher qu'elle ne finisse bientost.

Si les hommes faisoient reflexion sur cela, ils seroient infiniment plus retenus à s'engager en tant de desseins & d'entrepriſes, qui demanderoient des hommes immortels & des corps autrement faits que les nostres. Croit-on que qui auroit dit bien precisément à tous ceux que nous avons vû de nostre temps faire des fortunes immenses qui se sont dissipées aprés leur mort, ce qui devoit arriver & à eux & à leurs maisons, & qu'on leur eust marqué expressément qu'en s'engageant dans la voye qu'ils ont prise, ils seroient dans l'éclat un certain nombre d'années avec mille soins, mille inquietudes & mille traverses; qu'ils feroient tout leur possible pour élever leur famille & pour la laisser puissante en biens & en charges; qu'ils mourroient en un tel temps; qu'ensuite toutes les langues & tous les Ecrivains se déchaîneroient contre eux; que leur famille s'éteindroit; que tous leurs grands biens se dissipe-

roient ; croit-on, dis-je, qu'ils euſſent voulu prendre toutes les peines qu'ils ont priſes pour ſi peu de choſe. Pour moy je ne le croy pas. Si les hommes ne ſe promettent pas poſitivement l'immortalité & l'éternité, parce que ce ſeroit une illuſion trop groſſiere ; au moins n'enviſagent-ils jamais expreſſément les bornes de leur vie & de leur fortune. Ils ſont bien aizes de les oublier & de n'y penſer pas. Et c'eſt pourquoy il eſt bon de les en avertir, en leur montrant que tous ces biens, & toutes ces grandeurs qu'ils entaſſent, n'ont pour baze qu'une vie que tout eſt capable de détruire.

Car ce n'eſt encore que l'oubly de la fragilité de la vie, & une confiance ſans raiſon d'échaper de tous les dangers, qui fait reſoudre les hommes à entreprendre des voyages au bout du monde, & à porter à la Chine leur corps, c'eſt à dire tout leur eſtre dans leur penſée, pour en rapporter des drogues & des vernis. En verité s'ils y penſoient bien & s'ils comptoient bien ce qu'ils hazardent & ce qu'ils deſirent acquerir, ils concluroient

ſans doute qu'un peu de bien ne vaut pas la peine d'expoſer une machine auſſi foible que la leur, à tant de perils & à tant d'incommoditez ; mais ils s'aveuglent volontairement eux-meſmes contre leur propre intereſt. Ils n'aiment que la vie, & ils la hazardent pour toutes choſes, & ils ont meſme eſtably entr'eux qu'il eſtoit honteux de craindre de la hazarder.

Si un homme diſoit pour s'excuſer d'aller à la guerre, quand il n'y eſt pas engagé par ſon devoir, que ce qui l'en empeſche, c'eſt que ſa teſte n'eſt pas à l'épreuve du canon, ny ſon corps impenetrable aux épées & aux piques, il me ſemble qu'il parleroit tres judicieuſement & tres-conformément à la diſpoſition commune des hommes, qui n'eſtiment que les biens de la vie preſente. Car puiſqu'on n'en ſçauroit joüir ſans vivre, on ne ſçauroit faire de plus grande folie, que de hazarder inutilement la vie, qui en eſt le fondement. Cependant les hommes ſont convenus, contre leurs propres principes, de traitter ce langage de ridicule. C'eſt qu'ils ont la raiſon encore plus foible que le

corps, comme nous le verrons tantoſt.

Mais comme ce n'eſt qu'en détournant ſon eſprit de la fragilité de la vie, que l'homme tombe dans ces égaremens, & en ſuitte dans la preſomption de ſa propre force, il eſt bon de luy mettre continuellement devant les yeux, que toutes les grandeurs ou d'eſprit ou de corps qu'il s'attribuë, ſont toutes attachées à cette vie miſerable, qui ne tient elle-meſme à rien, & qui eſt continuellement expoſée à mille accidens. Sans meſme qu'il nous en arrive aucun, la machine entiere du monde travaille ſans ceſſe avec une force invincible à détruire noſtre corps. Le mouvement de toute la nature en emporte tous les jours quelque partie. C'eſt un edifice dont on ſappe ſans ceſſe les fondemens, & qui s'écroulera quand les ſoûtiens en ſeront ruïnez, ſans qu'aucun ſçache preciſément s'il eſt proche, ou s'il eſt éloigné de cet état.

CHAPITRE V.

Avertissemens continuels que nous avons de la fragilité de nostre vie, par les necessitez ausquelles nous sommes assujettis.

IL est étrange que les hommes puissent s'appuyer sur leur vie, comme sur quelque chose de solide, eux qui ont des avertissemens si sensibles & si continuels de son instabilité. Je ne parle pas de la mort de leurs semblables qu'ils voyent à tous momens disparoistre à leurs yeux, & qui sont autant de voix qui leur crient qu'ils sont mortels, & qu'il en faudra bien-tost faire autant. Je ne parle pas non plus des maladies extraordinaires qui sont comme des coups de foüet pour les tirer de leur assoupissement, & pour les avertir de penser à mourir. Je parle de la necessité où ils sont de soûtenir tous les jours la défaillance de leur corps par le boire & par le manger. Qu'y a-t'il de plus capable de leur faire sentir leur foiblesse que de les

les convaincre par ce beſoin continuel de la deſtruction continuelle de leur corps qu'ils tâchent de reparer, & de ſoûtenir contre l'impetuoſité du torrent du monde qui les entraîne à la mort ? Car la faim & la ſoif ſont proprément des maladies mortelles. Les cauſes en ſont incurables, & ſi l'on en arreſte l'effet pour quelque temps, elles l'emportent enfin ſur tous les remedes.

Qu'on laiſſe le plus grand eſprit du monde deux jours ſans manger, le voilà languiſſant, & preſque ſans action & ſans penſée, & uniquement occupé du ſentiment de ſa foibleſſe & de ſa défaillance. Il luy faut neceſſairement de la nourriture pour faire agir les reſſorts de ſon cerveau ſans quoy l'ame ne fait rien. Qu'y a-t-il de plus humiliant que cette neceſſité ? Et encore n'eſt-ce pas la plus fâcheuſe, parce qu'elle n'eſt pas la plus difficile à ſatisfaire ; celle du dormir l'eſt bien autrement. Pour vivre il faut mourir tous les jours, en ceſſant de penſer & d'agir raiſonnablement, & en ſe laiſſant tomber dans un eſtat où l'homme n'eſt preſque plus diſtingué

des beſtes : & cet eſtat où nous ne vivons point, emporte une grande partie de noſtre vie.

Il faut ſouffrir ces neceſſitez, puiſque Dieu nous y aſſujettit. Mais il ſeroit bien raiſonnable au moins de les regarder comme des marques de noſtre foibleſſe, puiſque c'eſt en partie pour avertir l'homme de ſa baſſeſſe, qu'il plaiſt à Dieu de le reduire ainſi tous les jours à l'état & à la condition des beſtes. Cependant le déreglement des hommes eſt tel qu'ils changent en ſujets de vanité ce qui les devroit le plus humilier. Il n'y a rien où ils faſſent paroiſtre, quand ils le peuvent, plus de faſte & de magnificence que dans les feſtins. On ſe fait honneur de cette honteuſe neceſſité : & bien loin de s'en humilier, on s'en ſert à ſe diſtinguer des autres, quand on eſt en eſtat d'y apporter plus d'appareil & d'oſtentation,

CHAPITRE VI.

Examen des qualitez spirituelles des hommes. Foiblesse qui les porte à en juger, non par ce qu'elles ont de reel, mais par l'estime que d'autres hommes en font. Vanité & misere de la science des mots de celles des faits & des opinions des hommes.

IL est assez aizé de persuader speculativement les hommes de la foiblesse de leurs corps, & des miseres de leur nature, quoy qu'il soit tres-difficile de les porter à en tirer cette consequence naturelle, qu'ils ne doivent faire aucun état de tout ce qui est appuyé sur un fondement aussi branlant & aussi fragile que leur vie. Mais ils ont d'autres foiblesses ausquelles non seulement ils ne s'appliquent point, mais dont ils ne sont point du tout convaincus. Ils estiment leur science, leur lumiere, leur vertu, la force & l'étenduë de leur esprit. Ils croyent estre capables de grandes choses. Les discours ordinaires des

hommes ſont tous pleins des Eloges qu'ils ſe donnent les uns aux autres pour ces qualitez d'eſprit. Et la pente qu'on a à recevoir ſans examen tout ce qui eſt à ſon avantage, fait que ſi l'on en a quelqu'une, on n'en juge pas par ce qu'elle a de réel, mais par cette idée commune que l'on en apperçoit dans les autres

Mais on doit d'abord conſiderer comme une tres-grande foibleſſe cette inclination que l'on a à juger des choſes non ſur la verité, mais ſur l'opinion d'autruy. Car il eſt clair qu'un jugement faux ne peut donner de realité à ce qui n'en a point. Si nous ne ſommes donc pas aſſez humbles pour n'avoir pas de complaiſance en ce que nous avons veritablement, au moins ne ſoyons pas aſſez ſottement vains pour nous attribuer ſur le témoignage d'autruy, ce que nous pouvons reconnoiſtre nous-meſmes que nous n'avons pas. Examinons ce qui nous éleve, voyons ce qu'il a de réel & de ſolide dans la ſcience des hommes, & dans les vertus humaines, & retranchons-en au moins tout ce que nous découvrirons eſtre vain & faux.

La ſcience eſt ou des mots, ou des faits ou des choſes. Je demeure d'accord que les hommes ſont capables d'aller aſſez loin dans la ſcience des mots & des ſignes, c'eſt à dire, dans la connoiſſance de la liaiſon arbitraire qu'ils ont faite de certains ſons avec de certaines idées. Je veux bien admirer la capacité de leur memoire, qui peut recevoir ſans confuſion tant d'images differentes, pourveu que l'on m'accorde que cette ſorte de ſcience eſt une grande preuve, non ſeulement qu'ils ſont tres-ignorans, mais meſme qu'ils ſont preſque incapables de rien ſçavoir. Car elle n'eſt de ſoy d'aucun prix ny d'aucune utilité: Nous n'apprenons le ſens des mots qu'afin de parvenir à la connoiſſance des choſes. Elle tient lieu de moyen & non de fin. Cependant ce moyen eſt ſi difficile & ſi long, qu'il y faut conſumer une partie de noſtre vie. Pluſieurs l'y employent toute entiere: & tout le fruit qu'ils tirent de cette eſtude, eſt d'avoir appris que de certains ſons ſont deſtinez par les hommes à ſignifier de certaines choſes, ſans que cela les avance en rien pour en connoiſtre la

nature. Cependant les hommes ſont ſi vains, qu'ils ne laiſſent pas de ſe glorifier de cette ſorte de ſcience; & c'eſt celle meſme dont ils tirent plus de vanité, parce qu'ils n'ont pas la force de reſiſter à l'approbation des ignorans, qui admirent d'ordinaire ceux qui la poſſedent.

Il n'y a guere plus de ſolidité dans la ſcience des faits ou des évenemens hiſtoriques. Combien y en a-t-il peu d'exactement rapportez dans les hiſtoires? Nous en pouvons juger par ceux dont nous avons une connoiſſance particuliere, lorſqu'ils ſont écrits par d'autres. Le moyen donc de diſtinguer les vrays des faux, & les certains des incertains? On peut bien ſçavoir en general que tout Hiſtorien ment; ou de bonne foy, s'il eſt ſincere, ou de mauvaiſe foy, s'il ne l'eſt pas; mais comme il ne nous avertit pas quand il ment, nous ne ſçaurions empeſcher qu'il ne nous trompe qu'en ne le croyant preſque en rien.

Lors meſme que l'on ne peut pas dire que les hiſtoires ſoient fauſſes, combien ſont-elles differentes des choſes meſmes? Combien les faits

y ſont-ils décharnez, c'eſt à dire, ſeparez, tant des mouvemens ſecrets qui les ont produits, que des circonſtances qui ont contribué à les faire reüſſir : Elles ne nous preſentent proprement que des ſquelettes, c'eſt à dire des actions toutes nuës, ou qui paroiſſent dépendre de peu de reſſorts, quoy qu'elles n'ayent eſté faites que dépendamment d'une infinité de cauſes, auſquelles elles eſtoient attachées. C'eſt donc bien peu de choſe que cette ſcience ; & bien loin de fournir aux hommes un ſujet d'une vaine complaiſance, elle ne leur devroit donner qu'un ſujet de s'humilier dans la veuë de leur foibleſſe ; puiſqu'au meſme temps qu'ils ſe trouvent l'eſprit remply de cette infinité d'idées qu'ils ont tirées des hiſtoires, ils ſe trouvent auſſi dans l'impuiſſance de diſtinguer celles qui ſont vrayes de celles qui ne le ſont pas.

On peut mettre au meſme rang la connoiſſance des opinions des hommes ſur les matieres qui ont fait le ſujet de leurs Meditations, puiſqu'elles ſont auſſi une partie con-

ſiderable de leur ſcience. Car comme s'ils avoient une infinité de temps à perdre, il ne leur ſuffit pas de s'informer de ce que les choſes ſont en effet ; mais ils tiennent auſſi regiſtre de toutes les phantaiſies que les autres ont euës ſur ces meſmes choſes ; ou pluſtoſt ne pouvant reüſſir à trouver la verité, ils ſe contentent de ſçavoir les opinions de ceux qui l'ont cherchée, & ils ſe croyent par exemple grands Philoſophes ou grands Medecins, parce qu'ils ſçavent les ſentimens de divers Philoſophes ou de divers Medecins ſur chaque matiere. Mais comme on n'en eſt pas plus riche pour ſçavoir toutes les viſions de ceux qui ont cherché l'art de faire de l'or ; de meſme on n'en eſt pas plus ſçavant pour avoir dans ſa memoire toutes les imaginations de ceux qui ont cherché la verité ſans la trouver.

CHAPITRE VII.

Qu'on eſt auſſi heureux dignorer que de ſçavoir la plus part des choſes. Incertitude de la plus part des ſciences. L'homme ne connoiſt pas meſme ſon ignorance.

IL n'y a que la ſcience des choſes, c'eſt à dire celle qui a pour but de ſatisfaire noſtre eſprit par la connoiſſance du vray qui puiſſe avoir quelque ſolidité. Mais quand les hommes y auroient fait de grands progrés, ils ne s'en devroient guere plus eſtimer, puiſque ces connoiſſances ſteriles ſont ſi peu capables de leur apporter quelque fruit & quelque contentement ſolide, qu'on eſt tout auſſi heureux en y renonçant d'abord, qu'en les portant par de longs travaux au plus haut point où l'on puiſſe les porter. Qu'un grand Mathematicien ſe travaille tant qu'il voudra l'eſprit pour découvrir de nouveaux aſtres dans le Ciel, ou pour marquer le chemin des Cometes, il n'y a qu'à conſiderer combien aiſément on

ſe paſſe de ces connoiſſances pour ne luy porter point d'envie, & pour eſtre tout auſſi heureux que luy. Auſſi le plaiſir que l'on prend dans ces ſortes de connoiſſances, ne conſiſte pas dans la poſſeſſion meſme, mais dans l'acquiſition. Si toſt que l'on y eſt arrivé, on n'y penſe plus. L'eſprit ne ſe divertit que par la recherche meſme, parce qu'il s'y nourrit de la vaine eſperance d'un bien imaginaire qu'il ſe propoſe dans la découverte. Si toſt qu'il n'eſt plus ſoutenu & animé par cette eſperance, il faut qu'il cherche une autre occupation pour éviter la langueur.

Mais il ne ſuffit pas que l'homme s'humilie par l'inutilité de ces ſciences, il faut qu'il reconnoiſſe de plus que ce qu'il en peut acquerir n'eſt preſque rien, & que la plus grande partie de la Philoſophie humaine n'eſt qu'un amas d'obſcuritez & d'incertitudes, ou méme de fauſſetez. Il n'en faut point d'autres preuves que ce que nous avons vû arriver de noſtre temps. On avoit philoſophé trois mille ans durant ſur divers principes; & il s'éleve dans un coin de la terre un homme qui

change toute la face de la Philoſophie, & qui pretend faire voir que tous ceux qui ſont venus avant luy, n'ont rien entendu dans les principes de la nature. Et ce ne ſont pas ſeulement de vaines promeſſes; car il faut avoüer que ce nouveau-venu donne plus de lumiere ſur la connoiſſance des choſes naturelles que tous les autres enſemble n'en avoient donné. Cependant quelque bonheur qu'il ait eu à faire voir le peu de ſolidité des principes de la Philoſophie commune, il laiſſe encore dans les ſiens beaucoup d'obſcuritez impenetrables à l'eſprit humain. Ce qu'il nous dit par exemple de l'eſpace & de la nature de la matiere, eſt ſujet à d'étranges difficultez, & j'ay bien peur qu'il n'y ait plus de paſſion que de lumiere dans ceux qui paroiſſent n'en eſtre pas effrayez. Quel plus grand exemple peut-on avoir de la foibleſſe de l'eſprit humain que de voir que pendant trois mille ans ceux d'entre les hommes qui ſemblent avoir eu le plus de penetration ſe ſoient occupez à raiſonner ſur la nature, & qu'aprés tant de travaux, & malgré ce nombre innombrable

décrits qu'ils ont faits sur cette matiere, il se trouve qu'on en est à recommencer, & que le plus grand fruit qu'on puisse tirer de leurs ouvrages, est d'y apprendre que la Philosophie est un vain amuzement, & que ce que les hommes en sçavent, n'est presque rien. Ce qui est étrange est que l'homme ne connoist pas mesme son ignorance, & que cette science est la plus rare de toutes.

Et c'est pourquoy quand le commun du monde void ces grandes bibliotheques que l'on peut appeller à quelque chose prés, le magazin des phantaisies des hommes, il s'imagine qu'on seroit bien-heureux, ou du moins bien habile si on sçavoit tout ce qui est contenu dans ces amas de volumes, & de ne les regarder pas autrement que comme des threfors de lumiere & de verité. Mais ils en jugent bien mal. Quand tout cela seroit reüni dans une teste, cette teste n'en seroit ny mieux reglée, ny plus sage, ny plus heureuse. Tout cela ne feroit qu'augmenter sa confusion, & obscurcir sa lumiere. Et aprés tout elle ne seroit gueres differente d'une bibliotheque

exterieure. Car comme on ne peut lire qu'un livre à la fois, & qu'une page dans ce livre ; de meſme celuy qui auroit tous les livres dans ſa memoire, ne ſeroit capable de s'appliquer à chaque heure qu'à un certain livre, & à une certaine partie de ce livre. Tout le reſte ſeroit en quelque ſorte autant hors de ſa penſée que s'il ne le ſçavoit point du tout : & tout l'avantage qu'il en tireroit, eſt qu'il pourroit quelquefois ſuppléer à l'abſence des livres, en cherchant avec peine en ſa memoire ce qu'elle auroit retenu ; encore n'en ſeroit il pas ſi aſſeuré, que s'il prenoit la peine de s'en inſtruire à l'heure meſme dans un livre.

CHAPITRE VIII.

Bornes eſtroites de la ſcience des hommes : noſtre eſprit racourcit tout. La verité meſme nous aveugle ſouvent.

POUR comprendre donc ce que c'eſt que la ſcience des hommes,

il faut descendre comme par divers degrez jusques aux bornes où elle est reduite. Elle seroit peu de chose, quand nostre esprit seroit capable de s'appliquer tout-à-la fois à tout ce que nous avons dans la memoire, parce que nous ne connoistrions toûjours que peu de veritez. Cependant, comme je le viens de dire, nous ne sommes capables de connoistre qu'un seul objet & une seule verité à la fois. Le reste demeure enseveli dans nostre memoire, comme s'il n'y estoit point. Voilà donc déja nostre science reduite à un seul objet. Mais de quelle maniere encore le connoist-on? S'il renferme diverses qualitez, nous n'en regardons qu'une à la fois. Nous divisons les choses les plus simples en diverses idées, parce que nostre esprit est encore trop étroit pour les pouvoir comprendre toutes ensemble. Tout est trop grand pour luy. Il faut qu'il racourcisse tout ce qu'il considere, ou qu'il enretranche la plus grande partie pour le proportionner à sa petitesse.

La vûë de nostre esprit est à peu prés semblable à celle de nostre corps;

je veux dire qu'elle eſt auſſi ſuperficielle & auſſi bornée. Nos yeux ne penetrent point la profondeur des corps, ils s'arreſtent à la ſurface. Plus ils étendent leur vûë, plus elle eſt confuſe : & pour voir quelque objet exactement, il faut qu'ils perdent de vûë tous les autres. Que ſi les objets ſont éloignez, ils les reduiſent par la foibleſſe de l'organe qui en reçoit l'image, à la petiteſſe des moindres corps que nous avons aprés nous. Ces maſſes prodigieuſes qu'on appelle des Etoilles, ne ſont qu'un point à nos yeux, & ne nous paroiſſent preſque que des étincelles. C'eſt l'image de la vûë de noſtre eſprit. Nous ne connoiſſons de meſme que la ſurface & l'écorce de la pluſpart des choſes. Nous en détachons comme une feüille delicate pour en faire l'objet de noſtre penſée. Si les objets ſont un peu étendus, ils nous confondent. Il faut neceſſairement que nous les conſiderions par parties, & ſouvent la multiplicité de ces parties nous rejette dans la confuſion que nous voulions éviter. *Confuſum eſt quidquid in pulverem ſectum eſt.* S'ils ne ſont pas preſens à

nos sens, nous ne les atteignons souvent qu'en un point, & nous nous formons des idées si foibles & si petites des plus grandes & des plus terribles choses qu'elles sont moins d'impression sur nous que la moindre de celles qui agissent sur nos sens.

Ce n'est pas encore tout: Quoique ce que nostre esprit peut comprendre de verité soit si peu de chose, la possession ne luy en est pas neanmoins ferme ny assurée. Il y est souvent troublé par la défiance & l'incertitude; & le faux luy paroist revêtu de couleurs si semblables à celles du vray, qu'il ne sçait où il en est. Ainsi il n'embrasse son objet que foiblement & comme en tremblant, & il ne se défend contre cette incertitude que par un certain instinct, & un certain sentiment qui le fait attacher aux veritez qu'il connoist, malgré les raisons qui semblent y estre contraires.

Voilà donc à quoy se reduit cette science des hommes que l'on vante tant, à connoistre une à une, un petit nombre de veritez d'une maniere foible & tremblante. Mais de ces veritez combien y en a-t-il peu d'utiles,

& de celles qui ſont utiles en elles-meſmes, combien y en a-t-il peu qui le ſoient à noſtre égard, & qui ne puiſſent devenir des principes d'erreur? Car c'eſt encore un effet de la foibleſſe des hommes, que la lumiere les aveugle ſouvent auſſi bien que les tenebres, & que la verité les trompe auſſi bien que l'erreur. Et la raiſon en eſt que les concluſions dépendant ordinairement de l'union des veritez, & non d'une verité toute ſeule; il arrive ſouvent qu'une verité imparfaitement connuë, eſtant priſe par erreur comme ſuffiſante pour nous conduire, nous jette dans l'égarement. Combien y en a-t-il, par exemple, qui ſe precipitent dans des indiſcretions par la connoiſſance qu'ils ont de cette verité particuliere, que nous devons la correction au prochain? Combien y en a-il qui autoriſent leur lâcheté par des maximes tres-veritables touchant la condeſcendance chreſtienne?

Si l'on ne voit point de chemin, on s'égare. Si l'on en voit pluſieurs, on ſe confond: & la lumiere de l'eſprit qui fait découvrir pluſieurs raiſons, eſt auſſi capable de nous tromper, que

la ſtupidité qui ne voit rien. Nous nous trompons ſouvent par l'impreſſion des autres qui nous communiquent leurs erreurs, & nous nous trompons meſme quelquesfois lorſque nous découvrons les erreurs des autres, parce que nous ſommes portez à croire qu'ils ont tort en tout, au lieu qu'ils n'ont ſouvent tort qu'en qu'en partie.

CHAPITRE IX.

Difficulté de connoiſtre les choſes dont on doit juger par la comparaiſon des vray-ſemblances. Temerité prodigieuſe de ceux qui ſe croyent capables de choiſir une religion, par l'examen particulier de tous les dogmes conteſtez.

VOICY encore un autre inconvenient qui eſt la ſource d'un grand nombre d'erreurs. La découverte du vray dans la pluſpart des choſes dépend de la comparaiſon des vray-ſemblances. Mais qu'y a-t-il de plus trompeur que cette comparai-

ſon ? Car ce qui eſt de ſoy-meſme moins vray-ſemblable eſtant mis plus en veuë par la maniere dont on l'exprime, & eſtant conſideré avec plus d'application ou de paſſion, eſt capable de faire beaucoup plus d'impreſſion ſur l'eſprit, que d'autres choſes, qui quoy qu'appuyées ſur des raiſons beaucoup plus ſolides, ſeroient propoſées d'une maniere obſcure, & écoutées avec negligence & ſans paſſion. Ainſi l'inégalité de la clarté, l'inégalité de l'application, l'inégalité de la paſſion contrepeze ſouvent, ou aneantit meſme entierement l'avantage que les raiſons ont les unes ſur les autres en ſolidité, ou en vray-ſemblance.

Cependant l'eſprit de l'homme étant ſi foible, ſi borné, ſi étroit, ſi ſujet à s'égarer, eſt en meſme temps ſi preſomptueux qu'il n'y a rien dont il ne ſe puiſſe croire capable, pourvû qu'il ſe trouve des gens qui l'en flattent. Qu'y a-t-il qui ſoit plus viſiblement audeſſus de l'eſprit & de la lumiere du commun du monde, & particulierement des ſimples & des ignorans, que de diſcerner entre tant de dogmes

conteſtez parmy les Chreſtiens, ceux qu'il faut rejetter, de ceux qu'il faut ſuivre? Pour decider raiſonnablement une ſeule de ces queſtions, il faut une étenduë d'eſprit tres-grande & tres-rare. Que ſera-ce donc quand il s'agit de les decider toutes & de faire le choix d'une Religion ſur la comparaiſon des raiſons de toutes les ſocietez Chreſtiennes? Cependant les Auteurs des nouvelles hereſies ont perſuadé à cent millions d'hommes qu'il n'y avoit rien en cela qui ſurpaſſaſt la force de l'eſprit des plus ſimples. C'eſt meſme par là qu'ils les ont attirez d'entre le peuple? Ceux qui les ont ſuivis ont trouvé qu'il eſtoit beau de diſcerner eux-meſmes la veritable Religion par la diſcuſſion des dogmes, & ils ont conſideré ce droit d'en juger qu'on leur en attribuoit, comme un avantage conſiderable que l'Egliſe Romaine leur avoit injuſtement ravy.

On ne doit pas neanmoins chercher ailleurs que dans la foibleſſe meſme de l'homme la cauſe de cette preſomption. Elle vient uniquement de ce que l'homme eſt ſi éloigné de connoiſtre la verité, qu'il en ignore meſ-

me les marques & les caracteres. Il ne ſe forme ſouvent que des idées confuſes des termes d'évidence & de certitude. Et c'eſt ce qui fait qu'il les applique au hazard, à toutes les vaines lueurs dont il eſt frappé. Tout ce qui luy plaiſt devient évident. Ainſi aprés qu'un heretique a comme conſacré ſes phantaiſies par ce titre de veritez certaines & contenuës clairement dans l'Ecriture qu'il leur donne, il étouffe enſuite tous les doutes qui pourroient s'élever contre, & ne ſe permet pas de les regarder; ou s'il les regarde, c'eſt en ne les conſiderant que comme des difficultez, & en leur oſtant par là la force de faire impreſſion ſur ſon eſprit.

CHAPITRE X.

Que le monde n'eſt preſque compoſé que de gens ſtupides qui ne penſent à rien. Que ceux qui penſent un peu davantage ne valent pas mieux. Trouble que l'imagination cauſe à la raiſon. Folie commencée dans la pluſpart des hommes.

SI l'eſprit humain eſt ſi peu de choſe, meſme lorſqu'il s'agite & qu'il cherche la verité; que ſera-ce lorſqu'il s'abandonne au poids de ſon corps, & qu'il n'agit preſque que par les ſens. Or il n'agit preſque que de cette ſorte dans la pluſpart des hommes, comme l'Ecriture nous l'enſeigne quand elle nous dit, *que l'habitation terreſtre abbaiſſe l'eſprit qui penſe à pluſieurs choſes.* Car en nous découvrant par ces paroles l'activité naturelle de l'eſprit, qui le rend de luy-meſme capable de former une grande diverſité de penſées, & de comprendre une infinité de divers objets; elle nous fait voir auſſi l'état où cét eſprit

eſt reduit par l'union avec un corps corrompu, & par les neceſſitez de la vie preſente, qui l'appezantiſſent tellement, quelque actif, penetrant & étendu qu'il ſoit de luy-meſme, qu'elles le reſſerrent en un tres-petit cercle d'objets groſſiers autour deſquels il ne fait que tourner continuellement d'un mouvement lent & foible, & qui n'a rien de la nobleſſe & de la grandeur de ſa nature. En effet ſi l'on fait reflexion ſur tous les hommes du monde, on trouvera qu'ils ſont preſque tous plongez dans une telle ſtupidité, que ſi elle n'éteint pas entierement leur raiſon, elle leur en laiſſe ſi peu d'uſage, que c'eſt une choſe étonnante comment une ame peut eſtre reduite à une telle brutalité. A quoy penſe un Canibale, un Yroquois, un Braſilien, un Negre, un Caphre, un Groenlandien, un Lapon tout le temps de ſa vie? A chaſſer, à peſcher, à danſer, à ſe vanger de ſes ennemis.

Mais ſans aller chercher ſi loin des exemples de la ſtupidité des hommes: à quoy penſent la pluſpart des gens de travail? à leur ouvrage, à manger, à boire, à dormir, à tirer ce qui leur

eſt deu, à payer la taille, & à un petit nombre d'autres objets. Ils ſont comme inſenſibles à tous les autres, & l'accoûtumance qu'ils ont de tourner dans ce petit cercle, les rend incapables de rien concevoir au delà. Si on leur parle de Dieu, de l'Enfer, du Paradis, de la Religion, des Regles de la Morale, ou ils n'entendent point, ou ils oublient en un moment ce qu'on leur dit, & leur eſprit rentre auſſi dans ce cercle d'objets groſſiers auſquels il eſt accoûtumé. S'ils ſont infiniment éloignez par leur nature, de celle de beſtes, telle qu'elle eſt en effet, ils ſont tres-peu differens de l'idée que nous en avons. Car ce que nous concevons par une beſte, eſt un certain animal qui penſe, mais qui penſe peu, qui n'a que des idées confuſes & groſſieres, & qui n'eſt capable de concevoir qu'un fort petit nombre d'objets. Ainſi nous concevons un cheval comme un animal qui penſe à manger, à dormir, à courir, à retourner à ſon étable. Cette idée n'eſt pourtant pas celle d'un cheval; car une machine ne penſe point: mais c'eſt proprement celle d'un homme

ſtupide

ſtupide. Et certainement il ne faudroit pas y ajoûter encore beaucoup de penſées pour en former celle d'un Tartare.

Cependant ce nombre de gens qui ne penſent preſque point, & qui ne ſont occupez que des neceſſitez de la vie preſente, eſt ſi grand, que celuy des gens dont l'eſprit a un peu plus d'agitation & de mouvement, n'eſt preſque rien en comparaiſon. Car ce nombre de ſtupides comprend dans le Chriſtianiſme meſme, preſque tous les gens de travail, preſque tous les pauvres, la pluſpart des femmes de baſſe condition, tous les enfans. Tous ces gens ne penſent preſque à rien durant leur vie, qu'à ſatisfaire aux neceſſitez de leurs corps, à trouver moyen de vivre, à vendre, à acheter; & encore ils ne forment ſur tous ces objets que des penſées aſſez confuſes. Mais dans les autres nations, principalement entre celles qui ſont plus barbares, il comprend les peuples entiers, ſans aucune diſtinction.

Il eſt certain que ſi les gens qui travaillent du corps, comme tous les pauvres du monde, penſent moins

que les autres, & le travail rend leur ame plus pezante, les richeſſes au contraire qui donnent un peu plus de loiſir & de liberté aux hommes, & qui leur permettent de s'entretenir les uns avec les autres; les emploïs d'eſprit qui les obligent de traiter enſemble, les réveillent un peu, & empeſchent que leur ame ne tombe dans une ſi grande ſtupidité. L'eſprit d'une femme de la Cour eſt plus remué & plus actif que celuy d'une payſanne: & celuy d'un Magiſtrat que celuy d'un artizan. Mais s'il y a plus d'action & de mouvement, il y a auſſi pour l'ordinaire plus de malice & plus de vanité: de ſorte qu'il y a encore plus de bien réel dans une ſtupidité ſimple, que dans cette activité pleine de déguiſement & d'artifice.

Enfin pour achever la peinture de la foibleſſe de noſtre eſprit, il faut encore conſiderer que quelques vrayes que ſoient ſes penſées, il en eſt ſouvent ſeparé avec violence par le déreglement naturel de ſon imagination. Une mouche qui paſſera devant ſes yeux eſt capable de le diſtraire de la contemplation la plus ſerieuſe. Cent

idées inutiles qui viennent à la traverſe, le troublent & le confondent malgré qu'il en ait. Et il eſt ſi peu maiſtre de luy-meſme, qu'il ne ſçauroit s'empeſcher de jetter au moins la vûë ſur ces vains phantômes, en quittant les objets les plus importans. Ne peut-on pas appeller avec raiſon cet eſtat, un commencement de folie? Car comme la folie achevée conſiſte dans le déreglement entier de l'imagination, qui vient de ce que les images qu'elle preſente, ſont ſi vives, que l'eſprit ne diſtingue plus les fauſſes des veritables; de meſme la force qu'elle a de preſenter ces images à l'eſprit, ſans le congé & ſans l'aveu de la volonté, eſt une folie commencée; & pour la rendre entiere, il ne faut qu'augmenter la chaleur du cerveau de quelques degrez, & rendre les images un peu plus vives. De ſorte qu'entre l'état du plus ſage homme du monde, & celuy d'un fou achevé, il n'y a de difference que de quelques degrez de chaleur & d'agitation d'eſprits. Et nous ne ſommes pas ſeulement obligez de reconnoiſtre que nous ſommes capables de la folie; mais il faut avoüer de plus que

nous la sentons, & que nous la voyons toute formée dans nous-mesmes, sans que nous sçachions à quoy il tient qu'elle ne s'acheve par un entier renversement de nostre esprit.

CHAPITRE XI.

Foiblesse de la volonté de l'homme plus grande que celle de la raison. Peu de gens vivent par raison. La volonté ne sçauroit resister à des impulsions dont nous sçavons la fausseté. Passions viennent de foiblesse. Besoin que l'ame a d'appuy.

MAIS quoy que la raison soit foible au point où nous l'avons representée, ce n'est encore rien au prix de la foiblesse de l'autre partie de l'homme qui est sa volonté. Et l'on peut dire en les comparant ensemble, que sa raison fait sa force, & que sa foiblesse consiste dans l'impuissance où sa volonté se trouve, de se conduire par la raison.

Il n'y a personne qui ne demeure d'accord que la raison nous est don-

née pour nous ſervir de guide dans la vie ; pour nous faire diſcerner les biens & les maux, & pour nous regler dans nos deſirs & dans nos actions. Mais combien y en a-t-il peu qui l'employent à cet uzage, & qui vivent, je ne dis pas ſelon la verité & la juſtice, mais ſelon leur propre raiſon toute aveugle & toute corrompuë qu'elle eſt ? Nous flottons dans la mer de ce monde au gré de nos paſſions qui nous emportent tantoſt d'un coſté & tantoſt d'un autre, comme un vaiſſeau ſans voile & ſans Pilote : & ce n'eſt pas la raiſon qui ſe ſert des paſſions, mais les paſſions qui ſe ſervent de la raiſon pour arriver à leur fin. C'eſt tout l'uſage que l'on en fait ordinairement.

Souvent meſme la raiſon n'eſt pas corrompuë. Elle voit ce qu'il faudroit faire, & elle eſt convaincuë du neant des choſes qui nous agitent ; mais elle ne ſçauroit empeſcher l'impreſſion violente qu'elles font ſur nous. Combien de gens s'alloient autrefois battre en duel en déplorant & en condamnant cette miſerable coûtume, & ſe blâmant eux-meſmes de la ſuivre ?

Mais ils n'avoient pas pour cela la force de mépriſer le jugement de ces fous qui les euſſent traitez de lâches s'ils euſſent obeï à la raiſon? Combien de gens ſe ruïnent en folles dépenſes & ſe reduiſent à des miſeres extrémes, parce qu'ils ne ſçauroient reſiſter à la fauſſe honte de ne faire pas comme les autres?

Qu'y a-t-il de plus aizé que de convaincre les hommes du peu de ſolidité de tout ce qui les attire dans le monde? Cependant avec tous ces raiſonnemens, le phantôme de la reputation, la chimere des honneurs & du rang, & mille autres choſes auſſi vaines, les emportent & les renverſent, parce que leur ame n'a point de force, de ſolidité, ny de fermeté.

Que diroit-on d'un ſoldat qui eſtant averti que dans un ſpectacle où l'on repreſenteroit un combat, les canons & les mouſquets ne ſont point chargez à balle, ne laiſſeroit pas de baiſſer la teſte & de s'enfuir au premier coup de mouſquet; ne diroit-on pas que ſa lâcheté approcheroit de la folie? Et n'eſt-ce pas cependant ce que nous faiſons tous les jours? On nous aver-

tir que les diſcours & les jugemens des hommes ſont incapables de nous nuire, comme ils ne nous peuvent de rien ſervir ; qu'ils ne peuvent nous ravir aucuns de nos biens, ny ſoulager aucuns de nos maux. Et neanmoins ces diſcours & ces jugemens ne laiſſent pas de nous renverſer, & de faire ſortir noſtre ame de ſon aſſiette. Une grimace, une parole de chagrin nous mettent en colere, & nous nous preparons à les repouſſer comme ſi c'étoit quelque choſe bien redoutable. Il faut nous flatter & nous careſſer comme des enfans, pour nous tenir en bonne humeur. Autrement nous jettons des cris à noſtre mode comme les enfans à la leur.

Il eſt certain que l'impatience que les hommes témoignent dans toutes ces occaſions, vient de quelque paſſion qui les poſſede. Mais les paſſions meſmes viennent de foibleſſe & du peu d'attache que leur ame a aux biens veritables & ſolides. Et pour le comprendre il faut conſiderer que comme ce n'eſt pas une foibleſſe à noſtre corps d'avoir beſoin de la terre pour ſe ſoûtenir, parce que c'eſt la con-

dition naturelle de tous les corps; mais que l'on ne dit qu'il eſt foible que lors qu'il a beſoin d'appuis étrangers; qu'il le faut porter, ou qu'il luy faut un bâton, & que le moindre vent eſt capable de le renverſer : de meſme ce n'eſt pas une foibleſſe à l'ame d'avoir beſoin de s'appuyer ſur quelque choſe de veritable & de ſolide, & de ne pouvoir pas ſubſiſter comme ſuſpenduë en l'air ſans eſtre attachée à aucun objet : ou ſi c'eſt une foibleſſe, elle eſt eſſentielle à la creature, qui ne ſuffiſant pas à elle-meſme, a beſoin de chercher ailleurs le ſoutien qu'elle ne trouve pas en ſoy.

Mais la foibleſſe veritable de l'ame conſiſte en ce qu'elle s'appuye ſur le neant, comme dit l'Ecriture, & non ſur des choſes réelles & ſolides ; ou que ſi elle s'appuye ſur la verité, cette verité ne luy ſuffit pas, & n'empeſche pas qu'elle n'ait encore beſoin de mille autres ſoûtiens, par la ſouſtraction deſquels elle tombe incontinent dans l'abbatement. Elle conſiſte en ce que le moindre ſouffle eſt capable de la faire ſortir de l'état de ſon repos, que les moindres baga-

celles l'ébranlent, l'agitent, la tourmentent, & qu'elle ne peut reſiſter à l'impreſſion de mille choſes dont elle reconnoiſt elle-meſme la fauſſeté & le neant.

CHAPITRE XII.

Conſideration particuliere ſur la vanité des appuis que l'ame ſe fait pour ſe ſoûtenir.

CE que nous venons de dire eſt une image racourcie de la foibleſſe de l'homme : & il eſt bon de la conſiderer plus en détail pour en remarquer les differens traits.

Quoy que l'homme ne puiſſe trouver en cette vie de veritable repos ; il eſt certain qu'il n'eſt pas auſſi toûjours dans l'abbatement & dans le deſeſpoir. Son ame prend par neceſſité une certaine conſiſtance, parce qu'il eſt ſi foible & ſi inconſtant, qu'il ne peut pas meſme demeurer dans une agitation continuelle. Les plus grands maux s'adouciſſent par le temps. Le ſentimẽt s'en perd & s'en évanoüit. La

pauvreté, la honte, la maladie, l'abandonnement, la perte des amis, des parens, des enfans, ne produisent que des secousses passageres, dont le mouvement se rallentit peu à peu jusqu'à ce qu'il cesse entierement.

L'ame trouve donc enfin quelque sorte de repos, & c'est une chose commune à tous les hommes d'avoir en quelque temps de leur vie une assiette tranquille. Mais cette assiette est si peu ferme, qu'il ne faut presque rien pour la troubler.

La raison en est que l'homme ne s'y soûtient pas par l'attache à quelque verité solide qu'il connoisse clairement; mais qu'il s'appuye sur quantité de petits soûtiens, & qu'il est comme suspendu par une infinité de fils foibles & déliez, à un grand nombre de choses vaines & qui ne dépendent pas de luy: desorte que comme il y a toûjours quelqu'un de ces fils qui se rompt, il tombe aussi en partie & reçoit une secousse qui le trouble. On est porté par le petit cercle d'amis & d'approbateurs dont on est environné, car chacun tâche de s'en faire un, & l'on y reüssit ordinairement. On

eſt porté par l'obeïſſance & l'affection de ſes domeſtiques ; par la protection des Grands ; par de petits ſuccez ; par des loüanges ; par des divertiſſemens ; par des plaiſirs. On eſt porté par les occupations qui amuſent, par les eſperances que l'on nourrit, par les deſſeins que l'on forme, par les ouvrages que l'on entreprend. On eſt porté par les curioſitez d'un cabinet, par un jardin, par une maiſon des champs. Enfin il eſt étrange à combien de choſes l'ame s'attache, & combien il luy faut de petits appuis pour la tenir en repos.

On ne s'appercoit pas pendant que l'on poſſede toutes ces choſes, combien on en eſt dépendant. Mais comme elles viennent ſouvent à manquer, on reconnoiſt par le trouble que l'on en reſſent, que l'on y avoit une attache effective. Un verre caſſé nous impatiente, noſtre repos en dépendoit donc ? Un jugement faux & ridicule qu'un impertinent aura fait de nous, nous penetre juſqu'au vif ; l'eſtime de cet impertinent, ou au moins l'ignorance de ce jugement faux qu'il fait de nous, contribuoit donc à noſtre

tranquillité ? Elle nous portoit & nous soûtenoit sans, que nous y pensassions.

Non seulement nous avons besoin continuellement de ces vains soûtiens, mais nostre foiblesse est si grande qu'ils ne sont pas capables de nous soûtenir long-temps. Il en faut changer : Nous les écraserions par nostre poids. Nous sommes comme des oiseaux qui sont en l'air, mais qui n'y peuvent demeurer sans mouvement, ny presque en un mesme lieu, parce que leur appuy n'est pas solide, & que d'ailleurs ils n'ont pas assez de force & de vigueur en eux pour resister à ce qui les porte en bas : desorte qu'il faut qu'ils se remüent continuellement, & par de nouveaux battemens de l'air ils se font sans cesse un nouvel appuy. Autrement s'ils cessoient d'uzer de cet artifice que la nature leur apprend, ils tomberoient comme les autres choses pezantes. Nostre foiblesse spirituelle a des effets tous semblables. Nous nous appuyons sur les jugemens des hommes, sur les plaisirs des sens, sur les consolations humaines, comme sur un air qui nous soûtient pour un

temps. Mais parce que toutes ces choſes n'ont point de ſolidité, ſi nous ceſſons de nous remüer & de changer d'objet, nous tombons dans l'abbatement & dans la triſteſſe. Chaque objet en particulier n'eſt pas capable de nous ſoûtenir. C'eſt par des changemens continuels que l'ame ſe maintient dans un eſtat ſupportable, & qu'elle s'empeſche d'eſtre accablée par l'ennuy & le chagrin. Ainſi ce n'eſt que par artifice qu'elle ſubſiſte. Elle tend par ſon propre poids au découragement & au deſeſpoir. Le centre de la nature corrompuë eſt la rage & l'enfer. On le porte en quelque ſorte en ſoy-meſme dés cette vie; & ce n'eſt que pour s'empeſcher de le ſentir que l'ame s'agite tant, & qu'elle cherche à s'occuper hors d'elle-meſme de tant d'objets exterieurs. Pour l'y enfoncer tout-à-fait, il ne faut que la ſeparer de tous ſes objets, & la reduire à ne penſer qu'à elle-meſme. Et comme c'eſt proprement ce que fait la mort, elle precipiteroit tous les hommes dans ce centre mal-heureux, ſi Dieu par ſa grace toute-puiſſante, n'avoit donné à

à quelques-uns d'eux un autre poids qui les éleve vers le Ciel.

CHAPITRE XIII.

Que tout ce qui paroist de grand, dans la disposition de l'ame de ceux qui ne sont pas veritablement à Dieu n'est que foiblesse.

IL n'est pas moins vray de la volonté de l'homme considerée en elle-mesme & sans le secours de Dieu, que de son esprit & de son intelligence, que ce qui y paroist de plus grand n'est que foiblesse, & que les noms de force & de courage, par lesquels on releve certaines actions & certaines dispositions de l'ame, nous cachent les plus grandes lâchetez & les plus grandes bassesses. Ce que nous prenons pour course, est une fuitte; pour élevation, est une chute; pour fermeté, est legereté. Cette immobilité & cette roideur inflexible qui paroist en quelques actions, n'est qu'une dureté produite par le vent des passions qui enfle ceux qu'el-

les poſſedent comme des ballons. Quelquefois ce vent les éleve en haut, quelquefois il les precipite en bas. Mais en haut & en bas ils ſont également legers & foibles.

Qu'eſt-ce qui porte tant de gens à ſuivre la profeſſion des armes, dans laquelle il faut par neceſſité s'expoſer à tant de hazards & ſouffrir tant de fatigues ? Eſt-ce le deſir de ſervir leur Prince, ou leur païs ? Ils n'en ont pas ſouvent la moindre penſée. C'eſt l'impuiſſance de mener une vie reglée. C'eſt la fuite du travail où leur condition les engage. C'eſt l'amour de ce qu'il y a de licentieux dans la vie des ſoldats. C'eſt la foibleſſe de leur eſprit, & l'illuſion de leur imagination qui les flatte par de fauſſes eſperances, & qui leur repreſentant d'une maniere vive les maux qu'ils veulent éviter, leur cache ceux auſquels ils s'expoſent.

Ne vous imaginez pas que ce brave qui marche à l'aſſaut avec tant de fierté, mépriſe ſerieuſement la mort, & qu'il conſidere fort la juſtice de la cauſe qu'il ſoûtient. Il eſt tout poſſedé de la crainte des jugemens qu'on

feroit de luy s'il reculoit ; & ces jugemens le preſſent comme un ennemy, & ne luy permettent pas de penſer à autre choſe. Voilà la ſource de ce grand courage.

Pour en eſtre convaincu on n'a qu'à conſiderer ces gens que l'on fait paſſer pour des exemples de la force & de la generoſité humaine, dans les endroits de leur vie où ils ont eſté dépourvûs de ce vent qui les portoit dans leurs actions pompeuſes & éclatantes. On y voit ces prétendus Heros qui ſembloient braver la mort, & ſe mocquer des choſes les plus terribles, renverſez par le moindre accident, & reduits à témoigner honteuſement leur foibleſſe. Qu'on regarde cet Alexandre qui avoit fait trembler toute la terre, & qui dans les combats avoit ſi ſouvent affronté la mort, attaqué d'une maladie mortelle dans Babylone : A peine la mort luy paroiſt-elle à découvert, qu'il remplit tout ſon Palais de devins & de devinereſſes & de ſacrificateurs. Il n'y a point de ſotte ſuperſtition où il n'ait recours pour ſe défendre de cette mort qui le menace, & qui l'empor-

te enfin aprés l'avoir auparavant terraſſé de ſon ſeul aſpect, & l'avoir reduit aux plus grandes baſſeſſes. Pouvoit-il mieux faire voir que quand il ſembloit la mépriſer, c'eſt qu'il s'en croyoit bien éloigné, & que les paſſions dont il eſtoit tranſporté, luy mettoient comme un voile devant ſes yeux qui l'empeſchoit de la voir?

Et que l'on ne croye pas qu'il y ait plus de veritable force dans ceux d'entre les Payens qui ne ſemblent pas s'eſtre dementis, & qui ſont morts en apparence avec autant de courage qu'ils avoient vécu. De quelque pompeux éloges que les Philoſophes relevent à l'envy la mort de Caton, ce n'eſt qu'une foibleſſe effective qui l'a porté à cette brutalité, dont ils ont fait le comble de la generoſité humaine. C'eſt ce que Ciceron découvre aſſez, lors qu'il dit, *qu'il falloit que Caton mourût, plûtoſt que de voir le viſage du Tyran.* C'eſt donc la crainte de voir le viſage de Cezar qui luy a inſpiré cette reſolution deſeſperée. Il n'a pû ſouffrir de ſe voir ſoûmis à celuy qu'il avoit tâché de ruïner, ny de le voir triompher de ſa vaine reſi-

ſtance. Et ce n'a eſté que pour chercher dans la mort un vain azyle contre ce phantôme de Cezar victorieux, qu'il s'eſt porté à violer toutes les loix de la nature. Seneque qui en fait ſon Idole, ne luy attribuë pas un autre mouvement quand il luy fait dire : *Puiſque les affaires du genre humain ſont deſeſperées, mettons Caton en ſeureté.* Il ne penſoit donc qu'à ſa ſeureté. Il ne ſongeoit qu'à s'oſter de devant les yeux un objet que ſa foibleſſe ne pouvoit ſouffrir. Ainſi au lieu de dire comme Seneque, qu'il mit en liberté avec violence *cet eſprit genereux, qui mépriſoit toute la puiſſance des hommes :* GENEROSUM *illum contemptoremque omnis potentiæ ſpiritum ejecit*, il faut dire que par une foibleſſe pitoyable il ſuccomba à un objet que toutes les femmes & tous les enfans de Rome ſouffrirent ſans peine : & que la terreur qu'il en eut, fut ſi violente, qu'elle le porta à ſortir de la vie par le plus grand de tous les crimes.

Ces morts tranquilles & où il ne paroiſt aucune fureur, comme celle de Socrate, pourroient paroiſtre plus

genereuſes. Mais toute cette tranquillité eſtoit pourtant bien peu de choſe, puis qu'elle ne venoit que d'ignorance & d'aveuglement. Socrate ne croyoit pas ſe devoir effrayer de la mort, parce, diſoit-il, qu'il ne ſçavoit ſi c'eſtoit un bien ou un mal; mais il faiſoit voir par là qu'il avoit bien peu de lumiere. Car n'eſt-ce pas un malheur terrible que de ne ſçavoir pas en entrant dans un état eternel, s'il doit eſtre ou heureux ou malheureux? Et ne faut-il pas avoir une inſenſibilité monſtrueuſe pour n'eſtre point touché de cette effroyable incertitude, & pour eſtre capable, lorſque l'on eſt ſur le point d'en faire l'eſſay, de prendre encore plaiſir à diſcourir avec ſes amis, & à joüir de la vaine ſatisfaction que donnent les ſentimens d'affection & d'eſtime qu'ils nous font paroiſtre. Voilà neanmoins ce qui a occupé l'eſprit de Socrate dans le plus beau jour de ſa vie, au jugement des Philoſophes, qui eſt celuy de ſa mort.

CHAPITRE XIV.

Foibleſſe de l'homme dans ſes vices, & dans ſes defaus. Nulle force qu'en Dieu.

SI les vertus purement humaines ne ſont que foibleſſe, que doit on juger des vices ? Quelle plus grande foibleſſe que celle d'un ambitieux ? Il neglige tous les biens réels & ſolides de la vie, il s'engage à mille dangers, & à mille traverſes, parce qu'il ne peut ſouffrir qu'un autre ait ſur luy quelque vaine préeminence. Quelle foibleſſe que de regarder comme nous faiſons avec complaiſance, mille choſes ridicules, lors meſme que nous ſommes perſuadez qu'elles le ſont ? Qui eſt-ce qui n'eſt pas convaincu que c'eſt une baſſeſſe de ſe croire digne d'eſtime, parce qu'on eſt bien vétu, qu'on eſt bien à cheval, qu'on eſt juſte à placer une balle, qu'on marche de bonne grace. Cependant combien y en a-t-il peu qui ſoient au deſſus de ces choſes-là, & qui ne ſoient

pas flattez quand on les en loüe ?

Peut-on s'imaginer une plus grande foibleſſe que celle qui fait trouver tant de gouſt dans les divertiſſemens du monde? Car eſt-il poſſible de reduire une ame à un eſtat plus bas, & plus indigne d'elle que de luy interdire toute autre penſée pour ne l'occuper que du ſoin de conduire le corps qu'elle anime ſelon la cadance d'un inſtrument de muſique, ou de ſuivre des beſtes, qui courent apres d'autres beſtes ? Cependant c'eſt preſque là tout ce qui fait le divertiſſement des Princes & des Grands. Cette privation de toutes penſées raiſonnables, & cette application totale de l'ame à un objet groſſier, vain & inutile, eſt ce qui fait le plaiſir de tous les jeux. Moins l'homme agit en homme, plus il eſt content. Les actions, où la raiſon a beaucoup de part, le laſſent & l'incommodent, & ſa pente eſt de ſe reduire autant qu'il peut à la condition des beſtes.

L'homme fait ce qu'il peut pour ſe diſſimuler ſa propre foibleſſe, mais quoy qu'il faſſe, il ne laiſſe pas de la ſentir : toute ſon application eſt à y

chercher des remedes, mais il se conduit avec si peu de lumiere dans cette recherche, qu'au lieu de la diminuer il l'augmente. Le but des ambitieux & des voluptueux n'est en effet que de soustenir leur propre foiblesse par des appuis étrangers. Les ambitieux tâchent de le faire par l'éclat & par l'autorité, les voluptueux par les plaisirs. Les uns & les autres cherchent à satisfaire à leur indigence ; mais ils y reüssissent également mal, parce qu'ils ne font qu'augmenter leurs besoins & leurs necessitez, & leur foiblesse par consequent. Qu'est-ce qui distingue, dit saint Chrysostome, les Anges de nous, sinon qu'ils ne sont pas pressez de besoins comme nous ? Ainsi ceux qui en ont moins, approchent plus de leur estat ; & ceux qui en ont plus, en sont les plus éloignez. *Celuy qui a besoin de beaucoup de choses*, dit encore ce même Pere, *est esclave de beaucoup de choses, il est luy-mesme serviteur de ses serviteurs, & il en dépend plus qu'ils ne dépendent de luy.* De sorte que l'augmentation des biens & des honneurs de ce monde ne faisant qu'augmenter les

Chrys. hom. 79. in Ioan. p. 413.

ſervitudes & les dépandances, nous reduit ainſi à une miſere plus effective.

Ne cherchons donc point de force dans la nature de l'homme. De quelque coſté que nous la regardions, nous n'y trouverons que foibleſſe & qu'impuiſſance. C'eſt en Dieu ſeul, & dans ſa grace qu'il la faut chercher. C'eſt luy ſeul qui peut éclairer ſes tenebres, affermir ſa volonté, ſouſtenir ſa vie temporelle autant de temps qu'il veut, & changer enfin les infirmitez de ſon ame & de ſon corps en un eſtat eternel de gloire & de force. Tout ce que nous avons dit de la foibleſſe de l'homme ne ſert qu'à relever le pouvoir de cette grace qui le ſoûtient. Car quelle force ne faut-il point qu'elle ait, pour rendre une creature ſi corrompuë, ſi foible & ſi miſerable, victorieuſe d'elle-meſme & des demons; pour l'élever au deſſus de toutes choſes, & pour luy faire ſurmonter le monde avec tout ce qu'il a de trompeur, d'attirant & de terrible? *Magna gratia opus eſt, ut cum omnibus amoribus,*

terroribus, erroribus vincatur hic mundus.

CHAPITRE XV.

Foibleſſe de l'homme paroiſt encore davantage, en quelqueſorte, dans ceux qui ſont à Dieu.

MAIS s'il eſt vray que rien ne fait mieux voir la puiſſance de la grace, que la foibleſſe de l'homme, on peut dire auſſi que rien ne découvre tant la foibleſſe de l'homme, que la grace meſme; & que les infirmitez de la nature ſont en quelque ſorte plus viſibles dans ceux que Dieu en a le plus favoriſez. Il n'eſt pas ſi étrange que des gens environnez de tenebres, qui ne ſçavent ce qu'ils ſont ny ce qu'ils font, & qui ne ſuivent que les impreſſions de leurs ſens, ou les caprices de leur imagination, paroiſſent legers, inconſtans & foibles dans leurs actions. Mais qui ne croiroit que ceux que Dieu a éclairez par de ſi pures lumieres, à qui il a découvert la double fin & la double

ble eternité de bon-heur ou de miſere qui les attend ; qui ont l'eſprit remply de ces grands & effroyables objets, d'un enfer, des demons, des Anges, des Saints, d'un Dieu mort pour eux, qui ont preferé Dieu à toutes choſes : Qui ne croiroit, dis-je, qu'ils ſeroient incapables d'eſtre touchez des bagatelles du monde ? Cependant il n'en eſt pas ainſi. Leur cœur ne laiſſe pas d'eſtre encore ſouvent tres-ſenſible aux moindres choſes. Une reception un peu froide, une parole incivile les ébranle. Ils ſuccombent quelquefois à des tentations tres-legeres, au meſme temps que Dieu leur fait la grace de ſurmonter les plus grandes. Ils ſe voyent encore ſujets à mille paſſions, à mille penſées, à mille mouvemens déraiſonnables. Les niaizeries du monde les viennent troubler dans leurs meditations les plus ſerieuſes. S'ils ne tombent pas tout à fait dans le precipice des crimes, ils ſentent en eux-meſmes un poids & une pente qui les y porte, & ils ſentent en meſme temps qu'ils n'ont aucune force pour s'empeſcher d'y tomber, & que

ſi Dieu les abandonnoit à eux-meſmes, ils y ſeroient en un moment entraînez.

Ainſi ce ſont eux proprement qui voyent leur pauvreté, & qui peuvent dire avec le Prophete : *Ego vir videns paupertatem meam.* Les gens du monde ſont pauvres & foibles ſans le ſçavoir. Un malade ne ſent bien la perte de ſes forces que quand il les veut éprouver. Ce n'eſt qu'en faiſant effort pour reſiſter à un torrent qui nous emporte, que l'on en connoiſt la violence. Il n'y a donc que les gens de bien qui puiſſent bien connoiſtre leur foibleſſe, parce qu'il n'y a qu'eux qui s'efforcent de la ſurmonter. Et quoy qu'ils la ſurmontent en effet dans les choſes les plus importantes, c'eſt neanmoins avec tant d'imperfections & tant de defauts : & ils voyent en meſme temps tant d'autres choſes où ils ne la ſurmontent pas, qu'ils n'en ont que plus de ſujet d'eſtre convaincus de leur miſere.

Ce ne ſont donc pas ſeulement les moins éclairez, & les plus imparfaits, & ceux à qui on donne le nom de foibles qui doivent dire à Dieu :

Ayez pitié de moy Seigneur, parce que je ſuis foible. Ce ſont les plus forts & les plus parfaits, & ceux qui ont reçeu de Dieu plus de graces & plus de lumiere. Car le propre effet de cette lumiere eſt de les penetrer davantage du ſentiment de leur baſſeſſe & de leur miſere, de leur faire reconnoiſtre devant Dieu qu'ils ne ſont que tenebres dans leur eſprit, que foibleſſe & inconſtance dans leur volonté, que leur vie n'eſt qu'une image qui paſſe, & une vapeur qui ſe diſſipe. C'eſt cette lumiere qui leur fait crier à Dieu avec le Prophete : *Mon eſtre n'eſt qu'un neant devant vous :* ET SUBTANTIA *mea tanquam nihilum ante te,* & qui leur oſtant ainſi toute confiance en leurs propres forces, & les rendant vils & aneantis devant leurs propres yeux, les remplit en meſme temps d'admiration de la puiſſance infinie de Dieu, & de l'abyſme incomprehenſible de ſa ſageſſe ; & les porte ainſi à ſe jetter entre ſes bras par une humble confiance, en reconnoiſſant qu'il n'y a que luy qui les puiſſe ſouſtenir parmy tant de langueurs & de foibleſſes ; qui les puiſſe

delivrer de tant de maux, qui les puisse rendre victorieux de tant d'ennemis ; & enfin que c'eſt en luy ſeul qu'ils peuvent trouver la force, la ſanté, & la lumiere qu'ils ne trouvent point en eux-meſmes, ny dans toutes les autres creatures.

SECOND TRAITE'.

De la soumission à la volonté de Dieu.

I. PARTIE.

Doce me facere voluntatem tuam ; quia Deus meus es tu.

CHAPITRE PREMIER.

Que la vie Payenne c'est de suivre sa propre volonté, & la vie Chrestienne de suivre celle de Dieu.

LA difference la plus generale que l'Ecriture mette entre les justes & les pecheurs, est que les uns marchent dans les voyes de Dieu, & que les autres marchent dans leurs

propres voyes. C'est pourquoy elle renferme tous les desordres ausquels les Payens ont esté abandonnez par la Justice de Dieu, dans ce seul mot qui les comprend tous : *Dimisit omnes Gentes ingredi vias suas.* IL A LAISSÉ *toutes les nations marcher dans leurs voyes.* Et le Prophete au contraire renferme toutes les instructions que JESUS-CHRIST devoit donner au monde dans cette seule parole ; qu'il nous enseigneroit ses voyes : *Et docebit nos vias suas.*

Or pour sçavoir ce que c'est que marcher dans ses propres voyes, il ne faut que considerer ce que dit saint Paul en un autre lieu, où parlant de l'état des hommes avant la foy, il dit qu'ils marchoient dans la vanité de leur sens, & qu'ils suivoient les volontez de la chair & de leurs pensées ? *Ambulantes in vanitate sensus sui, facientes voluntatem carnis & cogitationum.* Et pour sçavoir au contraire ce que c'est que de marcher dans les voyes de Dieu, il ne faut que considerer ce passage de saint Pierre, où parlant de ce que se doivent proposer les Fidelles convertis, il dit qu'ils

doivent se resoudre de passer tout le reste de leur vie à suivre la volonté de Dieu, & non les desirs des hommes. *Ut jam non desideriis hominum, sed voluntate Dei quod reliquum est in carne, vivat temporis.* Ainsi suivre sa volonté propre, c'est marcher dans sa voye & vivre en Payen ; & suivre la volonté de Dieu, c'est marcher dans la voye de Dieu, & vivre en Chrestien.

C'est pourquoy le premier mouvement que la grace inspira à saint Paul parfaitement converty, fut de luy faire dire à JESUS-CHRIST : *Seigneur que vous plaist-il que je fasse ? Domine quid me vis facere ?* Et ce mouvement renferma un renoncement à toute sa vie passée, dans laquelle il n'avoit suivy que ses inclinations, une resolution ferme de suivre la volonté de Dieu dans le reste de toute sa vie, & un desir sincere de la connoistre. De sorte qu'elle comprenoit en quelque maniere toutes les vertus que saint Paul a depuis pratiquées, comme la semence & la racine contiennent les fruits que l'arbre doit produire dans son temps.

Or ce que l'esprit de Dieu fit dire à saint Paul, doit estre dit par chaque Chrestien, & il n'y en a aucun qui ne soit obligé d'imiter l'Apostre en disant à Dieu: *Seigneur que vous plaist-il que je fasse?* Il ne suffit pas de le dire au commencement de sa conversion; il faut mesme renouveller sans cesse cette protestation dans la suite de sa vie; parce que la volonté propre qui n'est pas morte en nous, tâche toûjours de reprendre son empire, & de bannir le regne de celle de Dieu.

Il faut toûjours desirer de connoître la volonté de Dieu, parce que nostre ignorance nous la cache à tout moment. Il faut toûjours desirer de la suivre, parce que nostre concupiscence ne cesse point de nous en éloigner pour nous porter à ce qu'elle aime. Mais afin que ce desir & cette protestation de vouloir obeïr à Dieu, ne soient pas steriles, & ne demeurent pas dans une simple idée sans effet, il est utile de mediter serieusement ce que c'est que de suivre la volonté de Dieu, & de quelle sorte il faut pratiquer ce devoir essentiel de la vie

Chreſtienne dans toutes les rencontres de la vie. Et pour cela il faut premierement ſçavoir ce que c'eſt que la volonté de Dieu, que nous voulons ſuivre.

CHAPITRE II.

Deux manieres de conſiderer la volonté de Dieu. Comme regle de nos actions; Comme cauſe de tous les evenemens. Explication de la 1. maniere. On poſſede quelquefois la charité ſans le ſçavoir, & l'on ne l'a pas quand on le croit.

L'Ecriture-ſainte, & la doctrine de l'Egliſe nous obligent de regarder la volonté de Dieu en deux manieres. Premierement comme la regle de nos devoirs, qui nous preſcrit ce que nous devons faire; qui nous montre les diſpoſitions où nous devons eſtre; qui nous découvre ce que nous devons deſirer, ce que nous devons fuïr, où nous devons tendre, qui condamne tout le mal, & commande tout le bien. Secondement comme la cauſe

de tout ce qui se fait dans, le monde à l'exception du peché, qui produit efficacement tout ce qui est bon ; & ne permet le mal que pour en tirer du bien.

Selon la premiere maniere, l'Ecriture luy donne divers noms qui ne marquent tous que la mesme chose. C'est cette *loy eternelle* dont parle si souvent saint Augustin, qui deffend de troubler l'ordre de la nature, qui commande de le conserver, & qui plaçant l'homme entre Dieu & les creatures corporelles & inanimées, luy défend d'attacher son amour à aucune autre chose qu'au souverain estre; puis qu'il ne le peut faire sans sortir de son ordre ; & sans s'abaisser au dessous des choses qui luy sont inferieures ou égales. C'est cette *Iustice divine* qui brille dans nos esprits, comme dit le mesme saint Augustin ; qui nous rend aimable tout ce qui y est conforme, quand mesme nous n'y trouverions rien d'ailleurs qui attirast nostre amour. Ce n'est qu'en aimant & en suivant cette justice, que les hommes sont justes ; & qu'en s'en éloignant ; qu'ils sont injustes & pecheurs.

Ce ſont ces *jugemens* & ces *juſtifications* dont David parle ſi ſouvent, c'eſt à dire les regles & les ordonnances juſtes & ſaintes qui inſtruiſent l'homme de ce qu'il doit faire, & qui ſont écrites dans Dieu meſme, parce qu'elles ne ſont autre choſe que ſa volonté toute juſte & toute équitable. C'eſt cette *ſageſſe* dont parle le Sage dans tous ſes livres, qu'il faut ſans ceſſe deſirer, qu'il faut chercher *comme l'argent*, qui nous ſert de guide dans noſtre chemin, & qui habite en Dieu & avec Dieu. *Omnis ſapientia à Domino Deo eſt, & cum illo fuit ſemper, & eſt ante ævum.*

Ce ſont ces *preceptes* que l'Ecriture appelle eternels, & qu'elle nous commande d'avoir toûjours devant les yeux, & de conſerver dans noſtre cœur; qui doivent marcher avec nous; qui ne nous doivent point quitter dans le ſommeil meſme, & qui doivent eſtre le premier objet de nos penſées à noſtre réveil. *Liga ea in corde tuo jugiter, cum ambulaveris gradiantur tecum, cum dormieris cuſtodiant te, & evigilans loquere cum eis.*

C'est cette *lumiere* qui fait que nous sommes *enfans de lumiere*, & qui fait que les uns marchent dans les tenebres & les autres dans la lumiere, selon qu'ils l'abandonnent, ou qu'ils la suivent. *Quia mandatum lucerna est, & lex lux.*

C'est cette *verité*, selon laquelle il est dit des justes, qu'ils *marchent dans la verité*, qu'ils *sont dans la verité*, & qu'ils *font la verité*. Enfin c'est Dieu mesme, puisque tous ces noms ne signifient que la volonté de Dieu, & que la volonté de Dieu est Dieu mesme.

Cette justice, cette loy, cette verité divine nous est manifestée par l'Ecriture sainte, & principalement par l'Evangile. Et c'est un des sens de ce verset de saint Paul : *Iustitia enim Dei in eo revelatur ex fide in fidem.* Mais la revelation exterieure ne sert de rien, si Dieu n'éclaire interieurement nos esprits, s'il ne luit en eux comme verité & comme lumiere, & s'il ne leur découvre la beauté de sa justice. Et c'est pourquoy il est dit, *qu'il y a une veritable lumiere qui éclaire tout homme qui vient au monde :*

ERAT *lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum:* c'eſt à dire, que les hommes ne ſont éclairez qu'autant qu'il plaiſt à cette lumiere divine & increée, de luire dans leurs eſprits.

C'eſt en ſuivant cette juſtice, en s'y conformant, en l'aimant, en la deſirant, que les hommes juſtes croiſſent en juſtice. C'eſt en s'en éloignant qu'ils ſont injuſtes, mechans, corrompus, déreglez, parce que cette juſtice eſt l'ordre eſſentiel, la vertu eſſentielle, la ſainteté eſſentielle. Et comme cette Juſtice eſt Dieu meſme, il eſt clair que l'amour de cette Juſtice eſt l'amour de Dieu; que c'eſt la meſme choſe que la charité; & qu'agir par l'amour de la juſtice, c'eſt agir par charité & par principe d'amour de Dieu.

Et par là on peut voir qu'on poſſede quelquefois la charité, & qu'on agit par principe de charité ſans le ſçavoir; & qu'on eſt quelquefois ſans charité, & que l'on agit ſans charité, quand on croit en eſtre vivement touché. Car il y a des perſonnes qui ne ſentant point de devotion ſenſible envers l'humanité de JESUS-CHRIST,

& lisant quelquefois sa Passion sans attendrissement & sans ferveur, s'imaginent qu'elles n'aiment pas Jesus-Christ, parce que leur amour n'est pas accompagné de cette devotion sensible. Mais si ces personnes ont une grande horreur de l'injustice & du peché, si elles aiment la Justice & la Loy de Dieu, si elles la trouvent juste & sainte, si elles y obeïssent avec amour, & qu'elles ne voulussent pas mesme pecher, quand Dieu leur promettroit l'impunité, elles aiment veritablement Jesus-Christ comme Dieu, parce qu'il est cette Justice, cette Sagesse, cette Loy eternelle qu'elles aiment. Il y en a au contraire qui ressentent quelquefois des mouvemens sensibles pour Jesus-Christ, qui versent des larmes en lisant ce qu'il a souffert pour nous, & qui neanmoins n'ont aucun veritable amour de Dieu, parce qu'ils n'aiment point *la justice & le jugement*, comme parle l'Ecriture, qu'ils ne sont point penetrez d'un certain sentiment qui fait trouver la loy de Dieu toute aimable, & toute juste, & qui nous y soûmet avec amour.

CHAPITRE III.

Combien David estoit touché de l'amour de la Loy de Dieu. Excellence du Psaume Beati immaculati.

C'Est de l'amour de la Loy de Dieu que David estoit vivement touché, lorsqu'il s'écrie dans ses Pseaumes : La Loy de Dieu est toute pure, elle attire les ames par sa beauté : *Lex Domini immaculata convertens animas.* Les Ordonnances de Dieu sont fidelles, on n'est jamais trompé en les suivant. Elles donnent la sagesse, non aux orgueilleux qui y resistent, mais aux humbles qui s'y soûmettent : *Testimonium Domini fidele sapientiam præstans parvulis.* Les justices, c'est à dire, les volontez toutes justes du Seigneur sont la droiture mesme, & elles comblent les ames de joye : *Justitiæ Domini rectæ lætificantes corda.* Ses Commandemens sont pleins de lumiere, & ils éclairent les yeux de l'ame : *Præceptum Domini lucidum il-*

luminans oculos. La crainte du Seigneur est sainte, elle ne passe pas comme celle des hommes, elle demeure eternellement : *Timor Domini sanctus, permanens in sæculum sæculi.* Les jugemens de Dieu sont la verité mesme, & ils sont justes par eux-mesmes : *Judicia Domini vera, justificata in semetipsa.* Ils sont plus desirables que toutes les richesses du monde, & plus doux que le miel le plus delicieux ? *Desiderabilia super aurum pretiosum multum, & dulciora super mel & favum.* Toutes ces expressions viennent d une ame transportée de la beauté de la Loy de Dieu, de sa justice, de sa droiture, de sa douceur, & qui s'efforce d'exprimer les mouvemens qu'elle ressent, & que Dieu forme en elle, au mesme temps qu'il fait briller cette Loy divine dans son esprit.

Aussi l'Eglise est si persuadée que cet amour de la Loy de Dieu est le fondement de la pieté Chrestienne, que c'est en quoy consiste la vraye charité, & que la meditation de cette Loy doit estre nostre entretien continuel, qu'au lieu qu'elle partage en

des jours differens les autres instructions de l'Ecriture, & les autres Pseaumes, & qu'elle ne nous oblige pas de nous y appliquer chaque jour; elle nous donne pour nostre nourriture de tous les jours, ce Pseaume admirable où David demande à Dieu par tant d'expressions differentes la connoissance & l'amour de sa Loy. Et cela afin qu'en le recitant à toutes les heures du jour, ce nous soit un avertissement continuel de ne perdre point de veuë cette divine lumiere, qui nous peut seule conduire dans les tenebres de cette vie, & sans laquelle nous sommes toûjours dans l'égarement.

Tout ce que contient ce Pseaume, se reduit à cette priere de saint Paul: *Domine quid me vis facere*; ou à ce Verset d'un autre Pseaume: *Doce me facere voluntatem tuam, quia Deus meus es tu.* APPRENEZ-*moy à faire vôtre volonté, parce que vous estes mon Dieu.* Tous les Versets de ce Pseaume merveilleux ne disent que la mesme chose, quoy qu'en une infinité de manieres differentes. Par exemple, quand le Prophete dit dés le com-

mencement: *Beati immaculati in via, qui ambulant in Lege Domini*; il témoigne à Dieu qu'il admire le bonheur de ceux qui observent sa Loy, & par là il fait voir le desir qu'il a de leur estre semblable. Or ce desir exposé aux yeux de Dieu, est une priere par laquelle on luy demande qu'il nous fasse la grace de connoistre cette Loy, & qu'il nous donne la force de l'accomplir. Quand il dit de mesme que ceux qui commettent des crimes, ne marchent point dans les voyes de Dieu: *Non enim qui operantur iniquitatem, in viis ejus ambulaverunt*; c'est comme s'il jettoit un regard d'indignation contre la vie des personnes déreglées, & un regard d'amour & d'une sainte jalousie vers la vie des gens de bien: & ce double regard enfermant l'amour de la justice, & la haine de l'injustice, est une double priere par laquelle il demande à Dieu la connoissance & l'amour de sa Loy. Il me seroit aizé de parcourir ainsi tous les autres versets, pour montrer qu'ils se rapportent tous au mesme but.

CHAPITRE IV.

Reflexions sur la priere de saint Paul : Seigneur que voulez vous que je fasse. 1. *Qu'il faut demander à Dieu de connoître ses propres devoirs. Comment la connoissance des devoirs d'autrui nous peut devenir propre.*

LA repetition si frequente que l'Eglise fait de la priere, par laquelle on demande de connoître la volonté de Dieu fait voir qu'il n'y en a point de plus importante. C'est pourquoy il est bon d'en bien penetrer le sens, & de sçavoir à quoy elle s'étend ; & c'est ce que nous pouvons apprendre de la maniere dont saint Paul l'a exprimée en disant, *Seigneur que voulez-vous que je fasse :* DOMINE *quid me vis facere.* On y doit remarquer, 1. qu'il ne demande par seulement à Dieu en general ce qu'il faut faire, comme qu'un Chrestien est obligé de faire ; mais qu'il luy demande ce qu'il devoit faire en particulier. Il ne desire pas seulement d'estre instruit des

devoirs communs, mais aussi de ses devoirs particuliers. Car il y a des Loix de Dieu qui sont en quelque sortes generales, parce qu'elles doivent estre observées par tout le monde; & il y en a de particulieres qui dépendent de nos differentes dispositions. Chacun a son don de Dieu, & il faut prendre garde de ne le vouloir pas servir dans le don d'un autre. Dieu ne demande pas les mesmes choses à tous. Ce qui est vertu à l'un, peut-estre vice à un autre. Nous avons en quelque sorte chacun nostre voye differente pour aller à Dieu, & il luy faut demander qu'il nous fasse connoistre, non seulement la voye commune, mais aussi cette voye qui nous est propre. *Domine quid me vis facere,*

Ainsi ces paroles prises en ce sens peuvent servir à nous preserver d'une illusion ordinaire aux personnes de pieté, qui est de mediter peu sur leurs propres obligations, & de s'appliquer beaucoup à celles des autres. Il y en a qui sçavent fort bien ce que doivent faire les Rois, les Grands, les maistres, les serviteurs, les Confesseurs

es penitens, les riches, les pauvres, & qui ne sçavent pas ce qu'ils doivent faire eux-mesmes. Ils appliquent tout aux autres & rien à eux. Ils sont pleins de discours d'edification pour l'instruction d'autruy, & ils sont pauvres & steriles pour eux-mesmes. C'est qu'ils ne demandent pas à Dieu sincerement qu'il leur fasse connoistre ce qu'il veut qu'ils fassent. Car une des premieres lumieres que Dieu leur donneroit, ce seroit qu'il veut qu'ils s'appliquent beaucoup à eux, & peu aux autres; *Et quæ præcepit tibi Deus, illa cogita semper:* PENSEZ *toûjours à ce que Dieu vous commande*, dit le Sage. Il ne nous reste donc point de temps pour penser à ce qu'il commande aux autres, à moins qu'il ne nous commande luy-mesme d'y penser, & que ces pensées mesmes ne fassent une partie de nos devoirs, & ne nous servent à nous en acquitter plus fidellement. Car il n'est pas absolument mauvais de mediter sur les obligations des differentes conditions; mais il n'en faut pas demeurer là, & il faut s'appliquer à soy-mesme ce que l'on aura découvert des devoirs des autres.

Pourveu que l'on ait cette veuë il n'y a presque point de reflexion sur les devoirs d'autruy qui nous soit interdite : car il n'y a presque point de connoissance qui se rapporte tellement aux autres, qu'elle ne produise en nous quelque devoir & quelque obligation particuliere, & que l'on ne puſt reduire en pratique pour sa propre edification, si l'on avoit le même soin de tirer du profit des richesses spirituelles qui passent par nostre esprit, que les avares en ont de profiter des richesses temporelles qui leur passent par les mains.

Nous connoissons, par exemple, les dangers de l'estat des Grands, la multitude des devoirs dont ils sont chargez, les difficultez qu'ils ont à s'en acquiter. Remercions Dieu de ne nous avoir pas fait naistre Grands ; prions pour ceux qui le sont ; rendons graces à Dieu pour ceux qui s'acquittent de leurs devoirs ; admirons leur vertu ; edifions-nous de leur exemple ; humilions-nous en nous comparant à eux. Nous connoissons la difficulté de la vie des Prestres : Que cette pensée éteigne en nous tout desir

d'un estat si haut & si dangereux ; qu'elle nous porte à demander à Dieu qu'il donne des Prestres saints à son Eglise, & qu'il sanctifie ceux qui le sont. Nous avons quelque lumiere pour reconnoistre le relâchement de plusieurs Monasteres ? Que cela nous porte à en gemir devant Dieu, & à entrer dans des sentimens de crainte, puisque ce sont autant de marques de la colere de Dieu sur l'Eglise, dont nous devons craindre de ressentir les effets, si nous n'avons soin de les prevenir par l'humiliation & la penitence. Ainsi nous sçaurons pour nous-mesmes tout ce que nous sçaurons pour les autres : & ces connoissances au lieu de nous tirer hors de nous, serviront au contraire à nous y rappeller.

CHAPITRE V.

2. *Reflexion, Qu'il faut demander des lumieres de pratique, Et regler encore plus les mouvemens interieurs, que les actions exterieures* 3. *Reflexion. Qu'il faut demander à connoistre la volonté de Dieu toute entiere.*

LA seconde reflexion qu'on peut faire sur ces paroles de saint Paul est qu'en demandant à Dieu ce qu'il vouloit qu'il fist, il ne luy demande pas des lumieres speculatives qui luy eussent esté inutiles pour sa conduite, mais il luy demande celles qui luy estoient necessaires pour agir. *Domine quid me vis facere.* Et cela nous apprend que les lumieres qu'il nous est permis de rechercher & de demander à Dieu sont celles d'action. Ce sont celles qui nous sont necessaires pour conduire nos pas. *Lucerna pedibus meis verbum tuum, & lumen semitis meis.* Nous ne devons pas demander à Dieu de voir bien loin autour de nous, il suffit de voir où il faut mettre

mettte nos pieds, & que Dieu nous découvre sa volonté à mesure qu'il est besoin de l'executer.

Plus nous étendons nostre veuë, moins nous voyons clair dans le chemin où nous marchons. Et c'est pourquoy le Sage nous avertit que la vraye finesse est de bien connoistre, non la voye des autres, mais sa voye propre. *Sapientia callidi est intelligere viam suam*, & que *le fin* est toûjours occupé du soin de considerer où il placera ses pas: *Astutus considerat gressus suos.*

Mais cette voye que l'on doit connoistre, ces pas que l'on doit conduire, ne marquent pas seulement les actions exterieures qu'il faut regler selon la Loy de Dieu; mais aussi les mouvemens interieurs de nostre ame. Car le cœur a ses pas, & sa voye; & tout cela n'est autre chose que ses affections, c'est à dire ses desirs, ses craintes, ses esperances qu'il doit tacher de rendre conformes à la Loy de Dieu, en n'aimant rien que ce qu'elle approuve, & en rejettant tout ce qu'elle condamne.

Enfin saint Paul demande gene-

ralement à Dieu qu'il luy faſſe connoiſtre ſa volonté : *Domine quid me vis facere.* Il n'excepte rien. Il preſente à Dieu un cœur preparé à l'execution de tous ſes ordres. Et il nous apprend par là que lors qu'on demande à Dieu de connoiſtre ſa volonté, il faut avoir un deſir ſincere de la connoiſtre toute entiere, & qu'il ne faut pas avoir dans le cœur des reſerves volontaires, par leſquelles nous ſouhaittions de ne la pas connoiſtre en quelque point, de peur de nous voir obligez de l'accomplir. Car un des plus grands & des plus ordinaires défauts des hommes, c'eſt de ne vouloir pas connoiſtre la volonté de Dieu, lors meſme qu'il ſemble qu'ils luy demandent avec plus d'ardeur la grace de la connoiſtre. Nous avons preſque tous de certains défauts auſquels nous ne voulons pas toucher, & que nous cachons autant qu'ils nous eſt poſſible à Dieu & à nous-meſmes. Et c'eſt pourquoy ſaint Paul ne ſouhaite pas ſeulement aux Coloſſiens qu'ils connoiſſent la volonté de Dieu ; mais il leur ſouhaite en-

core qu'ils soient remplis de cette connoissance ; *Ut impleamini agnitione voluntatis ejus* ; c'est à dire, qu'il n'y ait point de replis secrets dans leur esprit & dans leur cœur où cette divine lumiere ne penetre, & qu'ils n'ayent point d'attaches volontaires qui empeschent que Dieu ne les rempliſſe de sa lumiere & de sa grace.

Mais il y a bien des gens ou qui ne font point cette priere, ou qui ne la font point comme il faut. Car combien en voit-on qui font des heures entieres de meditation par jour, & qui neanmoins ne pensent jamais à des defauts que tout le monde connoist en eux, & qu'ils ignorent seuls toute leur vie. C'est qu'ils les ont mis d'abord en reserve. Ils exposent à Dieu tout le reste de leur cœur : mais pour ce reply où ils ont mis ces imperfections qu'ils cherissent ; ils se donnent bien de garde de le découvrir. Cependant ils font des protestations generales qu'ils ne desirent rien tant que de connoistre la volonté de Dieu. Ils recitent tous les jours ce Pseaume qui ne contient que cette unique prie-

re, & il leur semble qu'ils le font de tout leur cœur. Mais c'est qu'outre ce cœur qui prononce ces prieres, ils en ont encore un autre qui les desavouë. Ils en ont un pour Dieu, & un pour eux-mesmes. Ils en ont un qui desire d'obeïr à Dieu dans quelques actions qui ne leur sont pas fort penibles; & ils en ont un autre, qui voulant demeurer attaché à certaines choses, ne veut pas connoistre qu'elles soient mauvaises. Et ainsi ils sont du nombre de ceux que le Sage menace par ces paroles: *Væ duplici corde*, MALHEUR *à ceux qui ont un cœur double*; & dont il dit qu'ils ne reüssiront pas, parce qu'ils marchent par une double voye. *Cor ingrediens duabus viis, non habebit successus.*

C'est ce qui nous fait voir qu'il ne suffit pas de demander à Dieu la connoissance de sa volonté, si l'on ne luy demande encore ce cœur simple qui n'ait point d'autre desir que de l'accomplir. C'est pourquoy le Prophete n'appelle pas heureux simplement ceux qui témoignent à Dieu de vouloir connoistre sa loy; mais ceux qui la sondent jusques dans le

fond, & qui la cherchent de tout leur cœur, *Beati qui scrutantur testimonja ejus, in toto corde exquirunt eum*, qui ne se bornent point dans le desir de servir Dieu, & qui luy peuvent dire avec le mesme Prophete : *In toto corde meo exquisivi te, ne repellas me à mandatis tuis.* Ce sont ces Justes que leur simplicité conduit dans le droit chemin, *Simplicitas justorum diriget eos*, parce que Dieu ne manque jamais d'éclairer ceux qui n'ont point d'autre desir que de le suivre.

CHAPITRE VI.

Qu'il n'y a point d'exercice du matin plus naturel que de demander à Dieu qu'il nous fasse connoistre & suivre sa volonté, & de regler par avance ses actions, parce que l'on en connoistra. Que l'attention à cette volonté est le vray exercice de la presence de Dieu.

PLusieurs personnes demandent des exercices de pieté pour le ma-

tin, & plusieurs personnes en prescrivent, chacun suivant en cela ses lumieres, & les mouvemens de sa pieté. Mais il semble qu'il n'y en ait point de plus naturel ny de plus utile que de s'offrir à Dieu, comme saint Paul, pour accomplir sa volonté pendant le jour; de luy demander la grace de la connoistre; de prevoir ses actions; de les regler suivant les lumieres qu'il nous donne, & de le prier de nous donner la force d'accomplir ce qu'il nous fait connoistre de sa volonté. Car il ne se faut pas contenter de demander à Dieu en general qu'il nous éclaire sur nos devoirs; il le faut consulter sur chaque action particuliere, & non seulement sur l'exterieur des actions, mais aussi sur les dispositions interieures, afin de tâcher dans la suite du jour de les pratiquer avec cet esprit & dans ces dispositions. C'est en cette maniere que l'on observeroit cet avis du Sage, de s'entretenir avec les preceptes de Dieu dés son reveil : *Et evigilans loquere cum eis.*

C'est proprement là l'idée que saint Augustin avoit de la veritable pieté.

Et c'eſt pourquoy nous voulant former dans le troiſiéme livre de la Trinité celle d'un Sage, c'eſt à dire d'un vray Chreſtien, il le repreſente par ces paroles. *Concevons*, dit-il, *dans noſtre eſprit un homme ſage, dont l'eſprit eſt éclairé par la verité eternelle & immuable*, QUI LA CONSULTE SUR TOUTES SES ACTIONS, ET QUI N'EN FAIT AUCUNE QU'IL NE VOYE DANS CETTE VERITÉ QU'IL LA DOIT FAIRE, *afin qu'en luy obeiſſant, & s'y ſoûmettant, il agiſſe juſtement.* Mais il ne faut pas s'imaginer que ceux qui ne ſont pas ſages, c'eſt à dire ceux qui ne ſont pas dans ce degré de perfection, ſoient diſpenſez par là de conſulter cette Loy: ils y ſont auſſi obligez que les plus ſages: & ce qui fait meſme qu'ils ne le ſont pas, eſt qu'ils ne la conſultent point, & qu'ainſi il eſt impoſſible qu'ils agiſſent bien, puiſque bien agir n'eſt autre choſe qu'aimer cette Loy, s'y ſoûmette & la ſuivre dans ſes actions.

Mais il ne faut pas ſe contenter de conſulter ſeulement la Loy de Dieu & ſa Juſtice au commencement du jour; il faut, autant qu'il

est possible ne la point perdre de veuë : & sur tout dans toutes les nouvelles actions qui n'entrent pas dans l'ordre que l'on s'est prescrit, il est necessaire de jetter un regard vers Dieu pour luy demander ce qu'il veut que nous fassions, & pour consulter sa Loy sur la conduitte qu'il nous oblige d'y garder. C'est pourquoy il semble qu'on ne se puisse former une meilleure idée de la vie & de la pieté Chrestienne, qu'en la considerant comme une vie d'attention continuelle à ce que Dieu demande de nous dans chaque estat & dans chaque action, & exterieure & interieure ; & que c'est cette disposition que le Prophete exprime lors qu'il dit, *Providebam Dominum in conspectu meo semper.* Car ce regard vers Dieu est le regard d'un esclave vers son Maistre, & d'un fils vers son Pere, qui enferme un desir sincere de connoistre tous ses ordres & une preparation de cœur à les suivre. C'est proprement cette exercice que l'on peut appeller *l'exercice de la presence de Dieu*, si recommandé dans les Livres de devotion. Enfin c'est

ce que Dieu meſme recommanda à Abraham en luy ordonnant de marcher en ſa preſence : *Ambula coram me, & eſto perfectus.* Car marcher devant Dieu & avoir Dieu preſent, c'eſt conſulter continuellement ſa Loy, & ſe conduire par ſa lumiere, cette lumiere & cette Loy n'eſtant qu'une meſme choſe.

CHAPITRE VII.

Qu'il faut toûjours regler les actions exterieures, quoy que l'on ſoit troublé au dedans. Que cette conduite eſt la ſource de l'egalité d'eſprit. Qu'un homme de bien n'a point d'humeur : Exemple de ce caractere dans feu Monſieur d'Alet.

IL y a cette difference entre les actions exterieures & les interieures, que l'on connoiſt beaucoup mieux ſi les actions exterieures ſont conformes ou contraires à la Loy de Dieu, que l'on ne le fait des interieures, qui ſont couvertes ſouvent par les nuages que la concupiſcence y répand, en

sorte que nous ne sçaurions asseurer si nous avons le fond du cœur dans l'état où Dieu veut que nous l'ayons. Mais comme nous ne sçaurions sortir de cette obscurité, il ne faut pas laisser de regler l'exterieur ; parce que la reformation de nostre conduite exterieure est un moyen pour parvenir à la reformation interieure de l'ame. C'est pourquoy si l'on n'a pas encore les sentimens que l'on doit, il ne faut pas laisser de faire ce que l'on doit. Si l'on sent des mouvemens d'orgueil au dedans, il faut d'autant plus tâcher d'agir humblement au dehors. De mesme quand on se sent le cœur aigry contre quelqu'un, la volonté de Dieu est que l'on n'ait aucun égard à ce sentiment, & que l'on agisse envers luy comme si l'on avoit le cœur plein d'amour & de tendresse. Et cette conduite n'est nullement une hypocrisie, puis qu'elle est reglée sur la verité, & que si les mouvemens qui occupent la surface de l'ame n'y sont pas conformes, elle est pourtant ordonnée par cette partie de l'ame qui domine & qui commande aux membres exterieurs.

C'est là l'unique moyen de parve-

venir à une pieté constante & uniforme qui suive Dieu uniquement, sans consulter ses sentimens, ses humeurs & ses inclinations ; & qui ne fasse paroistre au dehors que l'humeur & les sentimens conformes à l'action que l'on fait. Si c'est une occasion où il soit à propos d'estre gay, il faut témoigner de la gayeté. S'il est besoin d'estre triste, il faut faire paroistre de la tristesse. Il y a des rencontres où il faut temoigner de la tendresse, de la confiance, de la cordialité, de la compassion : & il faut tâcher d'en exciter en soy les mouvemens selon que la raison reglée par la volonté de Dieu nous dicte qu'il est juste de les avoir utile. Que s'il ne nous est pas possible de les ressentir vivement, il faut aumoins qu'ils soient comme imprimez dans nostre exterieur : & par ce moyen il faut esperer que Dieu nous fera la grace de regler nos mouvemens interieurs comme nous aurons reglé les exterieurs pour l'amour de luy.

C'est-ce que pratiquent dans le monde, les habiles Courtisans : ils n'ont point d'humeur propre, parce

qu'ils empruntent leurs passions des personnes à qui ils veulent plaire. Leur interest fait cette joye superficielle, cette tristesse apparente, ce bon visage, cette complaisance qui paroist au dehors. La vraye pieté imite à peu prés cette conduite, excepté qu'elle en change le principe & la fin, & qu'au lieu de l'interest qui regle celle des gens du monde, elle prend la Loy de Dieu pour sa regle, dans laquelle elle voit & la maniere de traitter avec chaque personne, & la disposition interieure avec laquelle on le doit faire. Si elle la sent elle la suit. Si elle ne la sent pas, elle l'excite autant qu'elle peut, & elle l'imprime au moins dans ses actions exterieures, afin de se l'imprimer peu à peu dans le cœur.

Des personnes fort judicieuses qui ont fort étudié un grand Prelat qui a esté la gloire de l'Eglise de France, disoient de luy qu'il avoit plusieurs visages, selon les diverses actions auxquelles il s'appliquoit. Qu'il en avoit un à l'Autel & dans l'Eglise qui marquoit un recuëillement profond; qu'il en avoit un autre dans la conversation,

qui témoignoit de la gayeté ; un autre serieux & grave dans les choses où il devoit faire paroistre de l'autorité ; un autre doux & compatissant quand l'occasion le demandoit. Et c'est là proprement cette égalité d'esprit & cette suppression de toute humeur, que la veuë de la volonté de Dieu doit produire en nous.

Mais outre les autres avantages de cette pratique de supprimer ainsi toutes ses inclinations, d'en applanir les inegalitez & de ne faire paroistre dans chaque action que les mouvemens que la raison nous inspire ; Elle a encore celuy de renfermer la plus grande, la plus utile & la plus continuelle mortification que l'on puisse pratiquer. Elle est secrette, & personne ne s'en apperçoit. Elle est continuelle, parce que nos inclinations se mélent par tout & nous détournent sans cesse de l'ordre de Dieu, soit en compagnie, soit en solitude. Elle ne donne sujet de plainte à personne. Les domestiques ne s'y interessent point. Les Medecins spirituels & corporels ne nous l'interdisent jamais. Elle donne mesme lieu de couvrir la

mortification spirituelle sous des soulagemens corporels, lorsque la raison nous ordonne de nous y soûmettre : & elle en retranche certaines façons qui servent souvent à se conserver la gloire de la mortification, lorsque l'on cesse de la pratiquer.

CHAPITRE VIII.

Actions de vertu que la vûë de la volonté de Dieu nous découvre. Ordre des actions. Qu'il n'y faut pas estre attaché. Obeïssance religieuse facilite la vie Chrestienne.

IL n'y a rien aussi qui nous découvre plus d'actions de vertu à exercer, que cette attention continuelle à la Loy de Dieu, parce qu'il n'y a rien qui nous les cache davantage que de s'abandonner à ses inclinations. C'est cette attention qui nous apprend à contribuer autant que l'on peut chrestiennement au divertissement des autres dans la conversation, à s'insinuer dans leur esprit par une complaisance sans affectation, à les

ſouffrir dans leurs importunitez ; à les avertir de certains défauts par des manieres douces & proportionnées à leur humeur ; à éviter de les choquer inutilement ; à ſe taire lors qu'il eſt à propos ; à parler quand il le faut ; & à ſatisfaire ainſi à un tres-grand nombre de petits devoirs qui échappent à ceux qui agiſſent par humeur. C'eſt un des ſens de cette parole du Sage : *Qui autem inquirunt Dominum animadvertent omnia :* Ceux *qui cherchent Dieu prennent garde à tout.*

C'eſt cette attention à la volonté de Dieu qui nous maintient dans une vie reglée, égale & uniforme, & qui nous fait pratiquer avec fidelité les meſmes exercices dans les meſmes temps. Car ſi nous avons pour but de ſuivre Dieu, nous jugerons avec raiſon que nous nous rendrons plus conformes à ſa volonté, en ſuivant un ordre eſtably dans les choſes indifferentes, qu'en le quittant par inclination & par phantaiſie. Moins nous avons de part aux choſes, & plus nous avons ſujet de croire que c'eſt Dieu que nous ſuivons en les faiſant. Et celles qui ſont d'elles-meſmes éga-

les & indifferentes, deviennent inégales & differentes, lorsque l'on ajoûte aux unes cette raison d'uniformité dans les mesmes exercices.

Mais si l'amour de la volonté de Dieu nous fait preferer dans les choses indifferentes l'ordre & l'égalité au desordre & à l'inégalité, il retranche aussi toute attache de la pratique de ces exercices, & il nous rend flexibles à les changer quand Dieu le veut; parce que ne desirant que d'obeïr à Dieu, il est également content quand il trouve également moyen de pratiquer cette obeïssance. C'est pourquoy quelque regle que l'on se soit prescrite dans les choses indifferentes, il faut estre prest de la changer dans les occasions, où Dieu nous fait connoistre qu'il demande autre chose de nous. C'est par cette flexibilité que des personnes qui aiment l'étude, ne laissent pas de s'appliquer avec soin à des entretiens qu'ils n'aiment pas, lorsque la charité le demande; qu'ils perdent en quelque sorte leur temps, lorsque Dieu veut qu'ils le perdent; qu'ils quittent leurs ouvrages sans peine, lorsque Dieu

veut qu'ils les quittent ; qu'ils ne forment point de desseins fixes ny arrestez, & qu'ils se tiennent toûjours entre les mains de Dieu pour s'appliquer aux choses selon qu'il leur fait connoistre qu'elles luy sont agreables.

Il faut pourtant prendre garde à ne porter pas cette flexibilité jusqu'à l'instabilité. Car les hommes n'ayant que fort peu de temps à eux, il est impossible qu'ils s'appliquent à une occupation, qu'en se separant des autres. Or dans ce choix, les moindres doivent ceder aux plus grandes : il faut necessairement opter ; & quand on a choisi, il ne faut pas facilement changer le choix qu'on a fait. S'il n'est pas possible, par exemple, de conduire certaines personnes, & de travailler en mesme temps pour l'Eglise, il faut voir lequel est le plus utile & le plus conforme à nostre vocation. S'il n'est pas possible de partager son esprit à tant de sortes d'études, il faut le borner à quelques-unes, & souffrir de bon cœur de n'estre pas habile dans de certaines choses. Si l'on ne peut satisfaire à tant

d'actions de charité, il faut se restraindre à celles qui sont en nostre pouvoir; en se souvenant toûjours de cét avis du Sage qui nous doit servir de regle en une infinité d'occasions: *Fili ne in multis sint actus tui.*

Tout cela fait voir que l'obeïssance des Religieux est plûtost une facilité que les Saints ont trouvée pour observer la Loy de Dieu, qu'une nouvelle severité qu'ils ayent ajoûtée à l'Evangile. Car en quelque estat que l'on soit, il ne peut estre permis d'agir par cupidité, ny de se conduire par sa volonté & par son caprice. Il faut toûjours que la volonté de Dieu soit nostre regle, non seulement dans les actions importantes, mais mesme dans les plus petites. Or cette volonté de Dieu estant quelquefois difficile à découvrir; & nostre propre volonté prenant souvent la place de celle de Dieu, les Saints ont introduit cet assujettissement à un Superieur pour nous déterminer dans toutes les actions indifferentes, en nous rendant la volonté de Dieu plus sensible; parce qu'il est certain que Dieu veut que les Religieux obeïssent dans

ces choſes à leur Superieur, au lieu que ceux qui n'ont point de Superieur, ont plus de peine à diſcerner ce que Dieu demande d'eux.

Cette peine vient de l'impureté de leur cœur qui obſcurcit cette Loy de Dieu. Car ſi nous avions le cœur droit & ſimple, la volonté de Dieu nous paroiſtroit clairement dans les plus petites occaſions; C'eſt pourquoy l'Apoſtre ſaint Paul nous avertit de renouveller noſtre eſprit pour reconnoiſtre la volonté de Dieu : *Renovamini in novitate ſenſus veſtri, ut probetis quæ ſit voluntas Dei bona, beneplacens & perfecta.* Nous devons donc croire que ſi nous ne la diſcernons pas, c'eſt que nous ne ſommes pas renouvellez ; que nous vivons de la vie d'Adam ; c'eſt à dire que nous ne penſons qu'aux choſes du monde ; que noſtre cœur eſt remply de l'amour du monde, & qu'il eſt vuide de celuy de Dieu, qui eſt le principe du renouvellement de l'ame.

Il ne faut pas auſſi s'imaginer que pour n'avoir pas fait vœu de pratiquer les autres exercices de la vie religieuſe, nous ſoyons pour cela diſ-

pensez de ceux qui servent à conserver & à faire croître la pieté. La declaration que Dieu nous fait de sa volonté sur ce point est generale quand il nous dit : *Hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra.* Et cette declaration nous oblige de travailler sans cesse à nostre sanctification, & d'embrasser les moyens qui y sont propres, & que cette mesme Loy nous enseigne. De sorte que si nous n'avons pas des Maistres de novices qui nous exercent à la vertu, ny des Confesseurs qui nous fassent cette charité ; la Loy de Dieu nous doit tenir lieu de l'un & de l'autre, & nous en devons tirer des exercices & des pratiques qui soient propres à guerir nos maux & à nous faire avancer dans le chemin du salut. Ce qui est toûjours bien plus difficile qu'il ne l'est à un Religieux de pratiquer ce qu'on luy ordonne.

CHAPITRE IX.

Que nous devons principalement avoir en veuë d'obeïr à Dieu dans le moment present. Que quelque éloigné de Dieu que l'on soit, on peut rentrer dans son ordre en un instant. Que la Loy de Dieu découvre à tous un chemin de paix.

CE desir de connoistre la volonté de Dieu regarde particulierement le present. Car encore que l'on puisse prevoir quelquefois ce que l'on doit faire à l'avenir; ce ne doit jamais estre que lorsque c'est un devoir present d'y songer. Ainsi l'on peut dire que la voye de la verité & la voye de la vie consiste à regarder ce que Dieu demande de nous dans le moment present, & l'executer à l'instant; c'est à dire à prier quand Dieu veut que nous prions; à souffrir quand Dieu veut que nous souffrions; à agir quand il veut que nous agissions; à s'occuper de l'avenir quand il veut que nous nous en occupions; à songer à

nous quand il veut que nous y songions, & à penser aux autres quand il nous ordonne d'y penser.

Mais que devroit-on faire si en considerant son état present, on le trouvoit dereglé & contraire à Dieu, on devroit faire ce que Dieu prescrit pour cet estat. Car il n'y en a point en ce monde de si mal-heureux & de si déreglé duquel on ne puisse rentrer dans l'ordre de Dieu à l'instant mesme; comme il n'y a point d'estat si heureux, si saint, si conforme à la volonté de Dieu, dont on ne puisse sortir à tout moment. Il y a toûjours une ligne de tout estat à Dieu, & si-tost que l'on commence à marcher sur cette ligne, on est dans son ordre. Si on est dans le vice, la ligne qui mene à Dieu est d'y renoncer & de se resoudre d'embrasser tous les moyens necessaires pour en sortir; & de pratiquer à l'heure mesme celuy de ces moyens qui est le plus dans l'ordre de Dieu. Si l'on est mal entré dans une charge, qu'il soit necessaire de la quitter, & que l'on le puisse faire à l'heure mesme, on rentre dans l'ordre de Dieu en la quittant effectivement. Mais si la prudence ne

permet pas que l'on sorte de cet état à l'heure mesme, il suffit qu'on le faſſe par le desir, & alors, quoy que l'on y soit entré contre l'ordre de Dieu, ce n'est plus contre son ordre que l'on y demeure, puisqu'il n'y a plus que sa volonté qui nous y retienne.

Ainsi ce ne sont pas seulement les Justes, qui en consultant la Loy de Dieu, entendent au fond de leur cœur une réponse de paix, comme disoit le Prophete : *Audiam quid loquatur in me Dominus Deus, quoniam loquetur pacem in plebem suam.* Ce ne sont pas seulement les Saints, *& super sanctos suos*; ce sont aussi les plus grands pecheurs, pourveu qu'ils rentrent en eux-mesmes & qu'ils se tournent vers Dieu : *Et in eos qui convertuntur ad cor.* Cette lumiere divine leur découvre à tous un chemin de paix; mais il est vray qu'il est plus difficile aux uns qu'aux autres, & que souvent il paroist à ceux qui sont plongez dans le vice, si rude & si escarpé, qu'ils desesperent d'y pouvoir marcher. Mais pourveu qu'ils se faſſent violence, il ne leur est pas impossible, puisque cette mesme lumiere qui leur montre ce che-

min, leur découvre aussi un secours qu'ils peuvent obtenir par leurs prieres, & qui leur peut donner plus de force qu'ils n'ont de foiblesse.

CHAPITRE X.

Que la veuë de la volonté de Dieu comme justice, fait le Paradis & l'Enfer, selon les differentes dispositions de ceux qui la regardent.

LE regard de la volonté de Dieu, comme Justice, fait la pieté des vrais Chrestiens sur la terre; & elle fera dans le Ciel l'éternelle felicité des Bien-heureux. C'est dans ce regard que consiste ce torrent de delices dont ils seront enyvrez. Car leur souverain plaisir sera de n'avoir plus rien en eux qui s'oppose à la justice de Dieu, & de luy estre parfaitement assujettis. Leur gloire sera qu'elle regne sur eux; & c'est en cette maniere que leur charité sera toute pure, parce qu'ils ne rapporteront pas Dieu à eux-mesmes, mais qu'ils se rapporteront à Dieu, & n'aimeront que Dieu

en

en eux. C'eſt pourquoy ſaint Auguſtin exprimant l'état des Saints dans le Ciel, dit *qu'ils s'aneantiront continuellement en la preſence de Dieu, en le preferant à eux-meſmes par un amour eternel.*

Mais ce qui eſt étrange, eſt que par un effet tout contraire, ce que Dieu fera connoiſtre aux méchans de ſa juſtice, fera leur plus grand tourment, & ce ſera ce qui les precipitera dans l'enfer. Car comme dit une Sainte fort éclairée : *Auſſi-toſt qu'une ame eſt ſeparée de ſon corps elle va droit au lieu qui luy eſt propre. Et ſi eſtant morte elle ne trouvoit ce lieu que le decret de la juſtice de Dieu a preparé pour elle, elle ſeroit dans un enfer mille fois plus grand, parce qu'elle ſe verroit hors de l'ordre & de la diſpoſition de Dieu. Ne trouvant donc point de lieu qui luy ſoit plus propre & qui luy ſoit moins penible que l'enfer, elle s'y precipite comme dans ſon centre, & dans le lieu ſeul qui luy eſt convenable.* *Sainte Catherine de Genes.*

Ce n'eſt pas qu'elle aime cette juſtice : mais c'eſt qu'elle la connoiſt, & que cette juſtice la confond & la

convainc de son indignité, ce qu'elle ne peut souffrir. Il y a une veuë de Dieu qui porte à s'unir à luy & à s'exposer à la lumiere de ses yeux divins; & il y en a une autre qui porte à le fuyr & à se soustraire autant que l'on peut à sa presence. Adam & Caïn éprouverent ce mouvement apres leurs crimes, & il porta l'un à se cacher dans le Paradis terrestre, & l'autre à fuyr vagabond dans le monde pour éviter le remords de sa conscience qui ne luy donnoit point de repos. Ce sentiment attaché aux crimes, n'est pas un sentiment de crainte & de frayeur, c'est un sentiment de rage & de desespoir. On ne peut souffrir de voir celuy que l'on a offensé & que l'on hait, parce que sa veuë est un reproche continuel: On voudroit le détruire si on pouvoit: & ne le pouvant, on le fuit, & on s'en cache autant que l'on peut. Ce sentiment est foible en cette vie où nous ne concevons qu'imparfaitement la difformité du peché; mais il sera sans bornes dans l'autre, lorsque les pechez auront poussé leurs épines, comme dit S. Augustin; & que nous en serons percez,

C'eſt donc par ce ſentiment que les damnez ſe precipiteront eux-meſmes dans l'enfer, comme au lieu le plus tenebreux, le plus éloigné de Dieu, & où ils ſeront moins percez des rayons penetrans de ſa juſtice. Il fait trop clair pour eux en tout autre lieu; & leur veuë ne peut ſouffrir cette lumiere qu'ils haïſſent.

Le plus grand ſupplice des yeux malades eſt de les expoſer au grand jour & de les forcer de le voir. Le plus grand enfer des damnez ſeroit de les obliger de paroiſtre dans la lumiere des Saints, de voir d'un coſté leur gloire & l'amour de Dieu pour eux, & de l'autre leur propre difformité, & la haine que Dieu leur porte. Ainſi leur plus grande envie eſt de ſe cacher autant qu'ils peuvent à cette lumiere qui les tuë.

La veuë de la juſtice de Dieu jointe à celle de ſa miſericorde & de ſon amour eſt une veuë qui conſole, & qui ſoulage. La veuë de cette meſme juſtice jointe à celle de ſa haine, eſt une veuë qui accable & qui deſeſpere, & qui porte l'ame à ſortir de tout autre lieu que de l'enfer.

Car on peut desirer par un mouvement d'orgueil, de sortir d'un lieu dont on n'est pas digne. Judas n'estoit pas humble, lors que le remords de son crime fit qu'il se jugea luy mesme indigne de vivre. Il ne put souffrir le reproche de son indignité, & il quitta la vie pour le fuir. Les damnez de mesme quittent volontairement tous les autres lieux dont ils ne sont pas dignes, pour éviter la veuë penetrante de cette lumiere qui les convainc de leur crime, & qui les chasse & les fait fuir devant elle, comme l'Ange chassa Adam du paradis.

Ils ne peuvent souffrir d'estre hors de l'ordre, non par l'amour de l'ordre, mais parce qu'ils ne peuvent supporter le reproche interieur de leur desordre.

L'enfer est donc le centre des damnez, comme les tenebres sont le centre de ceux qui fuyent le jour. C'est l'estat où la lumiere de Dieu les incommode le moins ; où les reproches de leur conscience sont moins vifs ; où leur orgueil est moins confondu. Ainsi ce leur est une espece de soulagement que de s'y precipiter,

S'ils pouvoient détruire Dieu & son ordre, ils le feroient ; mais ils reconnoissent qu'ils ne le peuvent. Ils se cachent donc & s'abysment dans l'enfer, & ils souhaitteroient qu'il y eust un plus grand cahos entre Dieu & eux, pour se mettre à couvert ; s'ils pouvoient des rayons de cette verité qui les va percer jusques dans le plus profond de l'abysme.

SECONDE PARTIE DU SECOND TRAITE' de la ſoumiſſion à la volonté de Dieu.

CHAPITRE PREMIER

Que la veuë de la volonté de Dieu comme juſtice, nous oblige de nous ſoumettre à cette meſme volonté conſiderée comme cauſe de tous les evenemens. Qu'il faut remonter dans tous ces evenemens, juſqu'à la premiere cauſe ſans s'arrêter aux ſecondes.

NOus venons de voir la premiere maniere de conſiderer la volonté de Dieu, qui contient en quelque ſorte toute toute la vie Chreſtienne,

puis qu'elle enferme la connoissance & l'amour de la Loy de Dieu. Mais cette veuë mesme par laquelle nous regardons cette Loy comme la regle de nos actions, nous conduit d'elle-mesme à nous soumettre à la volonté de Dieu, considerée comme cause de tout ce qui se fait dans le monde, excepté le peché qu'elle ne fait que permettre ; & c'est la seconde maniere selon laquelle nous avons dit que l'on la devoit regarder. Car en découvrant par la foy ces grandes veritez que Dieu fait tout ; qu'il ordonne tout ; qu'il regle tout ; que rien n'échappe à sa providence ; que par tout ce qui arrive dans le monde, il exerce ou sa misericorde, ou sa justice ; que les creatures n'ont de pouvoir que ce qu'il leur en donne ; qu'elles ne sont que les instrumens, & les ministres de ses ordres ; qu'elles ne sont, selon l'expression de l'Ecriture, que comme une *coignée dans la main de celuy qui en coupe, & comme un bâton dans la main de celuy qui en frappe*, nous voyons en mesme temps dans cette mesme volonté considerée comme la justice souveraine, qu'il est ju-

ste que Dieu regne & que nous obeïssions, que c'est à luy à nous conduire & à nous à le suivre ; que c'est à nous à nous conformer à sa volonté & non pas à vouloir qu'il s'accommode à la nostre ; & que cette volonté estant toûjours juste & toûjours sainte, elle est aussi toûjours adorable, toûjours digne de soumission & d'amour, quoy que les effets nous en soient quelquefois durs & penibles, puis qu'il n'y a que des ames injustes qui puissent trouver à redire à la justice, & qu'ainsi la peine que nous avons quelquefois à nous y soumettre, est une preuve de nostre injustice & de nostre corruption, qui nous doit porter, non à nous en prendre à Dieu, mais à nous en prendre à nous mesmes, en nous disant avec le Prophete. *Nonne Deo subjecta erit anima mea* ? O MON *ame ne te soumettras tu point à Dieu.*

Mais pour s'établir dans cette soumission à laquelle la justice mesme nous oblige, il est bon de regarder souvent cette volonté de Dieu, operant dans le monde, & agissant par toutes les creatures. Car ce qui cause

en partie cette revolte que nous sentons dans les choses qui nous arrivent, est que nous nous arrestons trop aux creatures, & que nous leur imputons les évenemens. Nous ne voyons que le bâton qui nous frappe & qui nous châtie, & nous ne voyons pas la main qui s'en sert. Si nous découvrions Dieu par tout, & que nous le regardassions au travers des voiles des creatures ; si nous voyions que c'est luy qui leur donne tout ce qu'elles ont de puissance, qui les pousse dans les choses qui sont bonnes, & qui détournant dans les mauvaises leur malice de tous les autres objets ausquels elle se pourroit porter, ne luy laisse point d'autre cours que celuy qui sert à l'execution de ses arrests eternels, la veuë de sa justice & de sa Majesté arresteroit nos plaintes, nos murmures, & nos impatiences : nous n'oserions pas dire en sa presence que nous ne meritons pas le traittement que nous souffrons, & nous ne pourrions avoir d'autres sentimens que celuy qui faisoit dire à David ; *Je me suis tû, & je me suis humilié, parce que c'est vous qui l'avez fait*, OBMUTUI &

humiliatus sum, quoniam tu fecisti, Mais nous sommes bien aizes de nous cacher ces veritez, pour avoir sujet de décharger nostre mauvaise humeur sur les creatures ; pour nous plaindre de leur injustice ; pour nous justifier en nous mesmes, & pour nous persuader que c'est à tort que nous sommes affligez.

CHAPITRE II.

Que la veuë de la volonté de Dieu change à nostre égard toute la face du monde. Idée d'une armée. Elle nous découvre le regne de Dieu, rend toutes les Histoires, des Histoires de Dieu.

SI nous tenions les yeux de nostre esprit arrestez sur cette premiere & souveraine cause de tous les evenemens, elle changeroit en quelque sorte la face du monde à nostre égard, c'est à dire qu'elle nous obligeroit à changer la plusparт des idées que nous nous sommes formées de ce qui s'y passe. Nous n'y verrions plus d'innocens opprimez, nous n'y verrions que

des coupables punis. La terre ne seroit plus pour nous un lieu de tumulte & de desordre ; ce seroit un lieu d'équité & de justice. Nous reconnoistrions que l'on n'y oste à personne que ce qu'il merite de perdre ; que personne n'y souffre que ce qu'il merite de souffrir ; que la justice & la force y sont toûjours jointes ensemble ; que l'injustice y est toûjours impuissante ; qu'il n'y a ny malheurs ny infortunes, mais seulement de justes châtimens des pechez des hommes ; que l'on n'y meurt, ny par la necessité de la nature, ny par les accidens de la fortune, mais que l'on y punit de mort des hommes qui meritent ce supplice, dans le temps, & de la maniere la plus convenable ; enfin que tout y est juste & saint, & de la part de Dieu qui ordonne tout, & de la part des hommes sur qui ses ordres s'executent. Il n'y a que les ministres de cette volonté dominante qui peuvent estre injustes, mais dont l'injustice ne sçauroit empescher que ce qu'ils font ne soit juste à l'égard de de ceux qui le souffrent.

Qu'est-ce qu'une armée, selon cet-

te idée ? C'est une troupe d'executeurs de la justice de Dieu qu'il envoye pour faire mourir des gens qui ont merité la mort & qu'il a condamnez à ce supplice. Qu'est-ce que deux armées qui se battent ? Ce sont des ministres de de cette justice qui se punissent les uns les autres, & qui n'executent precizément que ce que Dieu a ordonné. Qu'est ce qu'un meurtre ? C'est la punition d'un coupable par un ministre injuste. Qu'est ce que des voleurs? Ce sont des gens qui executent injustement le juste arrest par lequel Dieu a ordonné que certaines personnes seroient privées de leurs biens. Qu'est-ce qu'un Prince? C'est une verge en la main de Dieu, pour punir les méchans.

Ainsi c'est proprement par cette vûë que nous découvrons le Regne de Dieu dans le monde, & l'eminence de son pouvoir sur toutes les creatures. Car en regardant autrement les choses du monde, il semblera au contraire que la malice des hommes ait l'avantage sur Dieu mesme, au moins pour un temps ; & que sa justice soit surmontée par leur injustice. Il est à

croire que c'eſt par ce regard de la puiſſance infinie de Dieu, qui conduit toutes les creatures à ſes fins de miſericorde & de juſtice, que le Prophete s'écrie, *que Dieu a regné, & qu'il eſt révêtu de beauté & de force*; puiſqu'il n'y a que le regard de la providence qui faſſe trouver de l'ordre & de la beauté dans la confuſion des choſes du monde, & qui découvre l'empire ſouverain que Dieu y exerce malgré l'inſolence des hommes injuſtes qui mépriſent ſes loix & ſes volontez.

C'eſt par une ſuite de cette veuë qu'on peut dire que le recit des choſes paſſées qui n'eſt en quelque ſorte pour ceux qui les regardent par une lumiere purement humaine, que l'hiſtoire du diable & des reprouvez, parce que les perſonnes qui paroiſſent le plus ſur le theatre du monde, & qui ont plus de part aux évenemens qui le remuent, ſont pour l'ordinaire des citoyens de Babylone, dans leſquels le demon habite & par leſquels il agit, eſt à l'égard de ceux qui les conſiderent par une veuë plus haute, l'hiſtoire de Dieu, parce qu'on n'y voit que l'execution de ſes volontez, que les

arrests de sa justice, que les effets de sa puissance. Tout y est édifiant, parceque tout y est juste.

CHAPITRE III.

Comment la veuë de la volonté de Dieu nous doit faire considerer le passé & le futur. Et comment la soumission qu'on luy doit, s'accorde avec la penitence, le Zele, la compassion, la prévoyance.

LE passé est un abysme sans fond qui engloutit toutes les choses passageres ; & l'avenir est un autre abysme qui nous est impenetrable. L'un de ces abysmes s'écoule continuellement dans l'autre, l'avenir se décharge dans le passé en coulant par le present. Nous sommes placez entre ces deux abysmes. Car nous sentons l'écoulement de l'avenir dans le passé ; & c'est ce qui fait le present, comme le present fait toute nostre vie. Ce qui est en est passé, n'est plus, & ce qui en est futur, n'est pas encore. Voilà nostre état. Et ce que nous devons faire,

c'eſt de prendre la part que Dieu veut que nous prenions au preſent, & de regarder & le paſſé & l'avenir de la maniere qu'il veut que nous le regardions.

Car encore que le paſſé ne ſoit plus à noſtre égard, & que le futur ne ſoit pas encore, neanmoins l'un & l'autre eſt à l'égard de Dieu. Sa volonté embraſſe tous les temps. Le paſſé eſt paſſé, parce qu'il a voulu qu'il fuſt en un certain temps; & le futur eſt futur, parce qu'il veut qu'il ſoit dans un autre. Ainſi ſa volonté comprend & conſacre en quelque ſorte tous les évenemens & paſſez & futurs. Nous les y trouvons tous, & comme elle eſt toûjours adorable, elle nous oblige à regarder avec reſpect tous ces évenemens & paſſez & futurs, par la liaiſon & la dépendance qu'ils ont avec cette divine volonté.

Mais il y a cette difference entre le paſſé & le futur, que comme nous connoiſſons en particulier quelque choſe du paſſé, nous pouvons l'approuver en particulier & loüer la providence de Dieu dans ces évenemens. Comme nous ne voyons rien au con-

traire dans l'avenir & qu'il est encore caché en Dieu, nous ne pouvons exercer la soumission que nous devons à sa volonté que par une acceptation generale de tous ses ordres que nous devons toûjours regarder comme tres-saints & tres-justes.

Le passé & l'avenir estant donc si étroitement unis à la volonté de Dieu, il sembleroit d'abord que la foy ne pût exciter en nous que des sentimens de respect & de soumission pour l'un & pour l'autre ; & que l'on ne deust de mesme avoir à l'égard des choses presentes qui ne dépendent pas de nous, que des sentimens d'approbation. Mais si cela est, que deviendra la penitence qui s'afflige des maux passez ? Que deviendra le zele & la compassion qui regardent principalement les peines & les miseres presentes ? Que deviendra la prevoyance qui tâche de les prevenir & de les éviter ? Faut-il craindre que Dieu exerce sa justice ? Faut-il estre affligé de ce qu'il permet, ou de ce qu'il fait luy-mesme ? Ne juge-t-il pas en permettant le mal, qu'il est meilleur de le permettre, que de l'empescher,

comme il luy ſeroit bien facile. Et s'il le juge, ne le devons-nous pas juger nous-meſmes ? Peu s'en faut que l'eſprit humain ne tire de là cette concluſion impie, qu'on attribuoit fauſſement à ſaint Paul ; que puiſque Dieu eſt glorifié par les crimes des hommes, il ne les faut plus condamner. *Quid adhuc tanquam peccator judicor* ?

Mais ces difficultez ne viennent que de ce que l'on ne regarde pas la volonté de Dieu toute entiere, & que l'on ſepare ſa volonté conſiderée comme juſtice & comme regle, de ſa volonté conſiderée comme principe de toutes choſes. Car en joignant enſemble ces deux veuës, nous trouverons que ſi Dieu permet le peché par cette volonté qui eſt la cauſe des choſes, il ne laiſſe pas de le condamner & de le haïr par ſa volonté conſiderée comme juſtice ; car le peché eſt contraire & oppoſé à cette juſtice. S'il punit les pecheurs pour leurs fautes par ſa volonté operante, il fait connoiſtre par ſa Loy éternelle que ces fautes ſont contraires à la juſtice qui eſt cette meſme volonté. Ainſi les effets de ſa juſtice preſentent en meſ-

me temps à nostre ame la double idée, & de la volonté de Dieu qui permet les pechez, & du dereglement de ces pechez qu'elle condamne. Et ces deux objets doivent causer en nous deux sortes de mouvemens, l'un par lequel nous approuvions ce qui vient de Dieu, & l'autre par lequel nous condamnions ce qui vient de l'homme.

C'est par ce regard de la volonté divine, que nous allions ces mouvemens qui paroissent d'abord contraires & inalliables, tant à l'égard du passé que de l'avenir. Nous nous affligeons de nos pechez, parce que nous voyons dans cette justice souveraine qu'elle les condamne d'injustice, d'insolence, d'ingratitude. Nous y voyons aussi qu'il est juste que nous ressentions ces mouvemens & que nous les excitions en nous-mesmes. Mais comme nous reconnoissons aussi que Dieu a permis que nous tombassions dans ces pechez pour les faire servir aux fins de sa providence, nous ne sçaurions qu'adorer cette permission, parce qu'elle est juste. Et quoy que cette connoissance ne nous doive

pas oſter le regret de nos pechez, elle doit neanmoins appaiſer les troubles & les inquietudes exceſſives que nous en pourrions avoir : puiſqu'enfin il eſt également juſte, & que nous nous affligions de nos fautes dans la veuë de la juſtice de Dieu qui nous en découvre l'énormité, & que nous ceſſions de nous en troubler dans la veuë de la volonté de Dieu qui les a permiſes pour l'execution de ſes deſſeins.

C'eſt proprement cét état de paix qui naiſt de ce regard de la volonté ſouveraine de Dieu, que l'Apoſtre ſouhaitte à tous les Chreſtiens, lorſqu'il leur dit : *Et pax Chriſti quæ exuperat omnem ſenſum cuſtodiat corda veſtra & intelligentias veſtras.* Cette paix ſurpaſſe tous les autres ſentimens, mais elle ne les étouffe pas. Ils ne laiſſent pas de s'élever dans noſtre cœur par les veuës de la foy qui nous découvrent ce que Dieu juge de nos actions. Mais nous ne laiſſons pas auſſi d'entrer dans la paix nonobſtant ces ſentimens, en découvrant que Dieu tout juſte a permis & ſouffert ces pechez, & qu'il veut

bien nous les pardonner. L'un de ces deux mouvemens seroit imparfait sans l'autre : mais estant joints & unis ensemble, ils forment une penitence sans desespoir, & une paix sans presomption.

Mais comme Dieu ne découvre pas également ces objets aux hommes, les mouvemens qu'ils excitent ne sont pas toûjours dans une égale vehemence. Par exemple, il occupe beaucoup les Saints en cette vie de l'opposition que leurs pechez ont avec la Loy de Dieu, & il ne leur découvre pas avec tant d'évidence la beauté de cette divine volonté par laquelle il les permet pour leur bien & pour sa gloire : & ainsi les mouvemens de penitence qu'ils ressentent dans la veuë de leurs fautes, sont plus vifs & plus sensibles que la consolation qu'ils reçoivent de ce qu'ils doivent esperer que Dieu tirera sa gloire & leur salut de leurs pechez mesmes. Et au contraire dans l'autre vie les Saints seront tellement penetrez de la joye de voir que tout contribuë à la gloire de Dieu, & si pleins de l'admiration de sa providence, qui les aura con-

duits au salut par le chemin dans lequel ils auront marché, qu'ils seront incapables de ressentir aucune douleur de leurs pechez.

Cette veuë de la volonté de Dieu, ne nous doit pas aussi rendre insensibles aux maux du prochain. Il est vray qu'il ne leur arrive rien que de juste ; mais nous voyons en mesme temps dans cette mesme volonté considerée comme loy, comme justice, comme verité, que les hommes ne sont point dans l'estat auquel ils ont esté creez ; que ces maux ne viennent point de l'institution de la nature, mais de son déreglement ; qu'ils ne sont point conformes au premier ordre de Dieu, ny à sa premiere inclination qui est toute de bonté. Nous y voyons les liens qui nous unissent à ces personnes miserables, qui nous doivent porter à les aimer : Nous y voyons qu'il est juste que nous les aimions, que nous desirions de les secourir ; que nous soyons affligez de leurs maux, & que Dieu approuve que nous luy demandions le soulagement dont ils ont besoin. Il est impossible que toutes ces pensées n'excitent des

mouvemens de compassion ; & cét autre regard de la volonté de Dieu, qui chastie les hommes par ces maux, ne doit servir que pour moderer ces sentimens & non pour les étouffer.

Enfin la veuë de la volonté de Dieu qui opere tout & qui conduit tout à sa gloire, n'empesche point aussi les justes prevoyances que nous devons avoir pour l'avenir, parce que nous ne laissons pas de connoistre que la Loy de Dieu nous ordonne d'apporter des soins & des precautions raisonnables pour prevenir certains évenemens & pour en procurer d'autres, en laissant à sa providence de les faire reüssir, & en se soumettant à ses ordres par une soumission generale. Saint Paul ne laissoit pas de souhaitter d'aller prescher l'Evangile à Rome & d'en former le dessein, quoy qu'il ne le souhaittast que dependamment de la volonté de Dieu. En formant ses desseins il obeïssoit à la volonté de Dieu comme loy & comme regle. En se soumettant à sa volonté dans l'execution de ses desseins, il luy obeïssoit comme à la cause souveraine de toutes choses, selon les mes-

mes regles de sa justice éternelle. Car c'est, comme nous avons dit, la justice mesme qui nous oblige de nous soumettre à la volonté de Dieu dans tous les évenemens.

La vie de la foy, qui est celle des justes, les oblige donc à se rabaisser aux lumieres communes de la prudence humaine, & à employer les moyens humains pour faire reüssir les choses qu'ils ont raison de souhaitter, parce qu'elle défend de tenter Dieu. Et cet autre regard de la volonté absoluë de Dieu, qui gouverne tout & qui fait tout, ne doit servir qu'à nous consoler dans les évenemens contraires à nos desirs, & non pas nous donner occasion de faire des propheties temeraires sur l'avenir & de nous conduire par des pressentimens qui ne sont pour l'ordinaire que des effets d'imagination, ausquels Dieu nous défend de nous arrester. On ne sçait si Dieu veut la paix ou la guerre; s'il veut que certains desordres finissent, ou s'il ne le veut pas; s'il veut faire reüssir ses desseins par ce moyen, ou par celuy-là. On ne doit pas laisser pour cela de tâcher de procurer la

paix, de remedier aux desordres, d'employer les moyens que l'on croit lès plus propres pour la fin où lon tend, en abandonnant le succez à Dieu.

CHAPITRE IV.

Que l'incertitude de la volonté de Dieu à l'égard de l'avenir, nous doit empescher d'en juger sur des rencontres fortuites. Ce que la veuë de cette volonté retranche, ou ne retranche pas dans nos actions.

C'Est aussi par un sentiment du respect que nous devons à la volonté de Dieu que nous sommes obligez d'estre tres-reservez à prendre pour des marques de la volonté de Dieu, la rencontre que l'on fait dans l'Ecriture ou dans des livres de devotion, de certains versets qui nous paroissent conformes à quelque chose que nous avons dans l'esprit. Car quoy qu'il soit certain qu'ayant rencontré ces versets, Dieu l'a voulu, il n'est point certain neanmoins qu'il ait permis que l'on les rencontrast pour un tel

tel dessein, ny pour nous servir de regle de conduite. C'est nostre imagination qui tire cette consequence, & qui la tire temerairement, puis qu'elle suppose que Dieu ne peut avoir permis cette rencontre que pour une telle fin. Qui sçait au contraire s'il ne la point permise, pour éprouver si nous serions fidelles à nous tenir dans la voye de la foy, & à nous attacher aux regles communes, ou si nous nous laisserons aller aux mouvemens de vanité qui s'élevent assez naturellement, lors qu'on s'imagine que Dieu nous fait des faveurs particulieres, & qu'il nous tire de l'ordre du commun des hommes, à qui il ne manifeste ses volontez que par les preceptes generaux de l'Escriture & les instructions ordinaires de l'Eglise. Il semble donc qu'il ne soit pas bon de faire tant de fondement sur ces rencontres fortuites, & que l'on a sujet de craindre à l'égard de ces observations, ce que l'Escriture dit des songes : *Ubi multa sunt somnia, plurimæ sunt vanitates.* Car toute la vanité des songes consiste à conclure, non que Dieu a envoyé un songe, ce qui est toûjours

vray en un sens, mais à conclure qu'il a telle & telle signification ; & cette mesme vanité se trouve dans le jugement que nous faisons que Dieu à eu telle ou telle fin, en permettant ces rencontres.

La veuë de la volonté absoluë de Dieu ne change donc point la maniere ordinaire de juger des choses, & elle ne retranche point l'application des moyens humains, & l'usage des lumieres ordinaires. Mais elle en retranche l'inquietude, l'empressement, les desirs trop ardens pour les choses qui ne sont pas encore arrivées ; les tristesses & les chagrins pour celles qui sont ou presentes, ou passées. Car si nous sommes persuadez que Dieu fait tout, & qu'il ne peut rien faire que de juste ; aprés avoir donné tout l'ordre qu'il nous commande de donner aux choses, nous devons nous abandonner à luy, & attendre en paix l'execution & l'accomplissement de ses desseins eternels : Et comme nous les devons adorer lors qu'ils nous sont manifestez par l'évenement, nous les devons aussi adorer par avance lors qu'ils sont encore cachez dans les se-

crets de sa providence.

Il est vray qu'entre ces évenemens, il y en a qui sont des effets de misericorde, & d'autres qui sont des effets de justice. Mais comme la justice & la misericorde de Dieu sont également adorables, nous devons une égale soumission aux uns & aux autres, avec cette difference neanmoins, que la soumission que l'on doit aux effets de misericorde, doit estre ordinairement accompagnée de joye & d'actions de graces, & que celle que l'on rend aux effets de justice, doit estre accompagnée d'humiliation & de terreur.

Mais ce qui doit & moderer nostre joye & temperer nostre terreur ; c'est qu'il est souvent impossible de distinguer ce qui est effet de misericorde ou de justice dans les évenemens humains, parce que nostre esprit est trop étroit pour pouvoir comprendre cet enchaînement infini de causes liées les unes aux autres, qui fait que les plus grands maux sont quelquesfois attachez à ce qui paroissoit un grand bien, & les plus grands biens à ce qui paroissoit un plus grand mal. Ainsi aprés avoir fait tout ce qui estoit en

nostre pouvoir, selon les regles de la prudence ordinaire, non seulement la foy, mais la raison mesme nous oblige d'estre comme indifferens à l'égard des évenemens, parce qu'elle nous fait voir que nostre lumiere est trop courte & trop bornée pour en pouvoir sainement juger.

CHAPITRE V.

Qu'il faut pratiquer la soumission à la volonté de Dieu, à l'égard des petits evenemens. De ses défauts corporels. Des suites de nos pechez. Exemple d'Adam.

POUR s'accoustumer à se soumettre à la volonté de Dieu dans les grands évenemens capables d'ébranler & d'abattre l'ame, il faut s'accoustumer à l'honnorer dans les plus petites circonstances de nostre vie, parce qu'elle les regle toutes aussi bien que les plus grandes. En regardant ainsi les plus petits évenemens comme des effets de la volonté souveraine de Dieu, l'on exerce mesme la foy davantage, parce que les hommes ont

plus de peine à attribuer à Dieu les rencontres ordinaires & petites, que les plus grandes. Un homme bien penetré de cette penſée ; ne dira donc jamais qu'une rencontre eſt fâcheuſe, puis que la regardant comme ordonnée de Dieu, il ne luy eſt pas permis de s'en fâcher. Il ne ſe plaindra point d'un rendez-vous qui manque, ny d'une viſite importune, ny de la longueur d'un valet à qui il aura donné quelque commiſſion, ny de ce que l'on le fait trop attendre, ny du refus qu'on luy fait d'une grace, ny d'une petite perte, ny des ſaiſons, ny du mauvais temps, ny generalement de toutes les rencontres ordinaires de la vie qui portent les hommes à l'impatience.

Chacun doit accepter avec cette meſme diſpoſition tous ſes défauts corporels, comme la ſurdité, la foibleſſe de la veuë, & generalement tout ce qui le peut rendre mépriſable aux hommes, comme le manque de memoire, d'adreſſe, d'intelligence, la naiſſance baſſe, le défaut de bien, ſans jamais ſe plaindre de toutes ces choſes, tant parce que c'eſt Dieu qui

en est la cause, que parce que nous ne sçavons pas, si elles ne nous sont point plus avantageuses que celles qui nous plairoient davantage, & qu'en les souffrant de cette maniere, elles le deviendront en effet. Il en est de mesme des maladies, des calomnies, des mauvais traittemens, du peu d'état que l'on fait de nous, des aversions, des preventions qu'on peut avoir contre nous. Puisque Dieu fait ou permet tout cela, nous le devons regarder avec tranquillité, & avec paix, en nous tenant dans son ordre & en adorant ses jugemens. Et la volonté de Dieu qui regle toutes ces choses, doit avoir plus de force sur nostre esprit pour nous les faire accepter, & pour nous les rendre aimables, que ce qu'elles ont de fâcheux pour nous les faire rejetter, & pour nous porter à l'impatience & au murmure.

Il y a des accidens qui sont des suites de nos propres fautes: & si ces suittes sont favorables, elles nous donnent un sujet particulier de loüer la misericorde & la bonté de Dieu qui a sçeu tirer le bien du mal: & convertir en moyens de salut, ce qui ne meri-

toit que ſes châtimens, & la ſouſtraction de ſes graces. Mais ſi ces ſuittes ſont fâcheuſes & dures; comme ſi nos fautes ont attiré de grands maux ſpirituels ou temporels; ſi nos dereglemens ont cauſé un grand nombre de pechez; ſi ces ſuittes ſubſiſtent & ſe perpetuent, il ne faut pas que nous les regardions ſans douleur. Car la volonté de Dieu conſiderée comme juſtice, nous ordonne d'en gemir, de nous en humilier, d'en faire penitence, & de tâcher de détourner ces ſuites funeſtes par nos actions & par nos prieres. Mais elle nous ordonne en meſme temps de rentrer dans la paix, d'éviter le trouble & l'inquietude, & de nous en conſoler dans la veuë de ſa volonté qui les a permiſes, & qui ne laiſſera pas d'en tirer ſa gloire.

Nous en avons le plus grand exemple qu'on ſe puiſſe imaginer en la perſonne d'Adam & d'Eve: Car aucun ſans doute n'a vû de ſi funeſtes ſuites de ſes pechez que celles qu'ils ont veues de leur deſobeiſſance, puiſque tous les maux qui ſont arrivez à tous les hommes enſemble, tous les pechez qui ſe ſont commis dans le monde, & la

damnation de ce nombre innombrable de reprouvez sont des suittes de leur crime. Cependant la volonté de Dieu n'a pas laissé de les en consoler: & si elle ne leur en a pas osté la douleur lors qu'ils estoient dans le monde, parce qu'il estoit juste qu'ils en fissent penitence, elle l'a entierement appaisée dans l'autre, puisque malgré ces effroyables suittes qui subsisteront eternellement, Adam & Eve ne laisseront pas de joüir dans toute l'Eternité de la paix & de la consolation des justes. C'est la plus grande preuve qu'on puisse avoir de ce que peut la veuë de la volonté de Dieu: pour appaiser les troubles qui devroient naistre naturellement des suites de nos pechez; & aprés celuy-là, quelques mauvais effets que nos actions puissent avoir eus, quelque renversement dont elles ayent esté cause, personne n'a sujet de perdre l'esperance, ny de s'abandonner au trouble par une espece de desespoir.

Non seulement ce regard de la volonté de Dieu, nous fait souffrir en paix les suittes de nos pechez, mais il nous fait aussi porter en patience

nos défauts & nos imperfections auſſi bien que les imperfections & les défauts des autres. Ainſi il allie encore deux mouvemens qui paroiſſent oppoſez, la ſoif & le zele de la juſtice qui nous fait haïr nos fautes, & la patience qui nous les fait ſouffrir; parce qu'il voit que Dieu luy preſcrit l'un & l'autre. L'ame ſoumiſe à Dieu luy dit bien dans le reſſentiment qu'elle a de ſes miſeres, juſques à quand Seigneur me laiſſerez-vous dans cet état: SED *tu Domine uſque-quo:* Mais cependant, elle ne laiſſe pas d'y eſtre en paix: elle ne met point d'autres bornes à ſa patience, que celles de ſa vie, & elle ſe reſout en meſme temps de combattre ſans ceſſe ſes imperfections, & de ſe ſouffrir neanmoins ſoy-meſme ſans s'abandonner jamais au découragement en ſe contentant de la meſure de la grace qu'il plaira à Dieu de luy faire. Et c'eſt ce qu'elle apprend de cet avertiſſement du Sage. *Qui timent Dominum, cuſtodiunt mandata ipſius, & patientiam habebunt uſque ad inſpectionem ipſius.*

CHAPITRE VI.

Quelle est la soumission que nous devons à la volonté de Dieu, à l'égard de nostre salut eternel. Qu'il est juste d'épargner sa propre foiblesse sur ce point. Combien la veüe de la volonté de Dieu, facilite la conduite de la vie chrestienne.

ENFIN les plus grands effets de cette soumission à la souveraineté de Dieu, c'est que dans l'incertitude où nous sommes de l'arrest eternel de nostre predestination, & de celuy que Dieu prononcera au jour de nôtre mort qui en sera l'execution, & qui fera l'eternité de nostre bon-heur ou de nostre misere, elle fait que nostre ame reconnoist qu'il est juste, & qu'elle l'adore en cette qualité, en suivant les paroles & l'esprit du Prophete, & disant avec luy à Dieu : *In manibus tuis sortes meæ:* MON *sort est entre vos mains.* Mais elle a grand soin de ne s'abandonner pas trop à cette pensée, & de ne s'y enfoncer pas trop avant, la foiblesse

de nostre esprit n'estant pas capable de la porter. Elle s'applique donc toute à considerer ce que Dieu luy ordonne de faire à cet égard, & quelle disposition il luy prescrit par sa verité & par sa loy.

Or elle voit dans cette loy premierement qu'il est juste qu'elle épargne sa foiblesse, en ne s'occuppant pas d'une pensée si terrible. Secondement qu'elle n'a aucun sujet de croire que cet arrest ne luy sera pas favorable, puisque Dieu la separée par tant de graces, du nombre des infidelles, des heretiques, & de ceux qui ne pensent point à Dieu, en la mettant dans le petit nombre des Fidelles de son Eglise qui connoissent sa Loy, & qui ont quelque desir de l'observer. Elle voit dans cette verité qu'au lieu de s'occuper inutilement de pensées de defiance qui ne peuvent que luy nuire, elle doit tâcher uniquement de se corriger de ses fautes, d'y remedier à l'avenir, de se mettre dans la voye de Dieu, si elle n'y est pas, & d'y marcher fidellement si elle y est.

Elle voit que Dieu veut qu'elle nourrisse & entretienne son esperance

par tous les justes sujets que la verité luy fournit, & que sur tout elle se garde bien de le regarder comme un ennemy qui n'auroit aucun amour pour elle. Car cette idée est fausse & execrable, à l'égard des reprouvez mesme. *Dieu n'a point fait la mort*, dit l'Ecriture, *& il ne se plaist point dans la perte des vivans.* Si ses creatures s'éloignent de luy, c'est en se rendant indignes des effets de sa bonté, & en l'obligeant par leur malice volontaire à exercer sur elles sa justice. Il y a toûjours en Dieu des entrailles de misericorde pour recevoir les pecheurs, s'ils retournoient à luy, & s'ils se convertissoient. Son sein paternel leur est toûjours ouvert, & ils ont toûjours tort de ne se pas convertir. Il est vray que par une justice secrette Dieu ne croit pas devoir changer la volonté corrompuë des reprouvez; mais cette volonté de justice ne détruit point cette bonté essentielle, qui est la Loy de Dieu mesme, & sa volonté par laquelle il est prest de recevoir en sa grace tout pecheur converti & qui abandonne ses pechez, & par laquelle il luy ordonne de se con-

vertir. C'eſt de cette bonté que procede cette patience dont parle S. Paul, qui invite les pecheurs à la penitence. S'ils la faiſoient, la miſericorde de Dieu leur ſeroit ouverte, & ſes graces couleroient ſur eux avec abondance. Ce ſont eux qui en arreſtent le cours & qui y mettent obſtacle; mais elles ne laiſſent pas d'eſtre toutes preſtes dans ſes threſors.

Rien ne facilite donc davantage la conduite de la vie chreſtienne, que ce regard de la volonté de Dieu dans toute ſon étenduë. Car il fait voir que toute la vie d'un vray Chreſtien, eſt une vie de paix, qui regarde avec tranquillité le preſent, le paſſé, & l'avenir dans l'ordre de Dieu, & qui conſulte continuellement ſa loy pour apprendre d'elle ce qu'il doit faire à chaque moment, & quelle diſpoſition interieure il doit avoir à l'égard des choſes auſquelles il doit s'appliquer. Ces diſpoſitions ſont differentes ſelon les objets: & elles renferment tous les mouvemens legitimes de joye, de triſteſſe, de deſir, de crainte, d'amour, d'indignation, de

compassion qu'ils doivent exciter. Mais tous ces sentimens sont toûjours joints à la disposition generale de repos & de paix, que la veuë de la volonté souveraine de Dieu entretient dans le fond de l'ame d'un Chrestien, qui calme & qui modere tous les mouvemens particuliers. C'est cette paix dont ceux qui aiment la loy de Dieu, joüissent toûjours, comme dit David : *Pax multa diligentibus legem tuam.* C'est cette paix que JESUS-CHRIST laissa à ses Disciples en quittant le monde, & que le monde ne connoist point : *Pacem relinquo vobis, non quomodo mundus dat, ego do vobis.* C'est cette paix que l'Apostre Saint Paul souhaitte aux Fidelles, comme nous avons déja dit, afin qu'elle garde, & leur cœur & leur esprit ; *Custodiat corda vestra & intelligentias vestras.* Elle appaise les agitations du cœur en l'attachant à la volonté immuable de Dieu. Elle arreste les troubles que produit dans l'esprit la multiplicité de ses pensées, par cette unique pensée, Dieu le veut. Et elle fait ain-

ſi que l'homme ſe laiſſe amoureuſement emporter au torrent de la providence, ſans ſe mettre en peine d'autre choſe que de s'acquiter fidellement des devoirs particuliers qui luy ſont preſcripts à chaque moment, par la loy de Dieu.

TROISIE'ME TRAITE'.

DE LA

CRAINTE DE DIEU.

Confige timore tuo carnes meas, à judiciis enim tuis timui.

CHAPITRE PREMIER.

Pourquoy le Prophete eſtant touché de crainte, demande encore de craindre. Que quoy que la crainte n'aiſſe d'amour propre, elle eſt neanmoins utile.

LE Prophete craint, & cependant il demande à Dieu qu'il luy augmente ſa crainte : comme celuy qui diſoit : *Je crois, Seigneur, mais aidez*

non incredulité. Le commencement de crainte que Dieu forme dans nostre cœur ne fait que nous convaincre que nous ne craignons pas assez. Nous voyons que Dieu est infiniment terrible, & que nous le craignons peu; & c'est ce qui nous porte à luy demander qu'il redouble sa crainte en nous, & qu'il en perce nostre chair.

Une autre raison de cette demande est que souvent l'esprit est convaincu qu'il faut craindre Dieu, mais que le cœur n'est pas pour cela touché. Cependant c'est la crainte du cœur qui amortit les tentations, & non la persuasion de l'esprit. Et c'est pourquoy le Prophete ne se contente pas de craindre Dieu par l'esprit, *à judiciis enim tuis timui*; mais il veut que sa chair soit percée de cette crainte, afin que le vif sentiment qu'elle en aura étouffe en elle toutes les tentations qui pourroient flatter ses sens. Une chair percée de cloux ne seroit guere en estat d'estre attaquée par la tentation des plaisirs. Il desire donc que la crainte de Dieu fasse cet effet en luy, & qu'elle soit aussi vive & aussi sensible à son ame que des cloux qui

perceroient effectivement sa chair.

Mais pourquoy faut-il desirer de craindre, puisque la crainte semble estre un effet d'amour propre? Car nous craignons le mal qui nous peut arriver, parce que nous nous aimons. Pourquoy donc dira-t-on, est-il necessaire de la demander à Dieu? N'avons nous pas assez d'amour propre pour craindre ce qui nous peut causer le plus grand des maux? C'est que quelque grand que soit nostre amour propre, il est neanmoins aveugle, insensible, stupide, déraisonnable. Il est penetré de choses de neant; & il est insensible aux plus grands objets. Il craint sans raison; & il ne craint point lors qu'il a toute sorte de raison de craindre. Il est sans ordre & sans regle dans ses mouvemens. Une bagatelle l'occupe, le remplit, le transporte, & souvent ce qu'il y a de plus grand au monde, ne le touche point. C'est donc une grande grace de Dieu, lors qu'il nous fait sentir les choses telles qu'elles sont. Car en nous faisant sentir vivement celles qui sont grandes, il amortit le sentiment trop vif que nous avons des petites.

CHAPITRE II.

La sensibilité & l'insensibilité de l'homme également prodigieuses. Naissent d'un fond inconnu. Marquent le dereglement & la grandeur de l'homme. Temps de cette vie, temps de stupidité.

IL y a dans l'homme une sensibilité prodigieuse, capable de mouvemens demesurez de tristesse, d'amour, de joye, de crainte, de desespoir; & une insensibilité estonnante capable de resister aux objets les plus terribles. Les mesmes choses font mourir les uns, & n'émeuvent pas seulement les autres, sans que l'on voye bien la raison & la cause de ces differents effets.

Car ces mouvemens violens naissent d'un fond inconnu, & d'un abysme caché. Nul ne sçait precisément les ressorts qu'il faut faire agir pour les exciter: & tout ce que l'on sçait, est que la raison ne les peut produire

comme elle voudroit, lors meſme qu'elle les jugeroit utiles ; & qu'elle ne les peut de meſme reprimer, lors qu'elle les juge pernicieux. Quand l'ame n'eſt touchée que par une partie inſenſible, rien n'eſt capable de l'émouvoir. Quand elle l'eſt par une partie ſenſible, tout eſt capable de la faire ſortir hors d'elle-meſme.

La violence & l'inégalité de ces mouvemens ſont en meſme temps des preuves du déreglement de l'homme & des marques de ſa grandeur. Elles nous font voir qu'il y a d'étranges reſſorts dans ſon eſprit ; & que s'ils eſtoient vivement touchez, ils produiroient encore des mouvemens tout autres que ceux que nous reſſentons ordinairement ; qu'ainſi les Philoſophes n'ont rien entendu ny dans ſon bon-heur ny dans ſon malheur, en mettant l'un & l'autre dans les ſentimens que nous pouvons éprouver dans cette vie. Rien n'eſt plus ridicule que la penſée qu'ils ont euë que nous pouvions eſtre heureux par des voluptez groſſieres & communes, par des curioſitez fades, & par une contemplation froide de la verité & de

la vertu. Ces mouvemens ſont trop languiſſans pour nous rendre heureux, & l'ame de l'homme eſt capable d'une joye infiniment plus vive & plus ſenſible. Il en eſt de meſme des maux. Quoy qu'on les ſente bien plus vivement que les plaiſirs, neanmoins ils pourroient encore eſtre ſentis mille fois plus vivement. Que s'il n'eſt pas en noſtre pouvoir de nous procurer cette joye ſi vive, ny ces douleurs ſi perçantes, c'eſt que Dieu ne veut pas qu'il dépende de nous en ce monde de nous rendre ny heureux ny mal-heureux, & qu'il veut que l'un & l'autre ſoit un effet, ou de ſa miſericorde, ou de ſa juſtice dans l'autre.

Le temps de cette vie eſt donc proprement un temps de ſtupidité. Toutes nos connoiſſances y ſont obſcures, ſombres, languiſſantes, ſi on les compare à ce qu'elles ſeront au moment de noſtre mort qui leveia comme un rideau pour nous faire voir les choſes telles qu'elles ſont. Ce ſera alors que toutes les creatures diſparoiſtront à nos yeux ? & que nous ne verrons les royaumes, les principautez, les plaiſirs & les maux de ce

monde, que comme des atomes indignes de nous occuper. Dieu ſeul ſera grand à noſtre veuë en ce jour-là, ſelon l'expreſſion de l'Ecriture: Mais ceux que la mort aura trouvez ſans ſon amour, ne le verront grand que pour en eſtre remplis d'une terreur qui les fera abyſmer dans l'enfer pour ſe cacher autant qu'ils pourront à une Majeſté ſi redoutable: au lieu que ceux qui mourront dans ſon amour, & qui ſeront purifiez de leurs fautes, ne le verront grand que pour reſſentir en meſme temps des mouvemens ineffables d'amour & de joye, qui feront leur eternelle felicité.

C'eſt ce que nous devons craindre & eſperer pour l'autre vie. Mais dans cet eſtat meſme d'aſſoupiſſement où nous ſommes icy plongez, l'ame ne laiſſe pas de ſentir des mouvemens beaucoup plus vifs les uns que les autres. Ce qui luy marque la capacité qu'elle a d'en avoir de tout autres que ceux qu'elle reſſent ordinairement. Le corps auquel elle eſt attachée, appeſantit ſa vigueur, & ralentit ſes mouvemens; mais il ne les ra-

lentit pas toûjours également. Elle eſt quelquefois plus ſtupide & plus inſenſible à l'égard des choſes de Dieu, & quelquefois moins : & l'experience de ces differens eſtats luy donne lieu de découvrir ce qui contribuë à exciter ces divers ſentimens, & la mettre dans une diſpoſition ſi inégale.

CHAPITRE III.

Inſenſibilité un des plus grands maux de l'ame. Naiſt d'aveuglement. Idées confuſes qu'on ſe forme de toutes choſes. Fauſſe & vraye idée d'un Bal. Autres preuves de cet aveuglement.

IL eſt d'autant plus important que l'ame s'applique à conſiderer les cauſes de ſon inſenſibilité pour Dieu, qu'elle la doit regarder comme un de ſes plus grands maux. Car c'eſt ce qui donne entrée dans l'ame aux impreſſions des objets des ſens, qui ſeroient peu capables de la toucher, ſi elles l'eſtoit autant qu'elle le devoit eſtre des choſes de l'autre vie. C'eſt ce qui

la rend foible, languissante, paresseuse dans les actions de pieté. C'est ce qui luy fait estimer les biens & les maux de ce monde beaucoup plus grands qu'ils ne sont. Enfin c'est cette insensibilité pour Dieu qui la rend sensible pour les creatures, parce qu'elle ne sçauroit estre sans quelque pente, & qu'il faut toûjours qu'elle s'attache à quelque objet. Ainsi un de ses principaux devoirs, c'est de tâcher d'en reconnoistre les causes, & d'y apporter tous les remedes qui luy sont possibles.

Or il est visible que la cause generale de nostre insensibilité est la foiblesse & l'aveuglement de nostre esprit, qui ne conçoit les choses les plus terribles que par des idées sombres & confuses, qui n'ont rien de vif ny de sensible, & qui n'excitent ainsi que des mouvemens foibles & languissans. Il separe les choses qui sont jointes, & il s'occupe entierement d'une petite partie d'un objet, sans faire reflexion sur tout le reste de ce qu'il contient. On ne, conçoit la mort que sous l'idée de la grimace d'un homme mourant, sans y voir rien de ce qui l'accompagne.

compagne. On ne conçoit le peché que sous l'idée de ce qu'il a qui flate les sens, sans y appercevoir ce qui le rend si horrible aux yeux de Dieu. Cette sorte de stupidité se rencontre presque dans tous les vices. Car il faut que pour y prendre plaisir nous n'en regardions qu'une legere surface, & que nous en éloignions de nostre esprit toutes les suittes. Nous ne voyons jamais qu'une petite partie du spectacle qui est exposé aux yeux de nostre ame; & c'est ce qui fait que nous sommes capables de nous croire heureux dans nos plus grandes miseres.

Que voye par exemple les gens du monde dans un bal? Une assemblée de personnes agreables qui ne songent qu'à se divertir, à prendre part, & à contribuer au plaisir commun, des femmes qui font tout ce qu'elles peuvent pour se rendre aimables; & des hommes qui font ce qu'ils peuvent pour leur témoigner qu'ils les aiment. Ils y voyent un spectacle qui flatte les sens, qui remplit leur esprit, qui amollit leur cœur, & qui y fait entrer doucement & agreablement l'a-

mour du monde & des creatures. Mais qu'eſt-ce que la lumiere de la foy découvre dans ces Aſſemblées profanes à ceux qu'elle éclaire, & à qui elle fait voir tout le ſpectacle qui eſt veritablement expoſé à leurs yeux, & que les Anges y voyent. Elle leur découvre un maſſacre horrible d'ames qui s'entretüent les unes les autres, elle leur découvre des femmes en qui le demon habite, qui font à de miſerables hommes mille playes mortelles : & des hommes qui percent le cœur de ces femmes par leur criminelles idolâtries. Elle leur fait voir les demons qui entrent dans ces ames par tous les ſens de leur corps, qui les empoizonnent par tous les objets qu'il leur preſentent, qui les lient de mille chaînes, qui leur preparent mille ſupplices, qui les foulent aux pieds, & qui ſe rient de leur illuſion & de leur aveuglement. Elle leur fait voir Dieu qui regarde ces ames avec colere, & qui les abandonne à la fureur des demons.

Cela paſſe pour figure, pour declamation, pour exaggeration : & cependant il n'y a rien de plus effectif,

La realité passe infiniment toutes ces figures ; & ces playes & ces coups mortels ne sont que de foibles images de ce qui est effet. Il y en a qui ne le croyent pas, & c'est une autre sorte d'aveuglement. Mais il y en a qui le croyent, & qui n'y songent pas, & c'est cette stupidité dont je parle. Leur pensée s'arreste au simple rapport de leurs yeux, & toutes les connoissances qu'ils ont par la foy, ne leur servent de rien & ne se presentent point à eux. Elles demeurent dans je ne sçay quels replis de leur esprit, mais elles ne changent point cette maniere animale de ne concevoir les choses que par les sens.

Voicy encore d'autres preuves de cette stupidité dont nous parlons quand il s'agit de passer de la speculation à la pratique, les hommes ne tirent point de consequence ; & c'est une chose étrange comment leur esprit se peut arrester à certaines veritez speculatives, sans les pousser aux suittes de pratique, qui sont tellement liées avec ces veritez, qu'il semble impossible de les en separer. *Si je suis vostre Dieu, où est l'honneur qui m'est dû*, dit Dieu

meſme dans l'Ecriture. C'eſt qu'il y a une ſuite neceſſaire entre connoiſtre Dieu & l'honorer ; mais quelques liées que ſoient ces connoiſſances, l'aveuglement de l'eſprit humain les ſçait bien deſunir. Il connoiſt Dieu ; & ne l'honore pas. Il en demeure là, & ne penſe pas meſme qu'il ſoit neceſſaire de l'honorer. Il eſt convaincu qu'il y a un Dieu, & il n'en tire aucune concluſion pour le reglement de ſa vie.

Qui ne croiroit auſſi que les hommes eſtant parvenus à la connoiſſance de l'immortalité de leur ame, ils la porteroient bien avant, & qu'ils en concluroient qu'il faut donc employer toute leur vie à luy procurer un eſtat heureux aprés la mort. Il n'y a point de conſequence plus ſenſible que celle-là. Cependant combien de grands Eſprits ont travaillé à l'établiſſement de ce point, qui ne paroiſſent pas avoir beaucoup ſongé à cette conſequence ?

Nous en faiſons de meſme dans les veritez les plus terribles de la Religion. Nous nous contentons de les ſçavoir, & nous nous arreſtons à la ſimple ſpeculation. C'eſt Dieu qui fait tout & qui opere par ſa grace le vou-

loir & l'action. Nous croyons cette verité, & nous aimons à en parler. Que s'enſuit-il de là ? Que nous devons implorer continuellement cette grace, dont nous avons un beſoin ſi continuel. Cependant la connoiſſance du beſoin de la grace, ne nous rend pas plus aſſidus à la priere, & nous ne laiſſons pas ſouvent d'eſtre auſſi Pelagiens dans nos actions & dans la conduite de noſtre vie, que ſi ces veritez nous eſtoient entierement inconnuës.

Le diable nous environne ſans ceſſe comme un lion rugiſſant, & il ne cherche qu'à nous devorer, dit l'Apoſtre Saint Pierre. Quelle crainte, quel tremblement cette penſée ne devroit-elle point nous cauſer ? Et noſtre frayeur ne devroit-elle pas eſtre incomparablement plus grande, que ſi l'on nous diſoit que nous ſommes entourez de voleurs & d'aſſaſſins qui nous veulent égorger ? Combien de gens neanmoins recitent tous les jours ce paſſage de ſaint Pierre, ſans eſtre touchez d'aucun ſentiment de crainte.

Si je croyois, diſent certains Calviniſtes, que le corps de JESUS-CHRIST fuſt preſent dans l'Hoſtie, je porte-

rois bien un autre respect à ce Sacrement que les Catholiques. Ils jugent qu'ils feroient ce qu'ils devroient faire, & ils s'imaginent que cette connoissance feroit dans leur esprit l'impression qu'il seroit raisonnable qu'elle y fist : Et en effet quand on nous dit que le Roy est present, chacun se compose & se tient dans le respect. Mais en parlant ainsi, ils font voir qu'ils ne connoissent pas le fond de leur cœur. S'ils prenoient la peine de se consulter eux-mesmes, ils verroient qu'en mille rencontres leur connoissance demeure sterile sans produire les effets qu'il semble qu'elle devroit produire naturellement. Ne croyent-ils pas eux-mesmes que Dieu est present par tout, & cependant sont-ils plus reglez dans leurs actions que les autres : & la connoissance de cette presence les retient-elle plus en leur devoir que s'il n'estoit que dans le Ciel ?

Il ne faut pas neanmoins s'étonner que nostre esprit nous porte naturellement à croire, que si nous avions telle & telle connoissance, nous ferions les choses ausquelles ces connois-

ſances obligent. C'eſt qu'en effet la nature & la raiſon nous y portent, & que nous n'en ſommes empeſchez que par le déreglement de la volonté. Et c'eſt pourquoy cette prodigieuſe inſenſibilité qu'on voit dans les hommes à l'égard des choſes dont ils devroient eſtre le plus touchez, eſt une marque évidente qu'ils ne ſont point dans l'état où ils ont eſté formez, & que leur nature eſt corrompuë. Cette ſtupidité monſtrueuſe ne ſçauroit eſtre naturelle. Ils s'affligent des moindres choſes juſques au deſeſpoir : & lors qu'il y va de tout leur eſtre, & de leur bon-heur, ou de leur mal-heur eternel, ils n'en ſont non plus touchez que s'il s'agiſſoit d'une choſe de neant.

Mais cette inſenſibilité n'eſt pas ſeulement dans tous les hommes, une marque de la corruption generale de la nature ; elle eſt encore dans les Chreſtiens une preuve des tenebres horribles que les pechez commis aprés le Bapteſme répandent dans l'ame. Et rien ne fait mieux voir que non ſeulement le peché engendre la mort, comme dit l'Apoſtre, mais qu'il la

porte aussi avec soy, & qu'il oste à l'ame la vie & le sentiment. Car si l'ame d'un Chrestien qui vit dans le desordre, n'estoit en un estat de mort, seroit-il possible qu'il pût goûter un moment de repos ? Il sçait qu'il est sous la puissance du diable, qu'il peut mourir à tout moment, que l'Enfer est ouvert pour l'engloutir, que peut estre il n'y a plus de grace pour luy. Cependant il est sans inquietude & sans crainte ; il joüit tranquillement des plaisirs qu'il sçait estre la cause de son malheur. Ces connoissances que la foy luy donne malgré luy, demeurent sans action & sans effet. Elles ne le troublent point. Il agit, il parle comme un homme qui n'a rien à faire qu'à se divertir en cette vie, & qui n'auroit rien à craindre en l'autre.

CHAPITRE IV.

Que l'insensibilité se remarque aussi dans des Chrestiens, dont la vie est reglée. Diverses causes de cet estat. Il est inutile de s'en inquietter, mais il le faut craindre. Utilité de s'appliquer aux objets de crainte.

LA stupidité que l'on remarque dans les mauvais Chrétiens est certainement horrible, mais on en voit la cause. Il ne faut pas s'étonner s'il fait nuit, quand la lumiere est éteinte, & si on ne sent rien quand on est mort. Il y a bien plus de sujet de s'étonner que cette insensibilité se rencontre souvent dans des ames, où il semble que le peché ne domine pas; qui s'acquittent exterieurement des devoirs essentiels du Christianisme; qui pratiquent divers exercices de pieté, & qui menent une vie exempte de crimes. Car si elles ont ce cœur nouveau & ce cœur de chair qui est propre à la loy nouvelle, d'où vient qu'il a si peu de mouvemens en elles? Si le saint Esprit

les anime, pourquoy en voit on si peu de marques ? Si elles sont éclairées de la lumiere de Dieu, d'où vient qu'elles ne voyent point leurs dangers, ou qu'elles n'en tremblent pas ? Si l'on s'applique à rechercher les causes de cet effet, on trouvera qu'il y en peut avoir de fort differentes.

Car cet estat n'est en quelques-uns qu'une épreuve de Dieu. C'est en d'autres une punition de leur negligence. Il y en a en qui le naturel y a beaucoup de part. Mais sans se mettre en peine de discerner ces causes qu'autant que Dieu nous les découvrira, il semble que tous ceux qui sont dans cet estat, ont une obligation commune de travailler à en sortir, quoy qu'il soit plus dangereux aux uns qu'aux autres; parce qu'il faut se conduire par les lumieres de la Foy, qui nous apprennent que l'insensibilité est d'elle-mesme un tres-grand mal; qui nous doit faire apprehender cette menace terrible que Dieu fait aux ames qui ne sont pas assez touchées de sa crainte, en leur declarant *qu'elles s'en trouveront mal à la fin de leur vie:* Cor *durum male habebit in no-*

vissimo. Et c'est ce qui les doit porter à embrasser avec soin tous les moyens qu'elles jugeront utiles pour s'en delivrer, & pour amollir la dureté de leur cœur.

Il est inutile de s'inquieter de cet estat, puisque l'on n'y remedie pas par l'inquietude, mais il n'est pas inutile de le craindre. C'est au contraire un des principaux devoirs de ceux qui y sont, d'exciter en eux une frayeur salutaire en se remettant devant les yeux ces instructions du Sage, qu'il est impossible d'estre justifié sans crainte. *Sine timore impossibile est justificari.* Que la crainte est le commencement & la racine de la sagesse: *Radix sapientiæ est timere Deum*; que c'est la source de la vraye joye: *Timor Domini delectabit cor*; & qu'il n'y a que les ames craintives qui ayent sujet d'esperer un traittement favorable à la fin de leurs jours: *Timenti Dominum bene erit in extremis.*

Pour entrer dans cette disposition que la lumiere de la foy fait voir estre si necessaire à tout le monde, il faut éviter un défaut & une illusion d'amour propre où plusieurs per-

sonnes se laissent insensiblement aller ; qui est de se faire une devotion si spirituelle, qu'elles ne s'appliquent presque jamais aux objets qui leur pourroient donner de la crainte ; comme la consideration de la mort, de l'eternité, de l'enfer, des jugemens de Dieu, & des sujets qu'elles ont de se défier de leur estat. Car l'amour propre aime à éloigner ces objets tristes, & il ne manque pas de leur fournir des spiritualitez plus gayes. Mais les Saints qui estoient sans doute plus spirituels que nous, ne nous ont pas donné cet exemple. Ils n'ont point évité ces pensées communes que l'on traitte de grossieres. Ils ont cru au contraire qu'il estoit tres-utile de les avoir continuellement dans l'esprit, n'y ayant rien dont Dieu se serve plus souvent pour retirer les ames d'une certaine évaporation que leur insensibilité produit, & pour les faire rentrer en elles-mesmes, que la veuë de ces terribles objets.

CHAPITRE V.

Idée que l'on doit avoir de la rigueur de la justice de Dieu. Nombre effroyable de reprouvez. Spectacle terrible du carnage spirituel que le demon fait dans l'Eglise mesme. Fausse asseurance où nous vivons.

LA pluspart du monde ne doit donc point s'appliquer tellement à regarder la misericorde de Dieu, qu'il ne considere en mesme temps sa justice & la severité de ses jugemens. Et pour s'en former quelque idée, on la doit regarder dans ce nombre infini d'hommes que Dieu a abandonnez aux desirs de leur cœur avant l'Incarnation de son Fils ; dans ces nations entieres qui n'ont jamais oüi parler de l'Evangile, & qui sont demeurées ensevelies dans les tenebres & les ombres de la mort ; dans cet autre monde que l'on vient de découvrir, & qui a esté plus de cinq mille ans dans une ignorance absoluë de Dieu, dans cette multitude de Ma-

hommettans qui occupent une si grande partie de la terre, & qui sont plongez dans mille superstitions brutales; dans cette foule d'heretiques qui joints ensemble surpassent de beaucoup le nombre des Catholiques, dans ces regions autresfois remplies d'Evesques & de Chrestiens, comme l'Affrique, où presentement l'on n'en trouve presque plus; & enfin dans ce nombre prodigieux de mauvais Chrestiens, dont l'Eglise est tellement remplie, qu'à peine y en trouve-t-on de veritables.

Tous ces gens aveuglez & abandonnez à leurs passions, sont autant de preuves de la rigueur de la justice de Dieu. C'est elle qui les livre aux demons qui les dominent, qui se joüent d'eux, qui les trompent, qui les jettent dans mille desordres, qui les affligent dans ce monde par une infinité de miseres, & qui les precipitent enfin dans l'abysme pour les tourmenter éternellement. C'est elle qui permet à ces demons non-seulement de posseder entierement toutes les nations infidelles, mais de causer des ravages étranges dans l'Eglise mesme,

dont ils usurpent souvent les ministeres, en y faisant entrer des gens vuides de charité, dans lesquels ils habitent & exercent leur puissance. Ce qui fait dire au Prophete : *J'assembleray toutes les lignées des Royaumes d'Aquillon, & ils viendront tous mettre leur thrône à l'entrée des portes de Jerusalem & tout autour de ses murailles.* Car plusieurs de ceux qui sont comme établis pour garder les portes de l'Eglise & pour y recevoir les Fidelles, & un grand nombre de ceux à qui la garde de sa discipline est commise, & qui sont ainsi comme des sentinelles qui ont ordre de veiller sur ses murailles, ne sont que des habitans d'*Aquilon*, c'est à dire des gens sans charité, & qui n'ont point en eux la chaleur de l'Esprit de Dieu.

Ainsi le monde entier est un lieu de supplice, où l'on ne découvre par les yeux de la foy que des effets effroyables de la justice de Dieu : & si nous voulons nous le representer par quelque image qui en approche, figurons-nous un lieu vaste plein de tous les instrumens de la cruauté des hommes, & remply d'une part de bourreaux ;

& de l'autre d'un nombre infiny de criminels abandonnez à leur rage. Repreſentons-nous que ces bourreaux ſe jettent ſur ces miſerables, qu'ils les tourmentent tous, & qu'ils en font tous les jours perir un grand nombre par les plus cruels ſupplices; qu'il y en a ſeulement quelques-uns dont ils ont ordre d'épargner la vie : mais que ceux-cy meſme n'en eſtant pas aſſurez, ont ſujet de craindre pour eux-meſmes la mort qu'ils voyent ſouffrir à tous momens à ceux qui les environnent, ne voyant rien en eux qui les en diſtingue.

Quelle ſeroit la frayeur de ces miſerables qui ſeroient continuellement ſpectateurs des tourmens les uns des autres, qui y participeroient eux-meſmes, & qui apprehenderoient continuellement que ceux qu'ils ſouffrent ne ſe terminaſſent comme ceux des autres par une mort cruelle & honteuſe? Les folles joyes & les vaines inquietudes du monde pourroient-elles trouver place dans leur eſprit? L'orgueïl ſeroit-il capable de les tenter dans ce mal-heureux état? Et neanmoins la foy nous expoſe bien un au-

tre ſpectacle devant les yeux. Car elle nous fait voir les demons répandus par tout le monde, qui tourmentent & affligent tous les hommes en mille manieres, & qui les precipitent preſque tous, premierement dans les crimes, & enſuite dans l'enfer & dans la mort éternelle.

C'eſt la veuë de ce ſpectacle qui fait qu'Iſaïe s'écrie ? *Propterea dilatavit infernus animam ſuam, & aperuit os ſuum abſque ullo termino, & deſcendent fortes ejus, & populus ejus: & ſublimes glorioſique*, c'eſt à dire : Que la bouche de l'enfer eſt toûjours ouverte, & que les grands & les petits, les forts & les foibles, les riches & les pauvres y entrent peſle-meſle à tous momens. C'eſt cette veuë qui fait dire à Jeremie : *O mucro Domini uſquequò non quieſces, ingredere in vaginam tuam* ? O épée de la juſtice de Dieu, ne vous repoſerez-vous point ? Remplirez-vous toûjours la terre de meurtres ? Ne ceſſerez-vous point de déſoler l'Egliſe meſme, en abandonnant à ſes ennemis la pluſpart de ceux qui paroiſſent ſes enfans ? C'eſt encore ce que l'Ange fit voir à

S. Jean, par ce pressoir horrible où le sang de ceux que l'on y brisoit s'écouloit de toutes parts par dessus la cuve. Car ce sang n'est pas le sang des corps materiels ; c'est celuy des ames charnelles que les demons privent de la vie de la grace par les crimes où ils les engagent.

Nous passons nos jours au milieu de ce carnage spirituel, & nous pouvons dire que nous nageons dans le sang des pecheurs ; que nous en sommes tous couverts, & que ce monde qui nous porte, est un fleuve de sang, puisque la vie du monde est toute composée d'actions criminelles, qui ont causé la mort à ceux qui les ont commises, & qui y portent les autres par la contagion du mauvais exemple. Pour perir, il n'y a qu'à s'y laisser entraîner. Rien ne nous distingue de ceux qui meurent à nostre veuë. Nous n'avons pas plus de force qu'eux pour resister à la rage des demons. Nostre seule esperance est dans le secours de celuy qui nous en a délivrez jusqu'à present, & qui nous l'offre pour nous en délivrer à l'avenir. Cependant à peine y songeons-nous ? Nous n'a-

ons aucun sentiment de nostre déli-
rance pour le passé, aucune crainte
e nostre danger present ; aucune in-
uietude pour l'avenir, parce que nous
e voyons ny la grandeur de nos mi-
eres, ny la grandeur de nos dangers,
y la grandeur des maux dont nous
ommes menacez.

Les Peres témoignent que rien n'é-
oit plus utile à l'Eglise que les perse-
utions visibles, parce qu'elles te-
noient tous les Chrestiens dans la
rainte & dans un saint tremblement.
ls voyoient tous les jours ravir quel-
ques-uns de leurs freres, & chacun
'imaginant que ce seroit peut-estre à
uy le lendemain à confesser JESUS-
CHRIST devant les Juges au milieu
les tourmens, ne songeoit qu'à s'y
preparer par tous les exercices d'une
vie Chrestienne. *Quand est-ce*, dit
Tertullien, *que la foy est plus vive,*
que lorsque l'on craint davantage : &
quand craint-on davantage qu'au
temps de la persecution ? C'est alors
que toute l'Eglise est dans une sainte
frayeur, que la foy est plus vigilante
dans cette guerre spirituelle, qu'elle est
plus exacte dans l'observation des jeû-

nes, des stations, des prieres & des exercices d'humilité. C'estoit l'effet de ce spectacle exterieur ; & neanmoins celuy que la foy nous découvre, est bien autrement terrible. Ce ne sont pas des hommes, mais des demons qui arrachent à l'Eglise ses enfans. Ils ne tuent pas leurs corps seulement, mais encore leurs ames. Ils ne leur font pas souffrir des tourmens passagers pour leur procurer une couronne immortelle, mais ils les perdent pour l'éternité. La mort des Martyrs estoit pour plusieurs une semence de vie, selon la parole d'un ancien : & la mort spirituelle des Chrestiens n'est pour la plusparт des autres qu'une semence de mort, en les corrompant par l'exemple des déreglemens qui l'ont causée. Enfin comme les persecutions n'estoient ny continuelles ny universelles, la plus grande partie des Chrestiens ne laissoit pas de trouver moyen de s'en garentir : au lieu qu'il y a peu de Chrestiens qui ne soient emportez par cette persecution spirituelle & par le débordement des vices qui inondent toute l'Eglise. D'où vient donc que les premiers Chre-

iens estoient si fort touchez des per-cutions visibles, & que nous le som-nes si peu des persecutions invisibles? C'est que les unes se voyent par les eux du corps, & que les autres ne 'apperçoivent que par les yeux de la oy; ou plûtost c'est que leur foy stoit vive & éclairée, & que la nostre st languissante, obscure & sans lu-niere.

Il semble à nous voir agir que nous ivons des lettres d'asseurance de no-stre salut; que Dieu mesme nous ait evelé que les demons ne nous peu-vent nuire; on diroit que nous avons ne entiere certitude que nous posse-dons sa grace, & que nous ne la per-drons jamais, & que nous sommes dans l'élection éternelle de Dieu. Nous regardons les dangers & les malheurs des autres comme si nous n'avions rien à craindre pour nous-mesmes, & com-me on regarde du port les tempestes qui agitent & engloutissent les Vais-seaux qui sont sur la mer.

Si nous detestons dans nostre esprit la fausse asseurance dont les Calvinistes flattent les hommes; en verité nous 'approuvons en quelque sorte par nos

actions & par les sentimens de nostre cœur.

Nous nous reposons sur la misericorde de Dieu, non par une confiance de charité, mais par une insensibilité d'amour propre. Et c'est pourquoy c'est à nous que l'Ecriture parle lorsqu'elle avertit *de ne dire point que la misericorde de Dieu est grande :* NE DICAS *misericordia Dei magna est.* Car elle ne laisseroit pas d'estre grande quand elle nous auroit laissé perir, & qu'elle nous auroit mis au nombre de tant de nations que sa justice a laissées dans les tenebres, & de tant de Chrestiens qui sont assujettis à l'empire des demons. Nous nous imaginons que nous sommes fort considerables devant Dieu. Mais si tous les hommes de la terre ne sont devant ses yeux qu'une goutte d'eau & un peu de poussiere, comme parle l'Ecriture, quelle place occuperons-nous dans cette goutte d'eau & dans ce peu de poussiere ? S'il est donc juste d'esperer en sa misericorde aprés tant d'effets que nous en avons ressentis ; il n'est pas moins juste de craindre sa justice, qui est si terrible,

& dont nous voyons des effets si épouventables dans tous les temps & dans tous les lieux du monde.

CHAPITRE VI.

Qu'il est utile de détruire dans son esprit les pretextes que l'amour propre nous fournit de ne craindre pas. Innocence exterieure. Signe équivoque de l'estat de la Grace.

IL ne faut jamais détruire en son ame l'esperance en la misericorde de Dieu & la confiance en son amour éternel. Mais la crainte de sa justice ne la détruit pas : au contraire elle l'établit & la fortifie, puisque cette crainte mesme est un des plus grands effets de sa misericorde, & que nous aurons d'autant plus de sujet d'esperer qu'il nous regarde favorablement, que nous aurons plus de crainte de sa justice. Craignons Dieu, parce qu'il est redoutable ; & esperons en luy, parce que nous le craignons. Ceux qu'il abandonne ne le craignent point, & ne desirent point de le craindre : Et

c'eſt pourquoy il n'eſt pas inutile de détruire dans ſon eſprit tous les faux pretextes que l'amour propre prend pour s'établir dans une mauvaiſe ſeureté, & pour éviter les penſées & les mouvemens de crainte, qui luy ſont toûjours incommodes, parce qu'ils troublent toûjours un peu cette tranquilité & ce repos dont il eſt bien aiſe de joüir.

On fonde d'ordinaire cette confiance, ou ſur une aſſeurance trop grande de la remiſſion des pechez qu'on a commis aprés le bapteſme, directement oppoſée à l'Ecriture, qui nous avertit de n'eſtre pas ſans crainte pour les pechez dont nous croyons avoir obtenu le pardon : *De propitiato peccato noli eſſe ſine metu* ; ou ſur ce que l'on pratique depuis long-temps les devoirs communs de la pieté Chreſtienne. Mais pour temperer cette confiance exceſſive par des ſujets legitimes de crainte que la verité nous fournit, il n'y a qu'à ſe ſouvenir que perſonne ne ſçait avec certitude, ſi c'eſt la charité, ou la cupidité qui domine dans ſon cœur ; & que cette incertitude eſt beaucoup plus grande dans les perſonnes

nes froides & negligentes. Car il eſt certain que comme les heretiques pratiquent quantité de bonnes œuvres exterieures ſans charité, on en peut pratiquer dans l'Egliſe meſme, qui n'auront pas un meilleur principe; n'eſtant pas plus difficile d'obſerver ſans grace les preceptes exterieurs de la Loy de JESUS-CHRIST, que d'obſerver ceux de Mahomet, qui ne ſont pas quelquesfois moins difficiles.

Ainſi cette innocence exterieure qui ne conſiſte que dans l'obſervation des devoirs exterieurs de la Religion Chreſtienne, eſt un ſigne fort équivoque de la grace & de l'innocence interieure, puiſque ce peut eſtre un pur effet de la coûtume, de l'habitude, de la veuë des creatures, & d'une crainte purement humaine. Et quoy que l'on ne doive pas porter legerement ce jugement de ſoy-meſme, on peut craindre neanmoins avec raiſon que Dieu ne le porte, & qu'il ne nous mette au rang de ceux dont il dit: *Ce peuple m'honore des levres, & ſon cœur eſt fort éloigné de moy.*

Il ne faut pas auſſi s'exempter de crainte par cette doctrine commune

que l'on ne perd la grace que par un peché mortel, & que l'on ne se souvient point d'en avoir commis. Car qui est-ce qui peut avoir cette asseurance ? Tout le témoignage qu'on se peut rendre, ne regarde tout au plus que les pechez corporels. Mais combien y en a-t-il dont nous ne connoissons pas la mesure ? Qui sçait s'il n'a point perdu la grace par l'orgueïl, par l'envie, par la paresse spirituelle, par l'amour de soy-mesme, par une attache criminelle aux choses du monde ? Saint Bernard témoigne que le seul crime d'ingratitude pour les graces qu'on a receuës de Dieu, peut estre si grand qu'il égale quelquesfois l'énormité de plusieurs pechez corporels. Et c'est en ce sens selon saint Chrysostome, qu'il est dit que les pechez remis sont de nouveau imputez, parce que l'ingratitude où l'on tombe en oubliant une si grande grace, les contient tous en quelque façon, & nous rend aussi coupables que si Dieu ne nous avoit point pardonné. Or qui peut s'asseurer de n'estre pas coupable de cette ingratitude ?

CHAPITRE VII.

Sujet que l'on a de craindre pour l'abus qu'on a fait des veritez de Dieu. Des occasions qu'on a euës de s'avancer. Des Festes & des mysteres que l'Eglise celebre le long de l'année.

QUEL sujet de crainte ne pourrions-nous point encore tirer de l'abus que nous avons fait des graces de Dieu, si nous avions un peu de lumiere. Il n'y a pour cela qu'à parcourir les principales de ces graces. Rien n'est plus étonnant que les menaces que JESUS-CHRIST fait à ceux de Capharnaum, qu'ils seront traittez plus durement au jour du jugement, que Sodome & Gomorre, c'est à dire, que deux villes soüillées par les crimes les plus abominables. Car le seul fondement de ces menaces, est qu'ils n'avoient pas bien usé des graces que JESUS-CHRIST leur avoit faites en operant tant de miracles à leur veuë, & en leur donnant tant d'instructions. On ne voit pas d'ailleurs

qu'ils fussent plus déreglez, ny plus ennemis de JESUS-CHRIST que les autres Juifs. Or qui est-ce qui n'a pas sujet de craindre que JESUS-CHRIST ne luy face le mesme reproche ? N'avons-nous pas receu de luy infiniment plus de graces que les Capharnaïtes ? Cependant où est l'usage que nous en avons fait ? Où sont les tresors des vertus que nous avons acquis par le moyen de ces talens que Dieu nous avoit mis entre les mains ? Nous avons crû à la verité, mais où sont les œuvres de nostre foy ? Où est l'usure qu'il nous redemandera de ses bienfaits ? Il faut avoir une étrange insensibilité pour n'estre pas effrayé de cette pensée, qu'il se trouvera des gens dans lesquels on n'aura vû aucun déreglement extraordinaire, qui ne laisseront pas d'estre jugez par la verité mesme, plus coupables que ceux de Sodome, pour le seul abus des graces de Dieu.

Toutes les occasions que Dieu nous a presentées de nous avancer dans la vertu, sont autant de graces, dont il nous redemandera compte. Ce sont autant de moissons abondantes qu'il

nous commandoit de recueillir, & dont il vouloit que nous fissions provision pour nous soutenir dans les temps où il devoit permettre que nous fussions éprouvez. Par exemple, les maladies & les souffrances sont le temps de la moisson de la patience, les rebuts & les mépris sont le temps de la moisson de l'humilité; les pertes que Dieu nous envoye, sont le temps de la moisson de la pauvreté. Celuy qui use bien de ces temps de moisson est sage, selon l'Ecriture: *Qui congregat in messe, filius sapiens est*, parce qu'il fait provision des graces qui luy seront necessaires en un autre temps. Mais elle nous avertit que celuy qui en usera mal, sera confondu: *Qui autem stertit æstate, filius confusionis.* De quel nombre sommes nous? Et quel usage pouvons-nous dire que nous ayons fait de tant de moissons que Dieu nous a presentées?

L'Eglise distribuë toute l'année en diverses saisons, des graces, & la devotion des Fideles devroit estre de suivre son esprit: comme les estres naturels ne manquent jamais de suivre l'esprit general qui regle le cours

de toute la machine du monde. Les oyseaux, comme dit l'Ecriture, gardent exactement leurs saisons. Ils font leurs nids en un certain temps, ils se dépouillent en un autre par un ordre reglé & invariable. La pieté a de mesme ses temps. Il y en a un propre pour obtenir l'esprit de penitence, & c'est celuy où l'Eglise la pratique. Il y en a un où elle nous invite a la joye, à une vie nouvelle & à imiter la vie du Ciel, & c'est le temps de la Resurrection. Chaque mystere a ses graces, & le temps où l'Eglise le celebre, est le temps favorable pour les obtenir. Mais ceux qui ménagent mal ces temps, & qui laissent passer toutes ces solemnitez, sans s'enrichir des graces que Dieu y distribuë aux ames bien disposées, recevront sans doute le mesme reproche que le Prophete fait aux Juifs, de n'avoir pas connu le jugement du Seigneur, & d'avoir esté moins prudens que ces oyseaux qui ne manquent jamais de faire en chaque saison ce qui convient à leur nature. *Milvus in cœlo cognovit tempus suum, Turtur & Hirundo & Ciconia custodierunt tempus adventus*

ſni : populus autem meus non cognouit judicium Dei.

Que ſi l'abus des moindres graces eſt auſſi à craindre que nous l'avons repreſenté, que ſera-ce de l'abus de la Grace des Graces, c'eſt à dire, de l'Euchariſtie, qui contient l'Auteur meſme de toutes les Graces ? L'Apotre temoigne que Dieu exerçoit des chaſtimens viſibles ſur les premiers Chreſtiens qui communioient avec trop peu de preparation, & qui ne mettoient pas de difference entre le Corps du Seigneur & les viandes communes ; & que c'eſtoit là ce qui cauſoit la mort, ou les maladies à pluſieurs d'entre les Fidelles. Mais que cette punition de Dieu leur eſtoit utile, puiſqu'elle leur ſervoit à expier leurs fautes dés cette vie, & à éviter la damnation : *Cum judicamur autem, à Domino corripimur, ut non cum hoc mundo damnemur.* Il ſemble que Dieu n'agiſſe plus de la ſorte à l'égard de ceux qui abuſent de ſes myſteres. Il fait moins éclater ſa juſtice à la veuë des hommes : il ſe retire en haut, comme dit l'Ecriture, & il s'eloigne de nous : *Et propter hanc in altum re-*

gredere. On communie plus indignement que jamais, & on n'en reçoit aucune punition visible. C'est ce qui doit faire craindre à ceux qui reconnoissent par la negligence de leur vie, qu'ils ont peu profité de tant de Communions, que l'indulgence de Dieu à leur égard ne soit un effet de son abandon, & qu'ils ne soient d'autant plus coupables qu'ils ont esté moins punis.

CHAPITRE VIII.

Adresse de l'amour propre pour nous empescher de nous appliquer les reproches que JESUS-CHRIST *fait à certaines gens. Que* J. C. *n'a gueres repris que les vices spirituels.*

UNE adresse de l'amour propre pour empescher que nous ne nous appliquions les reproches que JESUS-CHRIST fait à certaines gens dans l'Evangile, c'est de nous en donner des idées si noires, qu'il ne nous vienne jamais dans l'esprit, que nous leur puissions ressembler. Par exemple, on conçoit les Pharisiens

omme des gens d'un orgueüil si insupportable & si extraordinaire, qu'il semble qu'il n'y en ait plus de tel parmy les hommes. Mais cela n'est pas ainsi. Ils estoient faits comme d'autres hommes ; & leur vanité se connoissoit peu à l'exterieur. Ils ne la connoissoient pas eux-mesmes. Ils estoient d'ailleurs grands observateurs de la Loy, & fort exacts dans les moindres choses qui regardoient le culte de Dieu. Qui nous asseurera donc que nous ne leur soyons pas semblables ? Ils estoient hypocrites, il est vray : mais ils ne connoissoient pas leur hypocrisie. Peut-estre le sommes-nous autant qu'eux, & asseurement nous le sommes tous en quelque degré. Cependant JESUS-CHRIST declare qu'ils seront punis plus rigoureusement que les autres Juifs qui estoient neanmoins fort méchans : *Accipient prolixius judicium.* Ce qui fait voir qu'on peut estre tres-criminel devant Dieu en menant une vie reglée à l'exterieur.

Et en effet, il est remarquable que la pluspart des reproches & des menaces que JESUS-CHRIST fait dans l'E-

vangile, ne regardent que des vices ſpirituels, parce qu'il a ſuppoſé que les vices corporels ſont aſſez condamnez par eux-meſmes. Il condamne l'abus de ſa parole & de ſes miracles dans les Capharnaïtes; l'orgueüil & l'intereſt dans les Phariſiens; le deſir de préeminence dans les Apoſtres; l'omiſſion des œuvres de charité dans ceux dont il dit qu'ils ſeront mis à la gauche & envoyez au feu éternel; le défaut de la charité interieure dans la parabole des Vierges. La pluſpart de ſes preceptes ont de meſme pour objet des vertus interieures, l'amour des ennemis, la retenuë dans les jugemens, le détachement des biens du monde, le renoncement aux ſatisfactions humaines, la vigilance dans la priere, l'humilité & la ſimplicité des enfans. C'eſt en cela qu'il fait conſiſter cette juſtice qui ſurpaſſe celle des Phariſiens, ſans laquelle on n'entre point au Royaume de Dieu: & cependant qui peut s'aſſeurer d'y ſatisfaire entierement?

CHAPITRE IX.

Qu'il y en a peu qui puissent s'asseurer d'avoir les marques que l'Ecriture nous donne de la vie de l'ame.

L'ECRITURE nous donne diverſes marques pour reconnoiſtre la vie & la mort de l'ame; mais ces marques meſmes ſont plus capables d'augmenter que de diminuer la crainte de ceux qui ont peu de devotion, & qui ſont dans cét eſtat d'inſenſibilité dont nous parlons. Elle nous dit premierement que celuy qui n'a point l'eſprit de JESUS-CHRIST n'eſt point à luy: *Qui non habet ſpiritum Chriſti, hic non eſt ejus.* Ainſi quoy que tous ceux qui ont renoncé au peché, doivent avoir quelque confiance que cét eſprit eſt en eux par le deſir qu'ils reſſentent au fond de leur cœur d'eſtre uniquement à JESUS-CHRIST, cette confiance n'exclud pourtant pas la crainte qu'ils doivent auſſi avoir, que cette marque qu'ils ont de ſa preſence, ne ſoit trompeuſe; & qu'ils ne prennent

une resolution purement naturelle formée par l'accoûtumance, pour une attache divine formée par l'esprit de Dieu. Car combien y a-t-il d'autres effets de cét Esprit-saint qu'ils ne trouvent point en eux? L'esprit de JESUS-CHRIST est un esprit de recueillement & d'adoration continuelle; c'est un esprit de zele pour la justice, de haine pour le peché, d'amour pour les pecheurs; c'est un esprit de croix, de mort, & d'immolation perpetuelle; C'est un esprit de separation, de détachement parfait de toutes les creatures; c'est un esprit de douceur & de bonté pour tous les hommes. Ce sont là les sentimens que l'esprit de Dieu a formez avec plenitude dans le cœur de JESUS-CHRIST, & ce sont ceux qu'il doit former dans le nostre en quelque degré, si nous avons receu de sa plenitude quelque participation de cet esprit qui nous doit rendre conformes à l'image du Fils unique de Dieu. Voilà les marques de vie. Plus ces sentimens sont vifs & agissans, plus on a sujet de se croire vivant. Mais plus ils sont foibles & languissans, plus on a sujet d'apprehender d'estre morts.

L'Ecriture nous marque encore ce que c'eſt que la vie de l'ame, en nous diſant, *que le juſte vit de la foy.* Et pour bien l'entendre, il faut remarquer que l'ame ne vit que par ſa connoiſſance & par ſon amour: d'où il s'enſuit que cette vie de la foy conſiſte à penſer ſelon la foy, & à aimer ou haïr ſelon la foy, c'eſt à dire que pour vivre de la foy, il faut juger les choſes grandes ou petites, utiles ou inutiles, bonnes ou mauvaiſes, non ſelon nôtre gouſt, & nos inclinations corrompuës; mais ſelon la lumiere de la foy: & il faut de meſme que les ſentimens du cœur ſuivent cette lumiere, & que nos craintes, nos eſperances, nos joyes, nos triſteſſes, noſtre amour, noſtre haine ſoient conduits par la foy.

Pour ſçavoir donc ſi nous vivons de la foy, il n'y a qu'à conſiderer ſi nous deſirons ce que la foy nous monſtre que nous devons deſirer: ſi nous nous affligeons des choſes qu'elle nous fait voir eſtre contraires à la loy de Dieu: ſi nous deſirons & pour nous & pour les autres les biens qu'elle nous propoſe comme devant eſtre l'o-

jet de nos deſirs ? car alors nous pourrons nous aſſurer que noſtre ame eſt veritablement vivante. Mais ſi nous voyons au contraire que nous nous affligions de ce qui devroit nous réjoüir, & que nous nous réjoüiſſions de ce qui devroit nous affliger ; comme nous avons alors peu de part à cette vie de la foy, nous avons auſſi peu de marques de la vie de noſtre ame.

Enfin l'Apoſtre ſaint Jean nous aſſeure que celuy *qui n'aime point, demeure dans la mort* ; *& que celuy qui aime, poſſede la vie.* Et l'Apoſtre ſaint Paul pour ne nous pas laiſſer tromper par la vaine image d'une fauſſe charité, a pris ſoin de nous décrire exactement les qualitez de cette veritable charité qui fait la vie de nos ames. *La charité*, dit-il, *eſt patiente* ; *elle eſt douce* ; *elle n'eſt point jalouſe, ny inconſiderée* ; *elle ne s'éleve point de vanité* ; *elle n'eſt point ambitieuſe* ; *elle ne recherche point ſes intereſts* ; *elle n'eſt point colere, ny ſoupçonneuſe* ; *elle ne ſe rejoüit point de l'injuſtice* ; *elle ſe réjoüit de la verité.* C'eſt par là que nous nous devons examiner. Si nous nous

pouvons rendre un témoignage sincere, que nous ressentons en nous tous les effets de la charité, à la bonne heure que nous soyons pleins de confiance & de joye. Mais si nous en ressentons de tout contraires, il n'y a qu'une extréme stupidité qui puisse étouffer les justes sentimens de crainte que cette connoissance nous doit donner.

On ne doit pas prendre aussi pour une marque certaine que l'on est vivant devant Dieu, une certaine équité d'esprit par laquelle on juge assez justement de la plusspart des choses qui se presentent. Car cette qualité peut demeurer avec les plus grands déreglemens; & l'on voit souvent des personnes qui estant dans un tres-mauvais estat par des crimes, ou spirituels ou corporels, dont ils n'ont fait aucune penitence, ne laissent pas de se conserver une certaine region dans leur esprit, qui ne paroist point troublée par les impressions du diable, dans laquelle ils jugent bien de plusieurs choses, & reglent leur vie d'une maniere honneste & raisonnable. Et le diable qui les possede, per-

met mesme souvent qu'ils habitent presque toûjours dans cette region tranquille, & qu'ils ne se connoissent que par là; afin qu'ils ne s'apperçoivent point de la corruption de leur cœur, par laquelle il les tient assujettis.

CHAPITRE X.

Quelle est la crainte où l'on doit tendre. Avantages que l'on peut tirer de l'estat d'insensibilité. Qu'il n'y faut pas demeurer volontairement.

IL faut donc craindre, il faut trembler devant Dieu dans la veuë de tant de sujets de crainte: mais il faut que ce soit d'une crainte salutaire, qui au lieu d'abbatre l'ame, la releve, & la porte à remedier serieusement à ce qui luy donne sujet de craindre. Il faut que ce soit d'une crainte qui porte à la penitence, à la priere, à la vigilance, au travail. Que si avec tout cela on se trouve en un certain estat où il semble qu'on ne voye en soy que de la froideur & de l'insensibilité; & que

l'on ne puisse changer la disposition de son esprit, il faut se soumettre humblement à l'ordre de Dieu, & esperer d'en tirer autant d'avantage, que s'il luy avoit plu que nous fussions sensiblement remplis de devotion, de consolation & de ferveur. Et peut-estre en tirerions nous effectivement cet avantage si nous entrions sincerement dans les sentimens où cet estat mesme nous porte, & que nous jugeassions de nous, comme nous en devons juger dans la verité.

Ce ne seroit pas en effet un petit avantage que de se conserver par là dans le mépris de soy-mesme; mais il faut bien se garder que ce pretexte ne nous porte à demeurer volontairement dans cet estat. Dieu qui veut que quelques ames y soient pour les humilier, veut en mesme temps qu'elles fassent tout ce qu'elles peuvent pour en sortir. Il leur adresse à toutes ces paroles de son Prophete : *Erudite Jerusalem, ne forte recedat à te anima mea.* Instruisez-vous ô ame Chrestienne, de peur que mon esprit ne vous abandonne ? Ne demeurez point volontairement dans l'ignorance & dans les tenebres.

Il faut également éviter & la negligence dans la recherche des lumieres de Dieu, & l'impatience dans les tenebres où il nous laisse. L'un est un effet de paresse, & l'autre d'orgueil. Mais ces lumieres que nous devons rechercher, ne sont pas des lumieres simplement speculatives. Ce sont ces lumieres qui touchent le cœur au mesme temps qu'elles instruisent l'esprit, & qui naissent de la charité, qui est le vray remede de la dureté du cœur, & de l'insensibilité.

QUATRIE'ME TRAITE'
DES MOYENS DE CONSERVER LA PAIX avec les hommes.

PREMIERE PARTIE.

Quærite pacem civitatis ad quam transmigrare vos feci, & orate pro ea ad Dominum, quia in pace illius erit pax vobis.

CHAPITRE PREMIER.

Hommes Citoyens de plusieurs Villes. Ils doivent procurer la Paix de toutes. Et s'appliquer en particulier à vivre en Paix dans la societé où ils passent leur vie & dont ils font partie.

TOutes les societez dont nous faisons parties ; toutes les choses avec lesquelles nous avons quelque liaison & quelque commerce, sur les-

quelles nous agissons, & qui agissent surnous, & dont le different estat est capable d'alterer la disposition de nôtre ame, sont les villes où nous passons le temps de nostre pelerinage; parce que nostre ame s'y occupe & s'y repose.

Ainsi le monde entier est nostre ville, parce qu'en qualité d'habitans du monde nous avons liaison avec tous les hommes, & que nous en recevons méme tantost de l'utilité & tantost du dommage. Les Hollandois ont commerce avec ceux du Japon. Nous en avons avec les Hollandois. Nous en avons donc avec ces peuples qui sont aux extremitez du monde : parce que les avantages que les Hollandois en tirent, leur donnent le moyen, ou de nous servir, ou de nous nuire. On en peut dire autant de tous les autres peuples. Ils tiennent tous à nous par quelque endroit; & ils entrent tous dans la chaine qui lie tous les hommes entr'eux par les besoins reciproques qu'ils ont les uns des autres.

Mais nous sommes encore plus particulierement Citoyens du Royaume

ù nous ſommes nez, & où nous vi-
ons : de la ville où nous habitons : de
a ſocieté dont nous faiſons partie :
& enfin nous nous pouvons dire en
quelque ſorte citoyens de nous-meſ-
mes & de noſtre propre cœur. Car
nos diverſes paſſions, & nos diver-
ſes penſées tiennent lieu d'un peuple
avec qui nous avons à vivre : & ſou-
vent il eſt plus facile de vivre avec
tout le monde exterieur, qu'avec ce
peuple interieur que nous portons en
nous-meſmes.

L'Ecriture qui nous oblige de cher-
cher la paix de la ville où Dieu nous
fait habiter, l'entend également de
toutes ces differentes villes. C'eſt à
dire, qu'elle nous oblige de chercher
& de deſirer la paix & la tranquillité
du monde entier : de noſtre royaume :
de noſtre ville : de noſtre ſocieté, &
de nous-meſmes. Mais comme nous
avons plus de pouvoir de la procurer à
quelques-unes de ces villes qu'aux au-
tres ; il faut auſſi que nous y travail-
lions diverſement.

Car il n'y a guere de gens qui ſoient
en eſtat de procurer la paix, ny au
monde, ny a des royaumes, ny à des

villes, autrement que par leurs prieres. Ainsi nostre devoir à cet égard se reduit à la demander sincerement à Dieu, Et à croire que nous y sommes obligez : & nous le sommes en effet, puis que les troubles exterieurs qui divisent les Royaumes, viennent souvent du peu de soin que ceux qui en font partie, ont de demander la paix à Dieu, & de leur peu de reconnoissance lors que Dieu la leur a accordée. Les guerres temporelles ont de si estranges suites, & des effets si funestes pour les ames mesmes, qu'on ne sçauroit trop les apprehender. C'est pourquoy saint Paul, en recommandant de prier pour les Rois du monde, marque expressement, comme un principe de cette obligation, le besoin que nous avons pour nous-mesmes de la tranquillité exterieure : *Ut quietam & tranquillam vitam agamus.*

On se procure la paix à soy-mesme en reglant ses pensées & ses passions. Et par cette paix interieure, on contribuë beaucoup à la paix de la societé dans laquelle on vit, parce qu'il n'y a gueres que les passions qui la troublent. Mais comme cette paix

ec ceux qui nous ſont unis par des
ns plus étroits, & par un commer-
plus frequent, eſt d'une extrême im-
ortance pour entretenir la tranquilli-
dans nous-meſmes, & qu'il n'y a
en de plus capable de la troubler
ne la diviſion oppoſée à cette paix,
eſt de celle-là principalement qu'il
ut entendre cette inſtruction du Pro-
nete. *Quærite pacem civitatis ad*
uam tranſmigrare vos feci. Cherchez
paix de la ville qui eſt le lieu de
oſtre exil.

CHAPITRE II.

Union de la raiſon & de la religion à nous inſpirer le ſoin de la paix.

LEs hommes ne ſe conduiſent d'or-
dinaire dans leur vie, ny par la
oy, ny par la raiſon. Ils ſuivent teme-
airement les impreſſions des objets
reſens, ou les opinions communé-
ent eſtablies parmy ceux avec qui
s vivent. Et il y en a peu qui s'appli-
uent avec quelque ſoin à conſiderer
e qui leur eſt veritablement utile

pour passer heureusement cette vie, ou selon Dieu, ou selon le monde. S'ils y faisoient reflexion, ils veroient que la foy & la raison sont d'accord sur la plusparт des devoirs & des actions des hommes ; que les choses dont la Religion nous éloigne, sont souvent aussi contraires au repos de cette vie qu'au bon-heur de l'autre, & que la plusparт de celles où elle nous porte, contribuent plus au bonheur temporel, que tout ce que nostre ambition, & nostre vanité nous font rechercher avec tant d'ardeur.

Or cet accord de la raison & de la foy ne paroist nulle part si bien que dans le devoir de conserver la paix avec ceux qui nous sont unis, & d'éviter toutes les occasions & tous les sujets qui sont capables de la troubler. Et si la religion nous prescrit ce devoir comme un des plus essentiels à la pieté Chrestienne, la raison nous y porte aussi comme à un des plus importans pour nostre propre interest.

Car on ne sçauroit considerer avec quelque attention, la source de la plusparт des inquietudes & des traverses

ſes qui nous arrivent, ou que nous voyons arriver aux autres ; qu'on ne reconnoiſſe qu'elles viennent ordinairement de ce qu'on ne ſe ménage pas aſſez les uns les autres. Et ſi nous voulons nous faire juſtice, nous trouverons qu'il eſt rare qu'on médiſe de nous ſans ſujet, & que l'on prenne plaiſir à nous nuire & à nous choquer de gayeté de cœur. Nous y contribuons toûjours quelque choſe. S'il n'y en a pas de cauſes prochaines, il y en a d'éloignées. Et nous tombons ſans y penſer dans une infinité de petites fautes, à l'égard de ceux avec qui nous vivons, qui les diſpoſent à prendre en mauvaiſe part ce qu'ils ſouffriroient ſans peine, s'ils n'avoient déja un commencement d'aigreur dans l'eſprit. Enfin il eſt preſque toûjours vray que ſi l'on ne nous aime pas, c'eſt que nous ne ſçavons pas nous faire aimer.

Nous contribuons donc nous-meſmes à ces inquietudes, à ces traverſes & à ces troubles que les autres nous cauſent ; & comme c'eſt en partie ce qui nous rend mal-heureux, rien ne nous eſt plus important, meſme ſe-

lon le monde, que de nous appliquer à les éviter. Et la science qui nous apprend à le faire, nous est mille fois plus utile que toutes celles que les hommes apprennent avec tant de soin & tant de temps. C'est pourquoy il y a lieu de déplorer le mauvais choix que les hommes font dans l'étude des arts, des exercices & des sciences. Ils s'appliquent avec soin à connoistre la matiere, & à trouver les moyens de la faire servir à leurs besoins. Ils apprennent l'art de dompter les animaux, & de les employer à l'usage de la vie; & ils ne songent pas seulement à celuy de se rendre les hommes utiles, & d'empescher qu'ils ne les troublent & ne rendent leur vie mal-heureuse, quoy que les hommes contribuent infiniment plus à leur bonheur ou à leur malheur, que tout le reste des creatures.

C'est ce que la raison nous dicte touchant ce devoir. Mais si l'on en consulte la religion & la foy, elles nous y engagent encore tout autrement par l'autorité de leurs preceptes & par les raisons divines qu'elles nous en aportent. JESUS-CHRIST

a tellement aimé la paix qu'il en fait deux des huit Beatitudes qu'il nous propose dans l'Evangile. *Heureux*, dit-il, *ceux qui sont doux, parce qu'ils possederont le terre*, ce qui comprend la tranquillité de cette vie & le repos de l'autre. *Heureux*, dit-il encore, *ceux qui sont pacifiques, parce qu'ils auront le nom d'enfans de Dieu*, qui est la plus haute qualité dont les hommes soient capables, & qui n'est deuë par consequent qu'à la plus grande des vertus. Saint Paul fait une loy expresse touchant la paix, en commandant de la garder autant qu'il est possible avec tous les hommes : *Cum omnibus hominibus, si fieri potest, pacem habentes.* Il nous défend les contentions, & nous ordonne la patience & la douceur envers tout le monde : *Servum Dei non oportet litigare, sed mansuetum esse ad omnes.* Et enfin il nous declare que l'esprit de contention n'est point celuy de l'Eglise : *Si quis videtur contentiosus esse, nos talem consuetudinem non habemus.*

Il n'y a guere d'avertissement plus frequent dans les Livres du Sage que

ceux qui tendent à nous regler dans le commerce que nous avons avec le prochain, & á nous faire éviter ce qui peut exciter des diviſions & des querelles. C'eſt dans cette veuë qu'il nous dit que la douceur dans les paroles multiplie les amis, & adoucit les ennemis : *Verbum dulce multiplicat amicos, & mitigat inimicos,* & que les gens de bien ſont pleins de douceur & de complaiſance : *Et lingua eucharis in bono homine abundat.*

Il dit en un autre endroit que les réponſes douces appaiſent la colere, & que celles qui ſont aigres, excitent la fureur : *Reſponſio mollis frangitiram, ſermo durus ſuſcitat furorem.* Il dit que le Sage ſe fait aimer par ſes paroles : *ſapiens in verbis ſeipſum amabilem facit.*

Enfin il releve tellement cette vertu, qu'il l'appelle l'arbre de vie, parce qu'elle nous procure le repos, & dans cette vie, & dans l'autre : *Lingua placabilis lignum vitæ.*

Il a bien voulu meſme nous apprendre que l'avantage que cette vertu nous apporte en nous faiſant aimer, eſt preferable à ceux que les hom-

mes desirent le plus, qui sont l'honneur & la gloire. Car c'est un des sens de ces paroles : *Fili in mansuetudine opera tua perfice, & super gloriam hominum diligeris.*

Le Sage y compare les deux choses que les hommes recherchent principalement des autres hommes, qui sont l'amour & la gloire. La gloire vient de l'idée de l'excellence ; l'amour de l'idée de la bonté, & cette bonté se témoigne par la douceur. Or il nous apprend dans cette comparaison, que quoy que l'estime des hommes flate plus nostre vanité, il vaut neanmoins mieux en estre aimé. Car l'estime ne nous donne entrée que dans leur esprit au lieu que l'amour nous ouvre leur cœur. L'estime est souvent accompagnée de jalousie, mais l'amour éteint toutes les malignes passions : & ce sont celles-là qui troublent nostre repos.

CHAPITRE III.

Raisons des devoirs de garder la paix avec ceux avec qui on vit.

ON peut tirer de l'Ecriture une infinité de raisons pour nous exciter à conserver la paix avec les hommes par tous les moyens qui nous sont possibles.

1. Il n'y a rien de si conforme à l'esprit de la loy nouvelle que la pratique de ce devoir : & l'on peut dire qu'elle nous y porte par son essence mesme. Car au lieu que la cupidité, qui est la loy de la chair, desunissant l'homme d'avec Dieu, elle le desunit d'avec luy-mesme, par le soulevement des passions contre la raison ; & d'avec tous les autres hommes en l'en rendant ennemy, & le portant à tâcher de s'en rendre le tyran. Le propre au contraire de la charité, qui est cette loy nouvelle que JESUS-CHRIST est venu apporter au monde, c'est de reparer toutes les desunions que le peché a produites ; de

reconcilier l'homme avec Dieu, en l'aſſujettiſſant à ſes loix; de le reconcilier avec luy-meſme, en aſſujettiſſant ſes paſſions à la raiſon; & enfin de le reconcilier avec tous les hommes, en luy oſtant le deſir de les dominer.

Or un des principaux effets de cette charité à l'égard des hommes, eſt de nous appliquer à conſerver la paix avec eux, puis qu'il eſt impoſſible qu'elle ſoit vive & ſincere dans le cœur, ſans y produire cette application. On craint naturellement de bleſſer ceux que l'on aime. Et cet amour nous faiſant regarder toutes les fautes que nous commettons contre les autres comme grandes & importantes, & toutes celles qu'ils commettent contre nous, comme petites & legeres, il éteint par là la plus ordinaire ſource des querelles, qui ne naiſſent le plus ſouvent que de ces fauſſes idées qui groſſiſſent à noſtre veuë tout ce qui nous touche en particulier, & qui amoindriſſent tout ce qui touche les autres.

2. Il eſt impoſſible d'aimer les hommes ſans deſirer de les ſervir: & il

eſt impoſſible de les ſervir ſans eſtre bien avec eux ; de ſorte que le même devoir qui nous charge des autres hommes, ſelon l'Ecriture, pour les ſervir en toutes les manieres dont nous ſommes capables, nous oblige auſſi de nous entretenir en paix avec eux, parce que la paix eſt la porte du cœur, & que l'averſion nous le ferme, & nous le rend entierement inacceſſible.

3. Il eſt vray que l'on n'eſt pas toûjours en eſtat de ſervir les autres par des diſcours d'édification ; mais il y a bien d'autres manieres de les ſervir. On le peut faire par le ſilence, par des exemples de modeſtie, de patience & de toutes les autres vertus. Et c'eſt la paix & l'union qui leur ouvre le cœur pour les en faire profiter.

Or la charité non ſeulement embraſſe tous les hommes, mais elle les embraſſe en tous temps. Ainſi nous devons avoir la paix avec tous les hommes, & en tout temps ; car il n'y en a point où nous ne devions les aimer & deſirer de les ſervir : & par conſequent il n'y en a point où nous ne devions oſter de noſtre part,

tous les obſtacles qui s'y pourroient rencontrer, dont le plus grand eſt l'averſion & l'éloignement qu'ils pourroient avoir pour nous. De ſorte que lors meſme que l'on ne peut conſerver avec eux une paix interieure qui conſiſte dans l'union de ſentimens, il faut tâcher au moins d'en conſerver une exterieure qui conſiſte dans les devoirs de la civilité humaine, afin de ne ſe rendre pas incapables de les ſervir quelque jour, & de témoigner toûjours à Dieu le deſir ſincere que l'on en a.

De plus, ſi nous ne leur ſervons pas actuellement, nous ſommes au moins obligez de ne leur pas nuire. Or c'eſt leur nuire que de les porter en les choquant, à tomber en quelque froideur à noſtre égard. C'eſt leur cauſer un dommage réel, que de les diſpoſer par l'éloignement qu'ils concevront de nous, à prendre nos actions ou nos paroles en mauvaiſe part; à en parler d'une maniere peu équitable, & qui bleſſeroit leur conſcience; & enfin à mépriſer meſme la verité dans noſtre bouche, & à n'aimer pas la juſtice, lors que c'eſt nous qui la défendons.

Ce n'eſt donc pas ſeulement l'intereſt des hommes, c'eſt celuy de la verité meſme qui nous oblige à ne les pas aigrir inutilement contre nous. Si nous l'aimons nous devons éviter de la rendre odieuſe par noſtre imprudence, & de luy fermer l'entrée du cœur & de l'eſprit des hommes, en nous la fermant à nous-meſmes : & c'eſt auſſi pour nous porter à éviter ce défaut que l'Ecriture nous avertit : *Que les ſages ornent la ſcience*, c'eſt a dire qu'ils la rendent venerable aux hommes, & que l'eſtime qu'ils attirent par leur moderation, fait paroiſtre plus auguſte la verité qu'ils annoncent ; au lieu qu'en ſe faiſant ou mépriſer ou haïr des hommes, on la deshonore, parce que le mépris & la haine paſſent ordinairement de la perſonne à la doctrine.

Il eſt vray qu'il eſt impoſſible que les gens de bien ſoient toûjours en paix avec les hommes, aprés que JESUS-CHRIST les a avertis qu'ils ne devoient pas eſperer d'eſtre autrement traittez d'eux qu'il l'a eſté luy-meſme. C'eſt pourquoy ſaint Paul en nous

exhortant de conſerver la paix avec eux, y ajouſte cette reſtriction, *S'il eſt poſſible : Si fieri poteſt*, ſçachant bien que cela n'eſt pas toûjours poſſible, & qu'il y a des occaſions où il faut par neceſſité hazarder de les choquer en s'oppoſant à leurs paſſions. Mais afin de le faire utilement, & ſans avoir un juſte ſujet de craindre que nous n'ayons contribué aux ſuites fâcheuſes qui en naiſſent quelquefois, il faut éviter avec un extrême ſoin de les choquer inutilement, ou pour des choſes de peu d'importance, ou par une maniere trop dure, parce qu'il n'y a en effet que ceux qui épargnent les autres, autant qu'il eſt en leur pouvoir, qui les puiſſent reprendre avec quelque fruit.

Si ſaint Pierre donc ſçachant bien qu'il eſt inévitable que les Chrétiens ſouffrent & ſoient perſecutez, leur recommande de ne ſe pas attirer leurs ſouffrances par leurs crimes : on leur peut dire de meſme qu'étant inévitable qu'ils ſoient haïs des hommes, ils doivent extremement éviter de ſe faire haïr par leur imprudence & leur indiſcretion, & de

perdre par là le merite qu'ils peuvent acquerir par cette sorte de souffrance.

Voicy encore une autre raison qui rend la paix necessaire, & qui nous oblige de la procurer autant qu'il nous est possible ; c'est que la correction fraternelle est un devoir qui nous est recommandé expressément par l'Evangile, & dont l'obligation est tres-étroite. Cependant il est certain qu'il y a peu de gens qui le puissent pratiquer utilement, & sans causer plus de mal que de bien à ceux qu'ils reprennent. Mais il ne faut pas pour cela qu'ils s'en croyent dispensez. Car comme on n'est pas exempt de faute devant Dieu, lorsque l'on se met par imprudence hors d'estat de pratiquer la charité corporelle, & qu'il nous impute le défaut des bonnes œuvres dont nous nous privons par nostre faute ; nous ne ne devons pas non plus nous croire exempts de peché, lorsque le peu de soin que nous avons de conserver la paix avec nostre prochain, nous met dans l'impuissance de pratiquer envers luy la charité spirituelle que nous luy devons.

Enfin noſtre intereſt ſpirituel, & la charité que nous nous devons à nous-meſmes, nous doit porter à éviter tout ce qui nous peut commettre avec les hommes & nous rendre l'objet de leur haine ou de leur mépris. Car rien n'eſt plus capable d'éteindre, ou de refroidir dans nous-meſmes la charité que nous leur devons, puiſqu'il n'y a rien de ſi difficile que d'aimer ceux en qui l'on ne trouve que de la froideur, ou meſme de l'averſion.

CHAPITRE IV.

Regle generale pour conſerver la paix. Ne bleſſer perſonne, & ne ſe bleſſer de rien. Deux manieres de choquer les autres. Contredire leurs opinions. S'oppoſer à leurs paſſions.

MAis la peine n'eſt pas de ſe convaincre ſoy-meſme de la neceſſité de conſerver l'union avec le prochain ; c'eſt de la conſerver effectivement en évitant tout ce qui la peut alterer. Il eſt certain qu'il n'y a qu'une charité abondante qui puiſſe produire

ce grand effet. Mais entre les moyens humains qu'il eſt utile d'y employer, il ſemble qu'il n'y en ait point de plus propre que de s'appliquer à bien connoiſtre les cauſes ordinaires des diviſions qui arrivent entre les hommes, afin de les pouvoir prevenir. Or en les conſiderant en general, on peut dire qu'on ne ſe broüille avec les hommes, que parce qu'en les bleſſant, on les porte à ſe ſeparer de nous; ou parce qu'eſtant bleſſez par leurs actions ou par leurs paroles, nous venons nous-meſmes à nous éloigner d'eux & à renoncer à leur amitié. L'un & l'autre ſe peut faire, ou par une rupture manifeſte, ou par un refroidiſſement inſenſible. Mais de quelque maniere que cela ſe faſſe, ce ſont toûjours ces mécontentemens reciproques qui ſont les cauſes des diviſions: & l'unique moyen de les éviter, c'eſt de ne faire jamais rien qui puiſſe bleſſer perſonne, & de ne ſe bleſſer jamais de rien.

Il n'y a rien de plus facile que de preſcrire cela en general. Mais il y a peu de choſes plus difficiles à pratiquer en particulier; & l'on peut dire

que c'eſt icy une de ces regles, qui eſtant fort courte dans les paroles, ſont d'une extrême étenduë dans le ſens, & renferment dans leur generalité un grand nombre de devoirs tres-importans. C'eſt pourquoy il eſt bon de la développer en examinant plus particulierement par quels moyens on peut éviter de bleſſer les hommes, & mettre ſon eſprit dans la diſpoſition de ne ſe point bleſſer de ce qu'ils peuvent faire ou dire contre nous.

Le moyen de reüſſir dans la pratique du premier de ces devoirs, eſt de ſçavoir ce qui les choque, & ce qui forme en eux cette impreſſion qui produit l'averſion & l'éloignement. Or il ſemble que toutes les cauſes s'en peuvent reduire à deux, qui ſont, de contredire leurs opinions, & de s'oppoſer à leurs paſſions. Mais comme cela ſe peut faire en diverſes manieres; que ces opinions & ces paſſions ne ſont pas toutes de meſme nature, & qu'il y en a pour leſquelles ils ſont plus ſenſibles que pour d'autres, il faut encore pouſſer cette recherche plus loin, en conſiderant plus en détail les

jugemens & les passions qu'il est plus dangereux de choquer.

CHAPITRE V.

Causes de l'attache que les hommes ont à leurs opinions. Qui sont ceux qui y sont le plus sujets.

LEs hommes sont naturellement attachez à leurs opinions, parce qu'ils ne sont jamais sans quelque cupidité qui les porte à desirer de regner sur les autres en toutes les manieres qui leur sont possibles. Or on y regne en quelque sorte par la créance. Car c'est une espece d'empire que de faire recevoir ses opinions aux autres. Et ainsi l'opposition que nous y trouvons, nous blesse à proportion que nous aimons plus cette sorte de domination. L'homme met sa joye, dit l'Ecriture, dans les sentimens qu'il propose : *Lætatur homo in sententia oris sui.* Car en les proposant, il les rend siens, il en fait son bien, il s'y attache d'interest : & les détruire, c'est détruire quelque chose qui luy appar-

tient. On ne le peut faire, ſans luy montrer qu'il ſe trompe, & il ne prend point plaiſir à s'eſtre trompé. Celuy qui contredit un autre dans quelque point, pretend en cela avoir plus de lumiere que luy. Et ainſi il luy preſente en meſme temps deux idées deſagreables: l'une qu'il manque de lumiere; l'autre que luy qui le reprend, le ſurpaſſe en intelligence. La premiere l'humilie; la ſeconde l'irrite & excite ſa jalouſie. Ces effets ſont plus vifs & plus ſenſibles à meſure que la cupidité eſt plus vive & plus agiſſante, mais il y a peu de gens qui ne les reſſentent en quelque degré, & qui ſouffrent la contradiction, ſans quelque ſorte de dépit.

Outre cette cauſe generale, il y en a pluſieurs autres qui rendent les hommes plus attachez à leurs ſens, ou plus ſenſibles à la contradiction. Quoy qu'il ſemble que la pieté en diminuant l'eſtime qu'on peut avoir de ſoy-meſme, & le deſir de dominer ſur l'eſprit des autres, doive diminuer l'attache à ſes propres ſentimens, elle fait ſouvent un effet tout contraire. Car comme les perſonnes ſpirituelles regar-

dent toutes choſes par des veuës ſpirituelles, & qu'il leur arrive neanmoins quelquesfois de ſe tromper; il leur arrive auſſi quelquesfois de ſpiritualizer certaines fauſſetez, & de revêtir des opinions, ou incertaines ou mal fondées, de raiſons de conſcience qui les portent à s'y attacher opiniâtrement. De ſorte qu'apliquant l'amour qu'elles ont en general pour la verité, pour la vertu, & pour les intereſts de Dieu, à ces opinions qu'elles n'ont pas aſſez examinées, leur zele s'excite & s'échauffe contre ceux qui les combattent, ou qui témoignent de n'en eſtre pas perſuadez: Et ce qui leur reſte meſme de cupidité, ſe mélant & ſe confondant avec ces mouvemens de zele, ſe répand avec d'autant plus de liberté, qu'elles y reſiſtent moins, & qu'elles ne diſtinguent point ce double mouvement qui agite dans leur cœur; parce que leur eſprit n'eſt ſenſiblement occupé que de ces raiſons ſpirituelles qui leur paroiſſent eſtre l'unique ſource de leur zele.

C'eſt par un effet de cette illuſion ſecrete, que l'on voit des perſonnes

fort à Dieu, s'attacher tellement à des opinions de Philoſophie, quoy que tres-fauſſes, qu'ils regardent avec pitié ceux qui n'en ſont pas perſuadez, & les traittent d'amateurs de nouveautez, lors meſme qu'ils n'avancent rien que d'indubitable. Il y en a devant qui l'on ne ſçauroit parler contre les formes ſubſtantielles, ſans leur cauſer de l'indignation. D'autres s'intereſſent pour Ariſtote, & pour les anciens Philoſophes, comme ils pourroient faire pour des Peres de l'Egliſe. Quelques-uns prennent le parti du Soleil, & pretendent qu'on luy fait injure, en le faiſant paſſer pour un amas de pouſſiere qui ſe remuë avec rapidité. La verité eſt que ce n'eſt point la cupidité qui produit ces mouvemens, & que ce ne ſont que certaines maximes ſpirituelles, qui ſont vrayes en general, & qu'ils appliquent mal en particulier. Il faut avoir de l'averſion de la nouveauté, il eſt vray. Il ne faut pas prendre plaiſir à rabaiſſer ceux que le conſentement public de tous les gens habiles a jugez dignes d'eſtime, il eſt encore vray. Mais avec tout cela, quand il

s'agit de choſes qui n'ont point d'autres regles que la raiſon, la verité connuë doit l'emporter ſur toutes ces maximes : & elles ne doivent ſervir qu'à nous rendre plus circonſpects, pour ne nous pas laiſſer ſurprendre par de legeres apparences.

Toutes les qualitez exterieures qui ſans augmenter noſtre lumiere, contribuent à nous perſuader que nous avons raiſon, nous rendant plus attachez à noſtre ſens, nous rendent auſſi plus ſenſibles à la contradiction. Or il y en a pluſieurs qui produiſent en nous cet effet.

Ceux qui parlent bien & facilement, ſont ſujets à eſtre attachez à leur ſens, & à ne ſe laiſſer pas facilement détromper ; parce qu'ils ſont portez à croire qu'ils ont le meſme avantage ſur l'eſprit des autres, qu'ils ont, pour le dire ainſi, ſur la langue des autres : l'avantage qu'ils ont en cela, leur eſt viſible & palpable, au lieu que leur manque de lumiere & d'exactitude dans le raiſonnement leur eſt caché. De plus la facilité qu'ils ont à parler, donne un certain éclat à leurs penſées, quoy que fauſſes, qui les

bloüit eux-meſmes ; au lieu que ceux qui parlent avec peine, obſcurciſſent les veritez les plus claires & leur donnent l'air de fauſſeté, & ils ſont meſme ſouvent obligez de ceder & de paroître convaincus, faute de trouver des termes pour ſe demêler de ces fauſſetez ébloüiſſantes.

Ce qui fortifie cette attache dans ceux qui ont cette facilité de parler, c'eſt qu'ils entraînent d'ordinaire la multitude dans leurs ſentimens, parce qu'elle ne manque jamais de donner l'avantage de la raiſon à ceux qui ont l'avantage de la parole. Et ce conſentement public révenant à eux, les rend encore plus contens de leurs penſées, parce qu'ils prennent de là ſujet de les croire conformes à la lumiere du ſens-commun. De ſorte qu'ils reçoivent des autres ce qu'ils leur ont preſté ; & ſont trompez à leur tour par ceux meſmes qu'ils ont trompez.

Il y a pluſieurs qualitez exterieures qui produiſent le meſme effet, comme la moderation, la retenuë, la froideur, la patience. Car ceux qui les poſſedent ſe comparant par là avec

ceux qui ne les ont pas, ne sçauroient s'empescher de se preferer a eux en ce point : en quoy ils ne leur font point d'injustice. Mais comme ces sortes d'avantages paroissent bien plus que ceux de l'esprit, & qu'ils attirent la créance & l'autorité dans le monde, ces personnes passent souvent jusques à preferer leur jugement à celuy des autres qui n'ont pas ces qualitez ; non en croyant par une vanité grossiere, avoir plus de lumiere d'esprit qu'eux ; mais d'une maniere plus fine & plus insensible. Car outre l'impression que fait sur eux l'approbation de la multitude à qui ils imposent par leurs qualitez exterieures ; ils s'attachent de plus aux défauts qu'ils remarquent dans la maniere dont les autres proposent leur sentiment, & ils viennent enfin à les prendre insensiblement pour des marques de défaut de raison.

Il y en a mesme à qui le soin qu'ils ont eu de demander à Dieu la lumiere dont ils ont besoin pour se conduire en certaines occasions difficiles, suffit pour preferer les sentimens où ils se trouvent, à ceux des autres en qui ils ne

voyent pas la mesme vigilance dans la priere ; mais ils ne considerent pas que le vray effet des prieres n'est pas tant de nous rendre plus éclairez, que de nous obtenir plus de défiance de nos propres lumieres, & de nous rendre plus disposez à embrasser celles des autres. De sorte qu'il arrive souvent qu'une personne moins vertueuse aura en effet plus de lumiere sur un certain point, qu'une autre qui aura beaucoup plus de vertu. Mais en mesme temps toute cette lumiere luy servira beaucoup moins par le mauvais usage qu'elle en fait, que si elle avoit obtenu par ses prieres, & la docilité pour recevoir la verité d'un autre, & la grace d'en bien uzer.

Ceux qui ont l'imagination vive, & qui conçoivent fortement les choses, sont encore sujets à s'attacher à leur propre jugement : parce que l'application vive qu'ils ont à certains objets, les empesche d'étendre assez la veuë de leur esprit, pour former un jugement équitable, qui dépend de la comparaison des diverses raisons. Ils se rempliſſent tellement d'une raison, qu'ils ne donnent plus d'entrée à tou-

tes les autres. Et ils reſſemblent proprement à ceux qui ſont trop prés des objets, & qui ne voyent ainſi que ce qui eſt preciſément devant eux.

C'eſt par pluſieurs de ces raiſons que les femmes, & particulierement celles qui ont beaucoup d'eſprit, ſont ſujettes à eſtre fort arreſtées à leur ſens. Car elles ont d'ordinaire un eſprit d'imagination, c'eſt à dire plus vif qu'étendu ; & ainſi elles s'occupent fortement de ce qui les frappe, & conſiderent peu le reſte. Elles parlent bien & facilement, & par là elles attirent la créance & l'eſtime. Elles ont de la moderation, & elles ſont exactes dans les actions de pieté. De ſorte que tout contribuë à leur faire eſtimer leurs propres penſées, parce que rien ne les porte à s'en défier.

Enfin tout ce qui éleve les hommes dans le monde, comme les richeſſes, la puiſſance, l'autorité, les rend inſenſiblement plus attachez à leurs ſentimens, tant par la complaiſance & la créance que ces choſes leur attirent, que parce qu'ils ſont moins accoûtumez à la contradiction ; ce qui les y rend plus delicats. Comme on

ne

ne les avertit pas ſouvent qu'ils ſe trompent, ils s'accoûtument à croire qu'ils ne ſe trompent point, & ils ſont ſurpris lorſqu'on entreprend de leur faire remarquer qu'ils y ſont ſujets comme les autres.

Ce ſeroit à la verité abuſer de ces obſervations generales, que d'en prendre ſujet d'attribuer en particulier cette attache vicieuſe, à ceux en qui l'on remarque les qualitez qui ſont capables de la produire, parce qu'elles ne la produiſent pas neceſſairement. Ainſi l'uſage qu'on en doit faire, n'eſt pas de ſoupçonner, ou de condamner perſonne en particulier ſur ces ſignes incertains ; mais ſeulement de conclure que quand on traite avec des perſonnes, qui par leur eſtat, ou par la qualité de leur eſprit, peuvent avoir ce défaut, ſoit qu'ils l'ayent ou ne l'ayent pas effectivement, il eſt toûjours utile de ſe tenir davantage ſur ſes gardes, pour ne pas choquer, ſans de grandes raiſons, leurs opinions & leurs ſentimens. Car cette precaution ne ſçauroit jamais nuire, & elle peut eſtre tres-utile en de certaines rencontres.

CHAPITRE VI.

Quelles sont les opinions qu'il est plus dangereux de choquer.

MAIS il faut remarquer que comme il y a des personnes qu'il est plus dangereux de contredire que d'autres ; il y a aussi certaines opinions ausquelles il faut avoir plus d'égard. Et ce sont celles qui ne sont pas particulieres à une seule personne du lieu où l'on vit, mais qui y sont établies par une approbation universelle. Car en choquant ces sortes d'opinions, il semble qu'on se veuille élever au dessus de tous les autres ; & l'on donne lieu à tous ceux qui en sont prevenus, de s'y interesser avec d'autant plus de chaleur, qu'ils croyent ne s'interesser pas pour leurs propres sentimens, mais pour ceux de tout le corps. Or la malignité naturelle est infiniment plus vive & plus agissante, lorsqu'elle a un pretexte honneste pour se couvrir, & qu'elle se peut déguiser à elle-mesme sous le pretexte

du zele que l'on doit avoir pour ses superieurs, & pour le corps dont on fait partie.

Cette remarque est d'une extréme importance pour la conservation de la paix. Et pour en penetrer l'étenduë, il faut ajoûter qu'en tout corps & en toute societé, il y a d'ordinaire certaines maximes qui regnent, qui sont formées par le jugement de ceux qui y possedent la créance, & dont l'autorité domine sur les esprits. Souvent ceux qui les proposent, y ont peu d'attache, parce qu'elles leur paroissent à eux-mesmes peu claires, mais cela n'empesche pas que les inferieurs recevant ces maximes sans examen, & par la voye de la simple autorité, ne les reçoivent comme indubitables, & que faisant d'ordinaire consister leur honneur à les maintenir à quelque prix que ce soit, ils ne s'élevent avec zele contre ceux qui les contredisent. Ces maximes & ces opinions regardent quelquesfois des choses speculatives & des questions de doctrine. On estime en quelques lieux une sorte de Philosophie, en d'autres une autre. Il y en a où toutes les opinions

severes sont bien reçuës, & d'autres où elles sont toutes suspectes. Quelquesfois elles regardent l'estime que l'on doit faire de certaines personnes, & principalement de celles qui sont de la societé mesme, parce que ceux qui y regnent par la créance, leur donnent à chacun leur rang & leur place selon la maniere dont ils les traittent, ou dont ils en parlent. Et cette place leur est confirmée par la multitude qui autorise le jugement des Superieurs, & qui est toûjours preste de le défendre.

Or comme ces jugemens peuvent estre faux & excessifs, il peut arriver que des particuliers de cette societé mesme ne les approuvent pas, & qu'ils trouvent ces places mal données. Et s'ils n'en usent avec bien de la discretion, & qu'ils n'apportent de grandes precautions pour ne pas choquer ceux avec qui ils vivent par la diversité de leurs sentimens, il est difficile qu'ils ne se fassé condamner de presomption & de temerité, & que l'on ne porte mesme ce qu'ils auront témoigné de leurs sentimens beaucoup au delà de leur pensée, en les accusant de mépriser absolument ceux dont

ils n'auroient pas toute l'estime que les autres en ont.

Pour éviter donc ces inconveniens : & beaucoup d'autres dans lesquels on peut tomber en combattant les opinions receuës ; il faut en quelque lieu, & en quelque societé que l'on soit, se faire un plan des opinions qui y regnent, & du rang que chacun y possede afin d'y avoir tous les égards que la charité & la verité peuvent permettre.

Il se peut faire que plusieurs de ces opinions soient fausses, & que plusieurs de ces rangs soient mal donnez: mais le premier soin que l'on doit avoir, est de se défier de soy-mesme dans ce poinct. Car s'il y a dans les hommes une foiblesse naturelle qui les dispose à se laisser entraîner sans examen par l'impression d'autruy ; il y a aussi une malignité naturelle qui les porte à contredire les sentimens des autres, & principalement de ceux qui ont beaucoup de reputation. Or il faut encore plus éviter ce vice que l'autre ; parce qu'il est plus contraire à la societé, & qu'il marque une plus grande corruption

dans le cœur & dans l'esprit ; de sorte que pour y resister, il faut autant que l'on peut, favoriser les opinions des autres, estre bien aise de les pouvoir approuver, & prendre mesme pour un prejugé de leur verité de ce qu'elles sont receuës.

CHAPITRE VII.

L'impatience qui porte à contredire les autres, est un défaut considerable. Qu'on n'est pas obligé de contredire toutes les fausses opinions. Qu'il faut avoir une retenuë generale & se passer de confident, ce qui est difficile à l'amour propre.

L'Impatience qui porte à contredire les autres avec chaleur, ne vient que de ce que nous ne souffrons qu'avec peine qu'ils ayent des sentimens differens des nostres. C'est parce que ces sentimens sont contraires à nostre sens, qu'ils nous blessent, & non pas parce qu'ils sont contraires à la verité. Si nous avions pour but de profiter à ceux que

nous contrediſons, nous prendrions d'autres meſures & d'autres voyes. Nous ne voulons que les aſſujettir à nos opinions & nous élever au deſſus d'eux : ou plûtoſt nous voulons tirer en les contrediſant une petite vengeance du dépit qu'ils nous ont fait en choquant noſtre ſens. De ſorte qu'il y a tout enſemble dans ce procedé, & de l'orgueil qui nous cauſe ce dépit, & du défaut de charité qui nous porte à nous en vanger par une contradiction indiſcrette, & de l'hypocriſie qui nous fait couvrir tous ces ſentimens corrompus du pretexte de l'amour de la verité & du deſir charitable de deſabuſer les autres ; au lieu que nous ne recherchons en effet qu'à nous ſatisfaire nous-meſmes. Et ainſi on nous peut tres-juſtement appliquer ce que dit le Sage, que les avertiſſemens que donne un homme qui veut faire injure, ſont faux & trompeurs : *Eſt correptio mendax in ore contumelioſi.* Ce n'eſt pas qu'il diſe toûjours des choſes fauſſes : mais c'eſt qu'en voulant paroiſtre avoir le deſſein de nous ſervir en nous corrigeant de quelque dé-

faut, il n'a que le deſſein de déplaire & d'inſulter.

Nous devons donc regarder cette impatience qui nous porte à nous élever ſans diſcernement contre tout ce qui nous paroiſt faux, comme un défaut tres-conſiderable, & qui eſt ſouvent beaucoup plus grand que l'erreur pretenduë dont nous voudrions délivrer les autres. Ainſi comme nous nous devons à nous-meſmes la premiere charité ; noſtre premier ſoin doit eſtre de travailler ſur nous-meſmes, & de tâcher de mettre noſtre eſprit en eſtat de ſupporter ſans émotion les opinions des autres qui nous paroiſſent fauſſes, afin de ne les combattre jamais que dans le deſir de leur eſtre utiles.

Or ſi nous n'avions que cet unique deſir, nous reconnoiſtrions ſans peine, qu'encore que toute erreur ſoit un mal, il y en a neanmoins beaucoup qu'il ne faut pas s'efforcer de détruire ; parce que le remede ſeroit ſouvent pire que le mal : & que s'attachant à ces petits maux, on ſe mettroit hors d'eſtat de remedier à ceux qui ſont vrayement importans.

C'est pourquoy, encore que JESUS-CHRIST, fust plein de toute verité, comme dit Saint Jean, on ne voit point qu'il ait entrepris d'oster aux hommes d'autres erreurs que celles qui regardoient Dieu, & les moyens de leur salut. Il sçavoit tous leurs égaremens dans les choses de la nature. Il connoissoit mieux que personne, en quoy consistoit la veritable eloquence. La verité de tous les évenemens passez luy estoit parfaitement connuë. Cependant il n'a point donné charge à ses Apostres, ny de combattre les erreurs des hommes dans la Physique, ny de leur apprendre à bien parler, ny de les desabuser d'une infinité d'erreurs de fait, dont leurs histoires estoient remplies.

Nous ne sommes pas obligez d'être plus charitables que les Apostres. Et ainsi lorsque nous appercevons, qu'en contredisant certaines opinions qui ne regardent que des choses humaines, nous choquons plusieurs personnes, nous les aigrissons, nous les portons à faire des jugemens temeraires, & injustes; non seulement nous pouvons nous dispenser de combattre

ces opinions, mais meſme nous y ſommes ſouvent obligez par la loy de la charité.

Mais en pratiquant cette retenuë, il faut qu'elle ſoit entiere, & il ne ſe faut pas contenter de ne choquer pas en face ceux qu'on ſe croit obligé de ménager. Il ne faut faire confidence à perſonne des ſentimens que l'on a d'eux, parce que cela ne ſert de rien qu'à nous décharger inutilement. Et il y a ſouvent plus de danger de dire à d'autres ce que l'on penſe des perſonnes qui ont du credit & de l'autorité dans un corps, & qui regnent ſur les eſprits, que de le dire à eux-meſmes; parce que ceux à qui l'on s'ouvre ayant ſouvent moins de lumiere, moins d'équité, moins de charité, plus de faux zele, & plus d'emportement, ils en ſont plus bleſſez que ceux meſmes de qui on parle ne le ſeroient; & enfin parce qu'il n'y a preſque point de perſonnes vraiment ſecretes, que tout ce qu'on dit des autres, leur eſt rapporté, & encore d'une maniere qui les picque plus qu'ils ne le ſeroient de la choſe meſme. Et ainſi il n'y a aucun moyen d'éviter ces inconveniens.

qu'en gardant preſque une retenuë generale, à l'égard de tout le monde.

Cette precaution eſt tres neceſſaire, mais elle eſt difficile; car ce n'eſt pas une choſe aiſée que de ſe paſſer de confident, quand on deſaprouve quelque choſe dans le cœur, & qu'on ſe croit obligé de ne le pas témoigner. L'amour propre cherche naturellement cette décharge, & on eſt bien aiſe au moins d'avoir un témoin de ſa retenuë. Cette vapeur maligne, qui porte à contredire ce qui nous choque, eſtant enfermée dans un eſprit peu mortifié, fait un effort continuel pour en ſortir: & ſouvent le dépit qu'elle cauſe, s'augmente par la violence que l'on ſe fait à la retenir. Mais plus ces mouvemens ſon vifs, plus nous devons en conclure que nous ſommes obligez de les reprimer, & que ce n'eſt pas à nous à nous méler de la conduite des autres, lorſque nous avons tant de beſoin de travailler ſur nous-meſmes.

Ainſi en reſiſtant à cette envie de parler des défauts d'autruy, lors que la prudence ne nous permet pas de les découvrir, il arrivera, ou que nous

reconnoiſtrons dans la ſuitte, que nous n'avions pas tout à fait raiſon, ou que nous trouverons le temps de nous en ouvrir avec fruit : & par là nous pratiquerons ce que l'Ecriture nous ordonne par ces paroles : *Bonus ſenſus uſque ad tempus abſcondet verba illius, & labia multorum enarrabunt ſenſum illius:* Où quand ny l'un ny l'autre n'arriveroit, nous joüirons toûjours du bien de la paix, & nous pourrons juſtement eſperer la recompenſe de cette retenuë, dont nous nous ſerions privez en nous abandonnant à nos paſſions.

CHAPITRE VIII.

Qu'il faut avoir égard à l'eſtat ou l'on eſt dans l'eſprit des autres pour les contredire.

S'IL faut avoir égard, comme j'ay dit, à la qualité, à l'eſprit, & à l'eſtat de perſonnes, quand il s'agit de les contredire ; il en faut encore plus avoir à ſoy-meſme, & à l'état où l'on eſt dans leur eſprit. Car puis qu'il ne faut combattre les opinions des

autres, que dans le deſſein de leur procurer quelque avantage, il faut voir ſi l'on eſt en eſtat d'y reüſſir : Et comme ce ne peut eſtre qu'en les perſuadant, & qu'il n'y a que deux moyens de perſuader, qui ſont l'autorité & la raiſon, il faut bien connoiſtre ce que l'on peut par l'une & par l'autre.

Le plus foible eſt ſans doute celuy de la raiſon ; & ceux qui n'ont que celuy-là à employer, n'en peuvent pas eſperer un grand ſuccez, la pluſpart des gens ne ſe conduiſant que par autorité. C'eſt donc ſur quoy il faut particulierement s'examiner : & ſi nous ſentons que nous n'ayons pas le credit & l'eſtime neceſſaire pour faire bien recevoir nos avertiſſemens, nous devons croire ordinairement que Dieu nous diſpenſe de dire ce que nous penſons ſur les choſes qui nous paroiſſent blâmables, & que ce qu'il demande de nous en cette occaſion, c'eſt la retenuë & le ſilence. En ſuivant une autre conduite, on ne fait que ſe décrier, & ſe commettre ſans profiter à perſonne, & troubler la paix des autres, & la ſienne propre.

L'avis que Platon donne de ne pretendre reformer & établir dans les Republiques que ce qu'on se sent en estat de faire approuver à ceux qui la composent : *Tantum contendere in republica, quantum probare civibus tuis possis.* Ne regarde donc pas seulement les estats, mais toutes les societez particulieres ; & ce n'est pas seulement la pensée d'un Payen, mais une verité, & une regle Chrestienne qui a esté enseignée par saint Augustin, comme absolument necessaire au gouvernement de l'Eglise. *Le vray Pacifique*, dit ce Saint, *est celuy qui corrige ce qu'il peut des desordres qu'il connoist, & qui desaprouvant par une lumiere équitable ceux qu'il ne peut corriger, ne laisse pas de les supporter avec une fermeté inébranlable.* Que si ce Pere prescrit cette conduite à ceux mesmes qui sont chargez du gouvernement de l'Eglise ; & s'il veut que la paix soit leur principal objet, & qu'ils tolerent une infinité de choses, de peur de la troubler ; combien est-elle plus necessaire à ceux qui ne sont chargez de rien ; & qui n'ont que l'obligation commune à tous les Chrestiens, de

ontribuer ce qu'ils peuvent au bien
le leurs freres ?

Car comme c'eſt une ſedition dans
n Eſtat politique d'en vouloir refor-
ner les deſordres, lors que l'on n'y
ſt pas dans un rang qui en donne
e droit : c'eſt auſſi une eſpece de ſe-
dition dans les ſocietez, lors que
es particuliers qui n'y ont pas d'au-
torité, s'élevent contre les ſentimens
qui y ſont eſtablis, & que par leur
oppoſition, ils troublent la paix de
tout ce corps : ce qui ne ſe doit neanmoins entendre ; que des déſordres, qu'on peut tolerer, & qui ne ſont pas ſi conſiderables que le trouble que l'on cauſeroit, en s'y oppoſant. Car il y en a de tels, qu'il eſt abſolument neceſſaire aux particuliers méme de s'y oppoſer. Mais ce n'eſt pas de ceux-là dont nous parlons preſentement.

CHAPITRE IX.

Qu'il faut éviter certains défauts en contredisant les autres.

IL ne faut pourtant pas porter les maximes que nous avons proposées jusques à faire generalement scrupule dans la conversation de témoigner que l'on n'approuve pas quelques opinions de ceux avec qui on vit. Ce seroit détruire la societé au lieu de la conserver; parce que cette contrainte seroit trop génante, & que chacun aimeroit mieux se tenir en son particulier. Il faut donc reduire cette reserve aux choses plus essentielles, & ausquelles on voit que les gens prennent plus d'interest; & encore y auroit-il des voyes pour les contredire de telle sorte, qu'il seroit impossible qu'ils s'en offençassent. Et c'est à quoy il faut particulierement s'étudier, le commerce de la vie ne pouvant mesme subsister, si l'on n'a la liberté de témoigner que l'on n'est pas du sentiment des autres.

Ainſi c'eſt une choſe tres-utile, que d'étudier avec ſoin comment on peut propoſer ſes ſentimens d'une maniere douce, ſi retenuë, & ſi agreable, que perſonne ne s'en puiſſe choquer. Les gens du monde le pratiquent admirablement à l'égard des Grands, parce que la cupidité leur en fait trouver les moyens. Et nous les trouverions auſſi bien qu'eux, ſi la charité étoit auſſi agiſſante en nous, que la cupidité l'eſt en eux, & qu'elle nous fiſt autant apprehender de bleſſer nos freres, que nous devons regarder comme nos ſuperieurs dans le royaume de JESUS-CHRIST, qu'ils apprehendent de bleſſer ceux qu'ils ont intereſt de ménager pour leur fortune.

Cette pratique eſt ſi importante, & ſi neceſſaire dans tout le cours de la vie, qu'il faudroit avoir un ſoin particulier de s'y exercer. Car ſouvent ce ne ſont pas tant nos ſentimens qui choquent les autres, que la maniere fiere, preſomptueuſe, paſſionnée, mépriſante, inſultante avec laquelle nous les propoſons. Il faudroit donc apprendre à contredire civilement,

& avec humilité, & regarder les fautes que l'on y fait comme tres-considerables.

Il eſt difficile de renfermer dans des regles & des preceptes particuliers, toutes les diverſes manieres de contredire les opinions des autres ſans les bleſſer. Ce ſont les circonſtances qui les font naiſtre, & la crainte charitable de choquer nos freres qui nous les fait trouver. Mais il y a certains défauts generaux qu'il faut avoir en veuë d'éviter, & qui ſont les ſources ordinaires de ces mauvaiſes manieres. Le premier eſt l'aſcendant, c'eſt à dire une maniere imperieuſe de dire ſes ſentimens, que peu de gens peuvent ſouffrir; tant parce qu'elle preſente l'image d'une ame fiere, & hautaine, dont on a naturellement de l'averſion; que parce qu'il ſemble que l'on veüille dominer ſur les eſprits & s'en rendre le maiſtre. On connoiſt aſſez cet air: & il faut que chacun obſerve en particulier ce qui le donne.

C'eſt par exemple une eſpece d'aſcendant que de faire paroiſtre du dépit de ce que l'on ne nous croit pas, & d'en faire des reproches. Car c'eſt

comme accuſer ceux à qui l'on parle, ou d'une ſtupidité, qui fait qu'ils ne ſçauroient entrer dans nos raiſons, ou d'une opiniâtreté qui les empeſche de s'y rendre. Nous devons eſtre perſuadez au contraire, que ceux qui ne ſont pas convaincus par nos raiſons, ne doivent pas eſtre ébranlez par nos reproches; puiſque ces reproches ne leur donnent aucune lumiere, & qu'ils marquent ſeulement que nous preferons noſtre jugement au leur, & que nous ne nous ſoucions pas de les bleſſer.

C'eſt encore un fort grand défaut que de parler d'un air deciſif, comme ſi ce qu'on dit, ne pouvoit eſtre raiſonnablement conteſté. Car ou l'on choque ceux à qui l'on parle de cet air, en leur faiſant ſentir qu'ils conteſtent une choſe indubitable: ou en faiſant paroiſtre qu'on leur veut oſter la liberté de l'examiner, & d'en juger par leur propre lumiere, ce qui leur paroiſt une domination injuſte.

C'eſt pour porter les Religieux à éviter cette maniere choquante, qu'un Saint leur preſcrivoit d'aſſaiſonner tous leurs diſcours par le ſel du doute

oppoſé à cet air dogmatique & deciſif. *Omnis ſermo veſter dubitationis ſale ſit conditus* ; parce qu'il croyoit que l'humilité ne permettoit pas de s'attribuer une connoiſſance ſi claire de la verité, qu'elle ne laiſſaſt aucun lieu d'en douter.

Car ceux qui ont cet air affirmatif, témoignent non ſeulement qu'ils ne doutent pas de ce qu'ils avancent ; mais auſſi qu'ils ne veulent pas qu'on en puiſſe douter. Or c'eſt trop exiger des autres, & s'attribuer trop à ſoy-meſme. Chacun veut eſtre juge de ſes opinions, & ne les recevoir que parce qu'il les approuve. Tout ce que ces perſonnes gagnent donc par là, eſt que l'on s'applique encore plus qu'on ne feroit aux raiſons de douter de ce qu'ils diſent, parce que cette maniere de parler excite un deſir ſecret de les contredire, & de trouver que ce qu'ils propoſent avec tant d'aſſeurance, n'eſt pas certain, ou ne l'eſt pas au point qu'ils ſe l'imaginent.

La chaleur qu'on témoigne pour ſes opinions, eſt un défaut different de ceux que je viens de marquer, qui

ont comparables avec la froideur. Celuy-cy fait croire que non ſeulement on eſt attaché à ſes ſentimens par perſuaſion, mais auſſi par paſſion, ce qui ſert à pluſieurs de prejugé de la fauſſeté de ces ſentimens ; & leur fait une impreſſion toute contraire à celle que l'on pretend. Car le ſeul ſoupçon qu'on a plûtoſt embraſſé une opinion par paſſion que par lumiere, la leur rend ſuſpecte. Ils y reſiſtent comme une injuſte violence qu'on leur veut faire, en pretendant leur faire entrer par force les choſes dans l'eſprit, & ſouvent meſme prenant ces marques de paſſion pour des eſpeces d'injures, ils ſe portent à ſe deffendre avec la meſme chaleur qu'ils ſont attaquez.

C'eſt un défaut ſi viſible que de s'emporter dans la diſpute à des termes injurieux & mépriſans, qu'il n'eſt pas neceſſaire d'en avertir. Mais il eſt bon de remarquer qu'il y a de certaines rudeſſes, & de certaines incivilitez, qui tiennent du mépris, quoy qu'elles puiſſent venir d'un autre principe. C'eſt bien aſſez qu'on perſuade à ceux que l'on contredit, qu'ils ont tort, & qu'ils ſe trompent, ſans leur faire en-

core sentir par des termes durs & humilians, qu'on ne leur trouve pas la moindre étincelle de raison. Et le changement d'opinion où on les veut reduire, est assez dur à la nature, sans y ajouster encore de nouvelles duretez. Ces termes ne peuvent estre bons que dans des refutations que l'on fait par écrit, où l'on a plus dessein de persuader ceux qui les lisent, du peu de lumiere de celuy qu'on refute, que de l'en persuader luy-mesme.

Enfin la secheresse, qui ne consiste pas tant dans la dureté des termes, que dans le défaut de certains adoucissemens, choque aussi pour l'ordinaire; parce qu'elle enferme quelque sorte d'indifference & de mépris. Car elle laisse la playe que la contradiction fait, sans aucun remede, qui en puisse diminuër la douleur. Or ce n'est pas avoir assez d'égard pour les hommes, que leur faire quelque peine sans la ressentir, & sans essayer de l'adoucir: & c'est ce que la secheresse ne fait point; parce qu'elle consiste proprement à ne le point faire, & à dire durement les choses dures. On ménage ceux que l'on aime, &

que l'on eſtime, & ainſi on témoigne proprement à ceux que l'on ne ménage point, qu'on n'a ny amitié, ny eſtime pour eux.

CHAPITRE X.

Qui ſont ceux qui ſont le plus obligez d'éviter les défauts cy-deſſus marquez: Qu'il faut regler ſon interieur auſſi bien que ſont exterieur pour ne pas choquer ceux avec qui on vit.

IL n'y a perſonne qui ne ſoit obligé de tâcher d'éviter les défauts que nous avons marquez. Mais il y en a qui y ſont encore plus obligez que les autres : parce qu'il y en a en qui ils ſont plus choquants & plus viſibles. L'aſcendant, par exemple, n'eſt pas un ſi grand défaut dans un ſuperieur, dans un vieillard, dans un homme de qualité, que dans un inferieur, un jeune-homme, un homme de peu de conſideration. On en peut dire autant des autres défauts, parce qu'ils bleſſent moins en effet, quand ils ſe trouvent dans des perſonnes con-

siderables, & qui ont authorité. Car dans celles-là on les confond presque avec une juste confiance que leur dignité leur donne : & ils en paroissent dautant moins. Mais ils sont extraordinairement choquans dans les personnes du commun, de qui l'on attend un air modeste & retenu.

Les sçavans voudroient bien s'attribuer en cette qualité le droit de parler dogmatiquement de toutes choses ? mais ils se trompent. Les hommes n'ont pas accordé ce privilege à la science veritable, mais à la science reconnuë. Si la nostre n'est pas dans ce rang, c'est comme si elle n'estoit point à l'égard des autres : & ainsi elle ne nous donne aucun droit de parler decisivement : puis que tout ce que nous disons, doit toûjours estre proportionné à l'esprit de ceux à qui nous parlons, & que cette proportion dépend de l'estime & de la creance qu'ils ont pour nous, & non pas de la verité.

Pour parler donc avec authorité & decisivement, il faut avoir la science, & la creance tout ensemble : & l'on choque presque toûjours les gens, si l'on

l'on manque de l'une ou de l'autre. Il s'enſuit de là que les gens de mauvaiſe mine, les petits hommes, & generalement tous ceux qui ont des défauts exterieurs & naturels, quelques habiles qu'ils ſoient, ſont plus obligez que les autres de parler modeſtement, & d'éviter l'air d'aſcendant & d'autorité. Car à moins que d'avoir un merite fort extraordinaire, il eſt bien rare qu'ils s'attirent du reſpect. On les regarde preſque toûjours avec quelque ſorte de mépris : parce que ces défauts frappent les ſens & entraînent l'imagination, & que peu de gens ſont touchez des qualitez ſpirituelles, & ſont meſme capables de les diſcerner.

On doit conclure de ces remarques que les principaux moyens pour ne point bleſſer les hommes, ſe reduiſent au ſilence & à la modeſtie ; c'eſt à dire à la ſuppreſſion des ſentimens qui pourroient choquer, lorſque l'utilité n'eſt pas aſſez grande pour s'y expoſer : & à garder tant de meſures, quand on eſt obligé de les faire paroiſtre, qu'on en oſte autant qu'il eſt

poſſible ce qu'il y a de dur dans la contradiction.

Mais on ne reüſſira jamais dans la pratique de ces regles, ſi l'on ne travaille que ſur l'exterieur, & que l'on ne tâche de reformer l'interieur même. Car c'eſt le cœur qui regle' nos paroles, ſelon le Sage, *Cor ſapiens erudiet os ejus.* Il faut dont tâcher d'acquerir cette ſageſſe & cette humilité du cœur, en gemiſſant devant Dieu, des mouvemens d'orgueil que l'on reſſent ; en luy demandant ſans ceſſe la grace de les reprimer ; & en tâchant d'entrer dans les diſpoſitions dont cette retenuë eſt une ſuitte naturelle, & qui la produiſent ſans peine, lorſque nous y ſommes bien eſtablis.

Il faut pour cela tâcher d'eſtre vivement touché du danger où l'on s'expoſe en bleſſant les autres par ſon indiſcretion. Car les playes des ames ont cela de commun avec celles du corps, que quoy qu'elles ne ſoient pas toutes mortelles de leur nature, elles le peuvent toutes devenir ſi on les irrite, & les envenime. La gangrene ſe peut mettre à la moindre égratignure, ſi des humeurs malignes ſe jettent ſur

la partie bleſſée. Ainſi le moindre mécontentement que l'on aura donné à quelqu'un, par une contradiction imprudente, peut eſtre cauſe de ſa mort ſpirituelle, & de la noſtre : parce que ce ſera le principe d'une aigreur qui pourra s'augmenter dans la ſuitte, juſques à éteindre la charité en luy & en nous. Ce refroidiſſement le diſpoſera à prendre en mauvaiſe part d'autres paroles qu'il auroit ſouffertes ſans peine, s'il n'avoit point eu le cœur aigri ; il en ſera moins retenu à noſtre égard, & il nous portera peut-eſtre à luy parler encore plus durement en d'autres occaſions ; les occaſions mémes deviendront plus frequentes, & la froideur ſe changeant en haine, banira entierement la charité.

Non ſeulement ces accidens ſont poſſibles, mais ils ſont ordinaires. Car il arrive rarement que les inimitiez & les haines qui tuent l'ame, n'ayent eſté precedées, & ne ſoient meſme attachées à ces petits refroidiſſemens que les indiſcretions produiſent. C'eſt pourquoy je ne m'etonne point que le Sage demande avec tant d'inſtance à Dieu qu'il imprime un ca-

chet sur ses lévres : *Super labia mea signaculum certum*, de peur que sa langue ne le perdist : *Ne lingua mea me perdat :* & je comprens aisément qu'il demandoit à Dieu par là qu'il n'en sortît aucune parole sans son ordre, comme on ne tire rien d'un lieu où l'on a mis un sceau sans l'ordre de celuy qui l'y a mis. C'est à dire qu'il desiroit de pouvoir veiller avec tant d'exactitude sur toutes ses paroles, qu'il n'y en eust aucune qui ne fust reglée selon les loix de Dieu, qui sont les mesmes que celles de la charité : parce que si l'on ne s'attache qu'à celles qui s'en écartent visiblement & grossierement, il est impossible qu'il n'en échappe beaucoup d'autres, qui produisent de tres-mauvais effets.

C'est donc une étrange condition que celle des hommes dans cette vie. Non seulement ils marchent toûjours vers une éternité de bonheur ou de malheur : mais chaque démarche, chaque action, chaque parole les determine souvent à l'un ou à l'autre de ces deux estats : leur salut ou leur perte y peuvent estre attachées, quoy qu'elles ne paroissent d'aucune con-

ſequence. Nous ſommes tous ſur le bord d'un precipice, & ſouvent il ne faut que le moindre faux pas pour nous y fait tomber. Une parole indiſcrette fait d'abord ſortir l'eſprit de ſon aſſiette, & noſtre propre poids eſt capable de l'entraîner en ſuitte juſques dans l'abyſme.

CHAPITRE XI.

Qu'il faut reſpecter les hommes & ne regarder pas comme dure l'obligation que l'on a de les menager. Que c'eſt un bien que de n'avoir ny authorité ny creance.

MAis il ne ſuffit pas de ménager les hommes, il les faut encore reſpecter ; n'y ayant rien qui nous puiſſe plus éloigner de les bleſſer, que ce reſpect interieur que nous aurons pour eux. Les ſerviteurs n'ont point de peine à ne pas contredire leurs maiſtres, ny les courtiſans à ne point choquer les Rois, parce que la diſpoſition interieure d'aſſujettiſſement où ils ſont, appaiſe l'aigreur de

leurs sentimens, & regle insensiblement leurs paroles. Nous serions au mesme estat à l'égard de tous les Chrestiens, si nous les regardions tous comme nos superieurs, & comme nos maistres, ainsi que saint Paul nous l'ordonne si nous considerions JESUS-CHRIST en eux; si nous nous souvenions, qu'il les a mis en sa place; & si au lieu d'appliquer nostre esprit à leurs défauts, nous nous appliquions aux sujets que nous avons de les estimer & de les preferer à nous.

Sur tout il faut tâcher de ne pas regarder cette obligation au silence, à la retenuë, à la modestie dans les paroles, comme une necessité dure & fâcheuse: mais de la considerer au contraire comme heureuse, favorable & avantageuse, parce qu'il n'y a rien de plus propre à nous tenir dans l'humilité, qui est le plus grand bonheur des Chrestiens. C'est ce qui nous doit rendre aimable tout ce qui nous y engage, comme par exemple le manque d'autorité, & tous les défauts naturels qui l'attirent. Car il est vray d'une part que ceux qui n'ont pas d'autori-

té ny de creance, ſont obligez de parler avec plus de modeſtie & plus d'égard que les autres, quelque ſcience & quelque lumiere qu'ils ayent : mais il eſt vray auſſi qu'ils s'en doivent tenir beaucoup plus heureux.

Car ce n'eſt pas un petit danger que d'eſtre maiſtre des eſprits, & de leur donner le branſle, & les impreſſions que l'on veut : parce qu'il arrive de là qu'on leur communique toutes les fauſſetez dont on eſt prévenu, & tous les jugemens temeraires que l'on forme. Au lieu que ceux qui ne ſont pas en cet eſtat, ſont exempts de ce peril, & que s'ils ſe trompent, ils ne ſe trompent que pour eux, & n'ont point à répondre pour les autres. Ils ne voyent point de plus dans ceux qui les environnent ces jugemens avantageux à leur égard, qui ſont la plus grande nourriture de la vanité. Et comme les hommes s'attachent peu à eux, ils en ſont moins portez à s'attacher eux-meſmes aux hommes, & ils ont plus de facilité à ne regarder que Dieu dans leurs actions.

Ce n'eſt pas qu'il faille rechercher directement cette privation d'autorité

& de creance, & que nous n'ayons ſujet de nous humilier, quand c'eſt par nos défauts que nous l'avons attirée. Mais de quelque ſorte qu'elle arrive, ſi nous ne ſommes pas obligez d'en aimer la cauſe, il faut pourtant reconnoiſtre que les effets en ſont favorables : puis que cet eſtat nous retranche cette nourriture de l'orgueil, qu'il nous exempte de prendre part à beaucoup de choſes dangereuſes ; & que nous obligeant à une extrême moderation dans les paroles, il nous met à couvert d'une infinité de perils. Il eſt vray qu'il nous prive auſſi du bien d'édifier les autres. Mais comme Dieu nous a chargez plus particulierement de noſtre ſalut que de celuy de nos freres, il ſemble qu'il y ait plus de ſujet de deſirer cet eſtat que de s'en affliger, & que ceux qui y ſont reduits de quelque maniere que cela ſoit arrivé, ont raiſon de dire à Dieu avec confiance & avec joye : *Bonum mihi quia humiliaſti me, ut diſcam juſtificationes tuas.*

CHAPITRE XII.

Que quoy que le depit que les hommes ont quand on s'oppoſe à leurs paſſions ſoit injuſte, il n'eſt pas à propos de s'y expoſer. Trois ſortes de paſſions, juſtes, indifferentes, injuſtes. Comment on ſe doit conduire à l'égard des paſſions injuſtes.

CE que nous avons dit des moyens de ne point bleſſer les hommes en contrediſant leurs opinions, nous donne beaucoup d'ouverture pour comprendre de quelle ſorte il les faut ménager dans leurs paſſions, puiſque ces opinions meſmes en ſont partie, & qu'ils ne ſe piquent quand on combat leurs opinions, que parce qu'ils les aiment, & qu'ils y ſont attachez par paſſion.

Ce dépit qu'ils reſſentent quand on s'oppoſe à leurs deſirs, vient de la meſme ſource, que celuy qu'ils ont quand on contredit leur ſentiment; c'eſt à dire d'une tyrannie naturelle, par laquelle ils voudroient dominer

ſur tous les hommes & les aſſujettir à leurs volontez. Mais parce qu'elle paroiſt trop déraiſonnable quand elle ſe montre à découvert, l'amour propre a ſoin de la déguizer en couvrant les paſſions d'un voile de juſtice, & en leur perſuadant que l'oppoſition qu'ils y trouvent, ne les offenſe, que parce qu'elle eſt injuſte & contraire à la raiſon.

Mais encore que ce ſentiment ſoit injuſte & qu'on ne duſt pas l'avoir, il n'eſt pas juſte neanmoins de ſe mettre au hazard de l'exciter par ſon indiſcretion : & il peut ſouvent arriver, que comme celuy qui s'offenſe de ce que l'on ne ſuit pas ſes inclinations, a tort, celuy qui ne les ſuit pas; en a encore davantage : parce qu'il manque à quelque devoir à quoy la raiſon l'obligeoit, & qu'il eſt cauſe des fautes que ce dépit fait commettre à ceux qui le reſſentent.

Il faut donc s'appliquer à ce que l'on doit aux inclinations des autres, parce qu'autrement il eſt impoſſible d'éviter les plaintes, les murmures, les querelles, qui ſont contraires à la tranquillité de l'eſprit, & à la charité,

& par conſequent à l'eſtat d'une vie vraiement chreſtienne.

Or il faut remarquer d'abord, que nous ne recherchons pas icy le moyen de plaire aux hommes, mais ſeulement celuy de ne leur pas déplaire, & de ne nous pas attirer leur averſion: parce que cela ſuffit à la paix dont nous parlons. Il eſt vray qu'en gagnant leur affection, on y réüſſit mieux: mais ſouvent cette affection coute trop à acquerir. Il faut ſe contenter de ne pas ſe faire haïr, & d'éviter les reproches & les plaintes. Et c'eſt ce que l'on ne peut faire, qu'en étudiant les inclinations des hommes, & en les ſuivant autant que la juſtice, ou l'exige ou le permet.

Entre ces inclinations, il y en a que l'on peut appeller juſtes, d'autres indifferentes, & d'autres injuſtes. Il ne faut jamais contenter poſitivement celles qui ſont injuſtes: mais il n'eſt pas toûjours neceſſaire de s'y oppoſer. Lors qu'on le fait il faut toûjours comparer le bien & le mal, & voir ſi l'on a ſujet d'eſperer un plus grand bien de cette oppoſition, que le mal qu'elle pourra cauſer. Car on peut ap-

pliquer à toutes sortes de gens la regle que saint Augustin donne pour reprendre les Grands du monde : *Que s'il y a à craindre qu'en les irritant par la reprehension, on ne les porte à faire quelque mal plus grand que n'est le bien qu'on leur veut procurer, c'est alors un conseil de charité de ne les pas reprendre & non pas un pretexte de la cupidité.* Au reste il ne faut pas s'imaginer qu'il soit besoin de peu de vertu pour souffrir ainsi en patience les défauts que l'on ne croit pas pouvoir corriger ; & que la liberté qui fait reprendre fortement les desordres, soit plus rare & plus difficile que la disposition d'une personne qui en gemit devant Dieu ; qui se fait violence pour n'en rien témoigner ; & qui bien loin d'en mépriser les autres, s'en sert pour s'humilier soy-mesme par la vûë de la misere commune des hommes. Car cette disposition enferme en même temps la pratique de la mortification, en reprimant l'impetuosité naturelle qui porte à s'élever contre ceux que l'on n'est pas en estat de corriger ; celle de l'humilité, en nous donnant une idée plus vive de nostre

propre corruption ; & celle de la charité, en nous faiſant ſupporter patiemment les défauts du prochain.

Enfin on reſiſte par là à l'un des grands défauts des hommes, qui eſt que leurs paſſions ſe meſlent par tout, & que c'eſt par là qu'ils choiſiſſent pour l'ordinaire juſques aux vertus qu'ils veulent pratiquer. Ils veulent reprendre ceux qu'il faudroit ſe contenter de ſouffrir, & ſe contentent de ſouffrir ceux qu'il faudroit reprendre. Ils s'appliquent aux autres, quand Dieu demande qu'ils ne s'appliquent qu'à eux-meſmes : & ils veulent ne s'appliquer qu'à eux-meſmes, lorſque Dieu veut qu'ils s'appliquent aux autres. S'ils ne peuvent pratiquer certaines actions de vertu qu'ils ont dans l'eſprit, ils abandonnent tout : au lieu de voir que cette impuiſſance où Dieu les met, à l'égard de ces vertus, leur donne le moyen d'en pratiquer d'autres, qui ſeroient d'autant plus agreables à Dieu, que leur volonté & leur propre choix y auroient moins de part.

C'eſt encore une faute que l'on peut commettre ſur ce ſujet de prendre la

charge de s'oppoſer aux paſſions méme les plus injuſtes, lors que d'autres le peuvent faire avec plus de fruit que nous : parce qu'il eſt viſible que cet empreſſement vient d'une eſpece de malignité qui ſe plaiſt à incommoder. Car il s'en meſle dans les reprehenſions juſtes, auſſi bien que dans les injuſtes ; & elle eſt meſme bien aiſe d'avoir des pretextes juſtes de s'oppoſer aux autres : parce que ceux qu'elle contriſte, le ſont d'autant plus qu'ils l'ont mieux merité.

Cette meſme regle oblige de prendre les voyes les moins choquantes & les plus douces, quand on eſt obligé de faire quelque action deſagreable au prochain ; & il ne faut pas ſe croire exempt de faute, lors qu'on ſe contente d'avoir raiſon dans le fond, & que l'on n'a nul égard à la maniere dont on fait les choſes ; que l'on ne prend aucun ſoin d'en diminuer l'amertume, & de perſuader à ceux dont on traverſe les paſſions, que c'eſt par neceſſité que l'on s'y porte, & non par inclination.

CHAPITRE XIII.

Comment on ſe doit conduire à l'égard des paſſions indifferentes & juſtes des autres.

J'Appelle paſſions indifferentes celles dont les objets n'eſtant pas mauvais d'eux-meſmes, pourroient eſtre recherchez ſans paſſion & par raiſon, quoy que peut-eſtre on les recherche avec une attache vitieuſe. Or dans ces ſortes de choſes nous avons encore plus de liberté de nous rendre aux inclinations des autres. Car nous ne ſommes pas leurs juges; & il faut une évidence entiere, pour avoir droit de juger qu'ils ont trop d'attache à ces objets d'ailleurs innocens. Nous ne ſçavons pas meſme ſi ces attaches ne leur ſont point neceſſaires; puis qu'il y a bien des gens qui tomberoient dans des eſtats dangereux, ſi on les ſeparoit tout d'un coup de toutes les choſes auſquelles ils ont de l'attache. De plus ces ſortes d'attaches ſe doivent détruire avec prudence, &

circonſpection, & nous ne devons pas nous attribuer le droit de juger de la maniere dont il s'y faut prendre. Enfin il eſt ſouvent à craindre que nous ne leur faſſions plus de mal, par l'aigreur que nous leur cauſons, en nous oppoſant indiſcretement à ces paſſions que l'on appelle innocentes, que nous ne leur procurons de bien par l'avis que nous leur donnons.

Il peut donc y avoir de l'indiſcretion à parler fortement contre l'excés de la propreté devant les perſonnes qui y ont de l'attache, contre l'inutilité des peintures devant ceux qui les aiment : contre les vers & la poëſie devant ceux qui s'en meſlent ; ces ſortes d'avertiſſemens ſont des eſpeces de remedes. Ils ont leur amertume, leur deſagrément & leur danger. Il faut donc les donner avec les meſmes precautions que les Medecins diſpenſent les leurs ; & c'eſt agir en empirique ignorant que de les propoſer à tout le monde ſans diſcernement.

Il ſuffit pour ſe rendre aux inclinations des autres, lors meſme que l'on les ſoupçonne d'y avoir de l'attache,

e ne pas voir clairement qu'on leur oit utile en s'y oppoſant. Il faut de la umiere & de l'adreſſe pour entrepren- re de les guerir : mais le défaut de une ou de l'autre ſuffit pour ſe rendre leurs deſirs dans les choſes qui ne ont pas mauvaiſes d'elles-meſmes. Car alors on a droit de regler ſes ctions par la loy generale de la cha- ité, qui nous doit rendre diſpoſez à obliger & à ſervir tout le monde. Et 'utilité d'acquerir leur affection, en eur témoignant qu'on les aime, ſe rencontrant toûjours dans cette con- deſcendance, il faut un avantage plus grand & plus clair pour nous porter à nous en priver.

J'appelle paſſions juſtes, celles dans eſquelles nous ſommes obligez par quelques loix de ſuivre les autres ; quoy qu'il ne ſoit peut-eſtre pas juſte qu'ils exigent de nous cette déferen- ce. Car comme nous ſommes plus obligez de ſatisfaire à nos obligations que de corriger leurs défauts, la rai- ſon veut que nous nous acquittions avec ſimplicité de ce que nous leur devons, & que nous leur oſtions ainſi tout ſujet de plainte, ſans nous met-

tre en peine s'ils ne l'exigent point avec trop d'envie ou trop d'empreſſement.

Or pour comprendre l'étenduë de ces devoirs, il faut ſçavoir qu'il y a des choſes que nous devons aux hommes ſelon certaines loix de juſtice, que l'on appelle proprement loix; & d'autres que nous leur devons ſelon de ſimples loix de bien-ſeance, dont l'obligation naiſt du conſentement des hommes qui ſont convenus entr'eux de blâmer ceux qui y manqueroient. C'eſt de cette derniere maniere que nous devons à ceux avec qui nous vivons les civilitez eſtablies entre les honneſtes gens, quoy qu'elles ne ſoient point reglées par des loix expreſſes: que nous leur devons certains ſervices ſelon le degré de liaiſon que nous avons avec eux: que nous leur devons une correſpondance d'ouverture & de confiance, à proportion de ce qu'ils nous en témoignent: car les hommes ont eſtabli toutes ces loix. Il y a de certaines choſes qu'on doit faire pour ceux avec qui on eſt en un certain degré de familiarité, que l'on pourroit refuſer à d'autres,

ſans qu'ils euſſent droit de le trouver mauvais.

Il faut tâcher de ſe rendre exact à tous ces devoirs ; autrement il eſt impoſſible d'éviter les plaintes, les murmures, & l'averſion des hommes. Car il n'eſt pas croyable, combien ceux qui ont peu de vertu, ſont choquez, quand on manque de leur rendre les devoirs de reconnoiſſance & de civilité eſtablis dans le monde. Et combien ces choſes refroidiſſent le peu qu'ils ont de charité. Ce ſont des objets qui les troublent, & qui les irritent toûjours ; & qui détruiſent l'édification qu'ils pourroient recevoir du bien qu'ils voyent en nous, parce que ces défauts qui les bleſſent en particulier, leur ſont infiniment plus ſenſibles que les vertus qui ne les regardent point.

CHAPITRE XIV.

Que la loy eternelle nous oblige à la gratitude.

LA charité nous obligeant à compatir à la foiblesse de nos freres, & à leur oster tout sujet de tentation, nous oblige aussi à nous acquitter avec soin des devoirs que nous avons marquez. Mais ce n'est pas la charité seulement ; c'est la justice mesme, & la loy eternelle qui le prescrit ; comme il est facile de le faire voir, tant au regard des témoignages de gratitude, qu'à l'égard des devoirs de civilité à laquelle on peut reduire les autres, dont nous avons parlé, comme l'ouverture, la confiance, l'application, qui sont des especes de civilité.

La source de toute la gratitude que nous devons aux hommes, est que comme Dieu se sert de leur ministere pour nous procurer divers biens de l'ame & du corps ; il veut aussi que nostre gratitude remonte à luy par les hommes, & qu'elle embrasse les in-

trumens dont il ſe ſert : Et comme il
e cache dans ſes bien-faits, & qu'il
eut que les hommes en ſoient les
auſes viſibles ; il veut auſſi qu'ils
iennent ſa place pour recevoir exte-
ieurement de nous les effets de la re-
onnoiſſance que nous luy devons.
Ainſi c'eſt violer l'ordre de Dieu, que
e ſe vouloir contenter d'eſtre recon-
oiſſant envers luy, & de ne l'eſtre
oint envers ceux dont il s'eſt ſervy
our nous faire ſentir des effets de ſa
onté.

Si donc les hommes ſont attentifs
ar un mouvement intereſſé à ceux
ui leur doivent de la reconnoiſſance ;
Dieu l'eſt auſſi, ſelon l'Ecriture, mais
ar une juſtice toute pure & toute deſ-
nteresſée. Car c'eſt ce que dit le Sa-
e dans ces paroles : *Deus proſpector*
ſt ejus qui reddit gratiam. Et il faut
e ſervir de cette double attention pour
xciter la noſtre, & pour tenir nos
eux arreſtez, & ſur les hommes qui
ous demandent ces devoirs, & ſur
Dieu qui nous ordonne de les ren-
re.

Il ne faut pas pretendre s'en exem-
ter par le pretexte du deſintereſſe-

ment, & de la pieté de ceux à qui nous avons obligation, & sur ce qu'ils n'attendent rien de nous. Car quelques desinteressez qu'ils soient, ils ne laissent pas de voir ce qui leur est dû ; & il est rare qu'ils le soient jusques au poinct de n'avoir aucun ressentiment, lorsque l'on a peu d'application à s'en acquiter. Outre que s'ils n'en viennent pas jusques aux reproches, il est tres-aisé qu'ils prennent un certain tour qui fait à peu prés le mesme effet qu'un ressentiment humain. Ils disent qu'ils ne peuvent pas s'aveugler, pour ne pas voir que ces personnes en usent mal : mais qu'ils les en dispensent de bon cœur. Ainsi en les en dispensant, on ne laisse pas de blâmer leur procedé, & par là on vient insensiblement à les moins aimer, & enfin à leur donner moins de marques d'affection.

Il en est de mesme des devoirs de civilité. Les gens les plus détachez ne laissent pas de remarquer quand on y manque : & les autres s'en offensent effectivement. Quand on n'est pas persuadé par les sens, qu'on est aimé & consideré, il est difficile que le

cœur le ſoir, ou qu'il le ſoit vivement. Or c'eſt la civilité qui fait cet effet ſur les ſens, & par les ſens ſur l'eſprit: Et ſi l'on y manque, cette negligence ne manque point de produire dans les autres un refroidiſſement qui paſſe ſouvent des ſens juſqu'au cœur.

CHAPITRE XV.

Raiſons fondamentales du devoir de la civilité.

LEs hommes croient qu'on leur doit la civilité, & on la leur doit en effet ſelon qu'elle ſe pratique dans le monde; mais ils n'en ſçavent pas la raiſon. S'ils n'avoient pas d'autre droit de l'exiger que celuy que leur donne la coûtume, on ne la leur devroit pas. Car cela ne ſuffit pas pour aſſervir les autres à certaines actions penibles. Il faut remonter plus haut pour en trouver la ſource, auſſi bien que dans ce qui regarde la gratitude: Et s'il eſt vray, comme le dit un homme de Dieu, qu'il n'y a rien de ſi civil, qu'un bon Chreſtien; il faut qu'il

y ait des raisons divines qui y obligent. Et ce que nous allons dire peut aider à les découvrir.

Il faut considerer pour cela que les hommes sont liez entre-eux par une infinité de besoins, qui les obligent par necessité de vivre en societé ; chacun en particulier ne se pouvant passer des autres : & cette societé est conforme à l'ordre de Dieu, puisqu'il permet ces besoins pour cette fin. Tout ce qui est donc necessaire pour la maintenir est dans cet ordre, & Dieu le commande en quelque sorte par cette loy naturelle qui oblige chaque partie à la conservation de son tout. Or il est absolument necessaire afin que la societé des hommes subsiste, qu'ils s'aiment & se respectent les uns les autres. Car le mépris & la haine sont des causes certaines de desunion. Il y a une infinité de petites choses tres-necessaires à la vie, qui se donnent gratuitement, & qui n'entrant pas en commerce ne se peuvent acheter que par l'amour. De plus cette societé estant composée d'hommes qui s'aiment eux-mesmes, & qui sont pleins de leur propre estime ; s'ils n'ont

n'ont quelque ſoin de ſe contenter & de ſe ménager reciproquement, ce ne ſera qu'une troupe de gens mal ſatisfaits les uns des autres, qui ne pourront demeurer unis. Mais comme l'amour & l'eſtime que nous avons pour les autres, ne paroiſſent point aux yeux, ils ſe ſont aviſez d'eſtablir entr'eux certains devoirs qui ſeroient des témoignages de reſpect & d'affection. Et il arrive de là neceſſairement, que de manquer à ces devoirs; c'eſt témoigner une diſpoſition contraire à l'amour & au reſpect. Ainſi nous devons ces actions exterieures à ceux à qui nous devons les diſpoſitions qu'elles marquent: & nous leur faiſons injure en y manquant, parce que cette omiſſion marque des ſentimens où nous ne devons pas eſtre à leur égard.

On peut donc & l'on doit meſme ſe rendre exact aux devoirs de civilité que les hommes ont eſtablis: & les motifs de cette exactitude ſont non ſeulement tres-juſtes: mais ils ſont meſme fondez ſur la loy de Dieu. On le doit faire pour éviter de donner l'idée qu'on a du mépris ou de l'indifference pour ceux à qui on ne les ren-

droit pas ; pour entretenir la societé humaine, à laquelle il est juste que chacun contribuë, puisque chacun en retire des avantages tres-considerables ; & enfin pour éviter les reproches interieurs, ou exterieurs de ceux à l'égard de qui on y manqueroit, qui sont les sources des divisions qui troublent la tranquillité de la vie, & cette paix Chrestienne qui est l'objet de ce discours.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Qu'il ne faut pas eſtablir ſa paix ſur la correction des autres. Utilité de la ſuppreſſion des plaintes. Qu'elles ſont ordinairement plus de mal que de bien.

IL ne ſuffit pas pour conſerver la paix avec les hommes d'éviter de les bleſſer ; il faut encore ſçavoir ſouffrir d'eux lorſqu'ils font des fautes à noſtre égard. Car il eſt impoſſible de conſerver la paix interieure, ſi l'on eſt ſi ſenſible à tout ce qu'ils peuvent faire & dire de contraire à nos inclinations, & à nos ſentimens ; & il eſt difficile meſme que le mécontentement interieur que nous aurons

conceu, n'éclate au dehors, & ne nous dispose à agir envers ceux qui nous auront choqué, d'un maniere capable de les choquer à leur tour : ce qui augmente peu à peu les differens, & les porte souvent aux extremitez.

Il faut donc tâcher d'arrester les divisions & les quereles dans leur naissance mesme. Et l'amour propre ne manque jamais de nous suggerer sur ce sujet, que le moyen d'y reüssir, seroit de corriger ceux qui nous incommodent, & de les rendre raisonnables, en leur faisant connoistre qu'ils ont tort d'agir avec nous comme ils font. C'est ce qui nous rend si sujets à nous plaindre du procedé des autres, & à faire remarquer leurs défauts ; ou pour les corriger de ce qui nous déplaist en eux, ou pour les en punir par le dépit que nos plaintes leur peuvent causer, & par le blâme qu'elles leur attirent.

Mais si nous estions nous mesmes vraiment raisonnables, nous verrions sans peine que ce dessein d'établir la paix sur la reformation des autres, est ridicule, par cette raison mesme que le succés en est impossible. Plus nous

nous plaindrons du procedé des autres, plus nous les aigrirons contre nous, ſans les corriger. Nous nous ferons paſſer pour delicats, fiers, orgueilleux; & le pis eſt que cette opinion qu'on aura de nous, ne ſera pas tout à fait injuſte, puis qu'en effet ces plaintes ne viennent que de delicateſſe & d'orgueil. Ceux meſmes qui témoigneront entrer dans nos raiſons, & qui croiront qu'on nous aura fait quelque injuſtice, ne laiſſeront pas d'eſtre mal édifiez de noſtre ſenſibilité. Et comme les hommes ſont naturellement portez à ſe juſtifier, ſi ceux dont nous nous plaindrons, ont un peu d'adreſſe, ils tourneront les choſes de maniere que l'on nous donnera le tort. Car le meſme défaut de juſteſſe, d'eſprit & d'équité qui fait faire aux gens les fautes dont nous nous plaignons, les empeſche auſſi ſouvent de les reconnoiſtre, & leur fait prendre pour vray & pour juſte tout ce qui peut ſervir à les en juſtifier.

Que ſi ceux dont nous nous plaignons ſont élevez au deſſus de nous par le rang, par la créance & par l'autorité, les plaintes que nous

en pourrions faire, seroient encore plus inutiles & plus dangereuses. Elles ne nous peuvent donner que la satisfaction maligne & passagere, de les faire condamner par ceux à qui nous nous en plaindrions ; & elles produisent dans la suite de mauvais effets, durables & permanents, en aigrissant ces gens là contre nous, & en rompant toute l'union que nous pourrions avoir avec eux.

La prudence nous oblige donc à prendre une route toute contraire ; à quitter absolument le dessein chimerique de corriger tout ce qui nous déplaist dans les autres, & à tâcher d'establir nostre paix & nostre repos sur nostre propre reformation, & sur la moderation de nos passions. Nous ne disposons ny de l'esprit ny de la langue des hommes. Nous ne rendrons compte de leurs actions qu'autant que nous y aurons donné occasion ; mais nous rendrons compte de nos actions, de nos paroles, & de nos pensées. Nous sommes chargez de travailler sur nous mesmes, & de nous corriger de nos défauts : & si nous le faisions comme il faut, rien

de ce qui viendroit du dehors, ne seroit capable de nous troubler.

Nous ne manquons jamais dans les affaires temporelles, de preferer un bien certain qui nous regarde, à un bien incertain qui regarde les autres. Si nous en faisions de mesme dans les affaires de nostre salut; nous reconnoistrions tout d'un coup, que le parti de se plaindre est ordinairement un parti faux, & que la raison condamne. Car en ne nous plaignant point, nous profitons certainement à nous-mesmes. Et il est fort incertain qu'en nous plaignant nous profitions au prochain. Pourquoy donc nous privons nous du bien de la patience, sous pretexte de leur procurer le bien de la correction? Il faudroit au moins qu'il y eust une grande apparence d'y reüssir: & à moins que de cela, c'est agir contre la vraye raison que de renoncer sur une esperance si incertaine, au bien certain qu'apporte la souffrance humble & paisible.

On peut dire en general à l'égard du silence, qu'il faut des raisons pour parler, mais qu'il n'en faut point pour se taire: c'est à dire qu'il suffit pour

eſtre obligé au ſilence, de n'avoir pas d'engagement à parler. Mais cette maxime ſe peut encore appliquer avec plus de raiſon à ce ſilence qui étouffe les plaintes. Il faut des raiſons tres-fortes & tres-évidentes pour ſe plaindre : mais pour ne ſe plaindre pas, il ſuffit de ne pas eſtre dans une neceſſité évidente de ſe plaindre.

Quelles dettes remettons-nous à nos freres, ſi nous exigeons d'eux par nos plaintes, tout ce qu'ils nous peuvent devoir, & ſi nous nous vangeons d'eux pour les moindres fautes qu'ils commettent contre nous, en les faiſant condamner par tous ceux que nous pouvons ? Comment pourrons-nous demander à Dieu avec quelque confiance, qu'il nous remette nos offenſes, ſi nous n'en remettons aucune de celles que nous croyons qu'on nous fait.

Il n'y a rien au contraire de plus utile que de ſupprimer ainſi ſes plaintes & ſon reſſentiment. C'eſt le meilleur moyen d'obtenir de Dieu qu'il ne nous traitte pas ſelon la rigueur de ſa juſtice, & qu'il n'entre pas, comme dit l'Ecriture en jugement avec nous.

C'eſt la voye la plus ſeure d'aſſoupir les differens dans leur naiſſance & d'empeſcher qu'ils ne s'aigriſſent. C'eſt une charité qu'on pratique envers ſoy-meſme, en ſe procurant le bien de la patience, en ne s'attirant pas la reputation de delicat & de pointilleux, en s'épargnant la peine que l'on reſſent, lorſque l'adreſſe des hommes à ſe juſtifier, fait que l'on nous donne ouvertement le tort dans les choſes où nous croyons avoir raiſon. C'eſt une charité que l'on fait aux autres en les ſouffrant dans leurs foibleſſes, & en leur épargnant, & la petite confuſion qu'ils ont meritée, & les nouvelles fautes qu'ils feroient peut-eſtre en ſe juſtifiant & en chargeant de nouveau ceux à qui ils ont déja donné ſujet de ſe plaindre. Enfin c'eſt ordinairement le meilleur moyen de les gagner, l'exemple de noſtre patience eſtant bien plus capable que nos plaintes de leur changer le cœur envers nous. Car les plaintes ne peuvent tout au plus que leur faire corriger l'exterieur qui eſt peu de choſe; & elles augmentent plûtoſt l'averſion

interieure qui produit les choſes dont nous nous plaignons.

Que perdrons-nous en faiſant reſolution de ne nous point plaindre ? Rien du tout ; je dis meſme pour ce monde. On n'en médira pas davantage de nous. Au contraire, ſitoſt que l'on s'appercevra de noſtre retenuë, on ſera moins porté à en medire. On ne nous en traittera pas plus mal. On nous en aimera davantage. Tout ſe reduira à quelques incivilitez, & quelques diſcours injuſtes auſquels nous ne remedirions pas en nous plaignant. Cette maligne ſatisfaction que nous recevons en communiquant nôtre mécontentement aux autres par nos plaintes, vaut-elle la peine de nous priver du threzor que nous pouvons acquerir par l'humilité & par la patience?

Le temps le plus propre pour nous confirmer dans cette reſolution, c'eſt lors qu'il nous arrive de nous échapper en quelques plaintes ; car nous ne reconnoiſſons jamais mieux la vanité & le neant de ce plaiſir que nous y avons cherché. C'eſt alors qu'il faut que nous nous diſions à nous-meſmes:

c'eſt donc pour cette vaine ſatisfaction que nous nous ſommmes privez du bien ineſtimable de la patience & de la recompenſe que nous en pouvions eſperer de Dieu. A quoy nous ont ſervi nos plaintes, & que nous en revient-il ? Nous avons tâché de faire condamner par les hommes, ceux dont nous nous ſommes plaints, & peut-eſtre ils n'ont condamné que nous : mais ce qui eſt certain, eſt que Dieu nous a condamnez de malignité, d'impatience & de peu d'eſtime des biens du Ciel. Avant ces plaintes nous avions quelque avantage ſur ceux qui nous avoient offenſé : mais en nous plaignant, nous nous ſommes mis au deſſous d'eux, parce que nous avons ſujet de croire que la faute que nous avons commiſe contre Dieu, eſt plus grande que toutes celles que les hommes peuvent faire contre nous. Ainſi nous nous ſommes fait beaucoup plus de tort, que nous n'en pouvions recevoir par les petites injuſtices des hommes. Car elles ne nous pouvoient priver que de choſes peu conſiderables, au lieu que l'injuſtice que nous nous faiſons à nous-meſmes par ces

plaintes d'impatience, nous privent du bien éternel qui eſt attaché à chaque bonne action. Nous avons donc infiniment plus de ſujet de nous plaindre de nous-meſmes que des autres.

Ces conſiderations peuvent beaucoup ſervir pour reprimer l'inclination que nous avons à nous décharger le cœur par des plaintes, & pour nous regler exterieurement dans nos paroles. Mais il n'eſt pas poſſible que nous demeurions longtemps dans cette retenuë, ſi nous laiſſons agir au dedans noſtre reſſentiment dans toute ſa force & toute ſa violence. Les plaintes exterieures viennent des interieures; & il eſt bien difficile de les retenir quand on en a le cœur rempli. Elles échappent toûjours & ſe font ouverture par quelque endroit. Outre que la principale fin de la moderation exterieure eſtant de nous procurer la paix interieure, il ſerviroit peu de paroiſtre moderé & patient au dehors, ſi tout eſtoit au dedans dans le deſordre, & dans le tumulte. Il faut donc tâcher d'étouffer auſſi bien ces plaintes que l'ame for-

me en elle-meſme, & dont elle eſt l'unique témoin, que celles qui éclattent devant les hommes : & le ſeul moyen de le faire, eſt de ſe dépoüiller de l'amour des choſes qui les excitent. Car enfin on ne ſe plaint point pour des choſes qui ſont abſolument indifferentes.

Les ſujets de plaintes ſont infinis, puis qu'ils comprennent tout ce que nous pouvons aimer, & en quoy les hommes nous peuvent nuire ou déplaire. On les peut neanmoins reduire à quelques chefs generaux, comme le mépris, les jugemens injuſtes, les médiſances, l'averſion, l'incivilité, l'indifference ou l'inapplication, la reſerve, ou le manque de confiance, l'ingratitude, les humeurs incommodes.

Nous haïſſons naturellement toutes ces choſes, parce que nous aimons celles qui y ſont contraires, ſçavoir l'eſtime, & l'amour des hommes, la civilité, l'application à ce qui nous regarde, la confiance, la reconnoiſſance, les humeurs douces & commodes. Ainſi pour ſe délivrer de l'impreſſion que font ſur noſtre eſprit ces

objets de noſtre haine, il faut travailler à nous délivrer de l'attache que nous avons aux objets contraires. Il n'y a que la grace qui le puiſſe faire. Mais comme la grace ſe ſert des moyens humains, il n'eſt pas inutile de ſe remplir l'eſprit des conſiderations qui nous découvrent la vanité de ces objets de noſtre attachement. Et c'eſt la veuë que nous avons dans les reflexions ſuivantes, que nous ferons ſur les cauſes ordinaires de nos plaintes, en commençant par l'amour de l'eſtime & de l'approbation des hommes.

CHAPITRE II.

Vanité & injuſtice de la complaiſance que l'on prend dans les jugemens avantageux qu'on porte de nous.

RIEN ne fait plus voir combien l'homme eſt profondément plongé dans la vanité, dans l'injuſtice, & dans l'erreur, que la complaiſance que nous ſentons, lors que nous nous appercevons qu'on juge avantageuſement de nous & qu'on nous eſtime;

parce que d'une part la lumiere qui nous reſte, toute aveugle qu'elle eſt, ne l'eſt point à cet égard, & qu'elle nous convainc clairement que cette paſſion eſt vaine, injuſte & ridicule; & que de l'autre tous convaincus que nous en ſommes, nous ne la ſçaurions étouffer, & nous la ſentons toûjours vivante au fond de noſtre cœur. Il eſt bon neanmoins d'écouter ſouvent ce que la raiſon nous dit ſur ce ſujet. Si cela n'eſt pas capable d'éteindre entierement cette malheureuſe pente, c'eſt aſſez au moins pour nous en donner de la honte & de la confuſion, & pour en diminuer les effets.

Il y a peu de gens aſſez groſſierement vains pour aimer des loüanges viſiblement fauſſes, & il ne faut qu'avoir un peu d'honneſteté pour n'eſtre pas bien aiſe que l'on ſe trompe tout à fait ſur noſtre ſujet. C'eſt une ſottiſe, par exemple, dont peu de perſonnes ſont capables, que d'aimer a paſſer pour ſçavant dans une langue que l'on n'a jamais étudiée, ou pour habile dans les Mathematiques, lors que l'on n'y ſçait rien du tout. On auroit peine à ne pas reſſentir

quelque confusion interieure d'une vanité si basse. Mais pour peu de fondement qu'ait cette estime, nous la recevons avec une complaisance qui nous convainc à peu prés de la mesme bassesse & de la mesme mauvaise-foy. Car pour en donner quelque image, que diroit-on d'un homme qui se trouvant frappé & défiguré depuis les pieds jusques à la teste, d'un mal horrible & incurable, sans avoir rien de sain qu'une petite partie du visage, & sans sçavoir mesme si cette partie ne seroit point corrompuë au dedans, l'exposeroit à la veuë en cachant tout le reste; & se verroit loüer avec plaisir de la beauté de cette partie. On diroit sans doute que l'excés de cette vanité approcheroit de la folie. Cependant ce n'est qu'un portrait de la nostre, & qui ne la represente pas encore dans toute sa difformité. Nous sommes pleins de défauts, de pechez, de corruption. Ce que nous avons de bon, est fort peu de chose, & ce peu de chose est souvent gasté & corrompu par mille veuës & mille retours d'amour propre. Et neanmoins s'il arrive que des gens qui ne voient

pas la pluſpart de nos défauts, regar-
dent avec quelque eſtime ce peu de
bien qui paroiſt en nous, qui eſt peut-
eſtre tout corrompu, ce jugement tout
veugle & tout mal fondé qu'il eſt, ne
laiſſe pas de nous flatter.

Je dis que cette image ne repreſente
pas noſtre vanité dans toute ſa diffor-
mité. Car celuy qui ſe trouvant frap-
pé d'un mal ſi étrange, ſe plairoit
dans l'eſtime que l'on feroit de la
beauté de cette partie ſaine, ſeroit
sans doute vain & ridicule : mais au
moins il ne ſeroit pas aveugle, & ne
laiſſeroit pas de connoiſtre ſon eſtat.
Mais noſtre vanité eſt jointe à l'a-
veuglement. En cachant aux autres
nos défauts, nous tâchons de nous
les cacher à nous-meſmes ; & c'eſt
à quoy nous reüſſiſſons le mieux.
Nous ne voulons eſtre vûs que par
ce petit endroit que nous conſiderons
comme exempt de défaut ; & nous ne
nous regardons nous-meſmes que par
là.

Qu'eſt-ce donc que cette eſti-
me qui nous flatte ? Un jugement fon-
dé ſur la veuë d'une petite partie de
nous-meſmes, & ſur l'ignorance de

tout le reſte. Et qu'eſt-ce que cette complaiſance ? Une veuë de nous-mémes pleine d'aveuglement, d'erreur, d'illuſion, dans laquelle nous ne nous conſiderons que par un petit endroit, en oubliant toutes nos miſeres & toutes nos playes.

Mais qu'y-a-t'il de ſi agreable & de ſi digne de noſtre attache dans ces jugemens ? Interrogeons-nous nous-meſmes, ou plutoſt interrogeons noſtre propre experience : elle nous dira qu'il n'y a rien de plus vain & de moins durable que cette eſtime. Celuy qui nous aura approuvé dans quelque rencontre particuliere, n'en ſera pas moins diſpoſé à nous rabaiſſer en un autre. Souvent cette eſtime meſme en ſera la cauſe, parce qu'elle excite plûtoſt la jalouſie que l'affection. Aprés avoir tiré de la bouche des hommes quelques loüanges vaines & ſteriles, ils nous preferont les derniers des hommes qui ſeront plus dans leurs intereſts. Ils empoizonneront les témoignages qu'ils ne pourront refuſer à ce que nous avons de bon, de la remarque maligne de nos défauts. Ils eſtimeront en nous

ce qu'il y a de moins eſtimable, & ils y condamneront ce qui meritera d'y eſtre eſtimé. En verité ne faut-il pas avoir une extrême baſſeſſe de cœur, ou une petiteſſe d'eſprit bien étrange, pour ſe plaire à un objet ſi vain & ſi mépriſable?

Suppoſons meſme l'eſtime la plus judicieuſe & la plus ſincere que nous puiſſions nous imaginer & que noſtre vanité puiſſe ſouhaitter; relevons-la par la qualité des perſonnes, par leur eſprit, & par tout ce qui peut le plus ſervir à flater l'inclination que nous y avons; qu'y a-t'il d'aimable & de ſolide en tout cela à ne regarder cette eſtime qu'en elle-meſme? C'eſt un regard de ces perſonnes vers nous, qui ſuppoſe que nous avons quelque bien, mais qui ne l'y met pas, & qui n'y ajoûte rien. Il nous laiſſe tels que nous ſommes, & ainſi il nous eſt entierement inutile. Ce regard ne ſubſiſte qu'autant qu'ils s'appliquent à nous. Et cette application eſt rare. Tel de ceux dont l'eſtime nous flatte, ne penſera pas à nous deux fois l'an: & quand il y penſera, il y penſera peu, en nous oubliant le reſte du temps.

Ce regard d'eſtime eſt de plus un bien ſi fragile, que mille rencontres nous le peuvent faire perdre, ſans qu'il y ait meſme de noſtre faute. Un faux rapport, une inadvertance, une petite bizarrerie effacera toute cette eſtime, ou la rendra plus nuiſible qu'avantageuſe : car quand l'eſtime eſt jointe à l'averſion, elle ne fait qu'ouvrir les yeux pour remarquer les défauts, & le cœur pour recevoir favorablement tout ce qu'on entend dire contre ceux que l'on eſtime & que l'on haït, parce qu'on haït meſme cette eſtime, & que l'on eſt bien aiſe de s'en délivrer comme d'une choſe dont on ſe trouve chargé.

Si nous ne voyons point ce regard d'eſtime dans l'eſprit des autres, il eſt à noſtre égard comme s'il n'eſtoit point. Si nous le voyons, c'eſt un objet dangereux pour nous, dont la veuë nous veut ravir le peu de vertu que nous avons. Quel eſt donc ce bien qui ne ſert de rien quand on ne le voit pas, & qui nuit quand on le voit, & qui a tout enſemble toutes ces qualitez, d'eſtre vain, inutile, fragile, dangereux.

CHAPITRE III.

Qu'on n'a pas droit de s'offenſer du mépris, ny des jugemens deſavantageux qu'on fait de nous.

SI nous n'aimions point l'approbation des hommes, nous ſerions peu ſenſibles à tous les diſcours deſavantageux qu'ils pourroient faire de nous, puiſque l'effet n'en ſeroit, tout au plus, que de nous priver d'une choſe qui nous ſeroit indifferente. Mais parce qu'il y en a qui s'imaginent qu'encore qu'il ne ſoit pas permis de deſirer l'eſtime, on a ſujet neanmoins de s'offenſer du mépris & de la médiſance, il eſt bon d'examiner ce qu'il y a de réel dans ces objets qui irritent ſi fort nos paſſions.

Pour reconnoiſtre donc combien noſtre delicateſſe eſt injuſte ſur ce point, & que tous les ſentimens qu'elle excite en nous, ſont contraires à la vraye raiſon, & ne naiſſent pas tant des objets meſmes, que de la corruption de noſtre cœur, il ne faut que

considerer que ces jugemens & ces discours qui nous blessent, peuvent estre de trois sortes. Car ils sont où absolument vrais, ou absolument faux, ou vrais en partie, & en partie faux. Or dans toutes ces trois diverses especes, le ressentiment que nous en avons est également injuste.

Si ces jugemens sont vrais, n'est-ce pas une chose horrible de ne se mettre pas en peine que nos défauts soient connus de Dieu, & de ne pouvoir souffrir qu'ils le soient des hommes? Et peut-on témoigner plus visiblement que l'on prefere ces hommes à Dieu? N'est-ce pas le comble de l'injustice de reconnoistre que nos pechez meritent une éternité de supplices, & de ne pas accepter avec joye une peine aussi legere que l'est la petite confusion qu'ils nous attirent devant les hommes?

Cette connoissance que les hommes ont de nos fautes & de nos miseres ne les augmente pas, elle seroit capable au contraire de les diminuer, si nous la souffrions humblement.

C'est donc une folie toute visible de n'avoir aucun sentiment des maux

réels que nous nous faiſons nous-meſmes, & de ſentir ſi vivement des maux imaginaires qui ne nous peuvent faire que du bien ? Et cette ſenſibilité n'eſt qu'une preuve évidente de la grandeur de noſtre aveuglement, qui doit nous apprendre que ce que les autres connoiſſent de nos défauts, n'en eſt qu'une bien petite partie.

Que ſi ces jugemens & ces diſcours ſont faux & mal fondez, le reſſentiment que nous en avons, n'en eſt guere moins déraiſonnable & moins injuſte. Car pourquoy le jugement de Dieu qui nous juſtifie, ne ſuffit-il pas pour nous faire mépriſer celuy des hommes ? Pourquoy ne fait-il pas ſur nous le meſme effet que l'approbation de nos amis & de ceux que nous eſtimons, qui ſuffit ordinairement pour nous conſoler de ce que les autres peuvent penſer ou dire contre nous ? Pourquoy la raiſon qui nous fait voir que ces diſcours ne nous peuvent nuire, qu'ils ne font aucun mal par eux-meſmes, ny à noſtre ame, ny à noſtre corps ; qu'ils nous peuvent meſme eſtre tres-utiles, a-t-elle ſi peu de pouvoir ſur noſtre cœur qu'elle ne

nous puisse faire surmonter une passion si vaine & si déraisonnable.

Nous ne nous mettons pas en colere, lors-que l'on s'imagine que nous avons la fiévre quand nous sommes asseurez de ne pas l'avoir. Pourquoy donc s'aigrit-on contre ceux qui croyent que nous avons commis des fautes que nous n'avons point commises, ou qui nous attribuent des défauts que nous n'avons pas, puisque leur jugement peut encore moins nous rendre coupables de ces fautes, & nous donner ces défauts, que la pensée d'un homme qui croit que nous avons la fiévre, n'est capable de nous la donner effectivement?

C'est, dira-t-on, qu'on ne mépriſe pas une personne qui a la fiévre, & que c'est un mal qui ne nous rend pas vils aux yeux du monde: qu'ainsi le jugement de ceux qui nous l'attribuent, ne nous blesse pas; mais que ceux qui nous imputent des défauts spirituels, y joignent ordinairement le mépris & causent la mesme idée & le mesme mouvement dans les autres.

C'est en effet la veritable cause de ce sentiment; mais cette cause n'en fait

fait que mieux connoistre l'injustice. Car si nous nous faisions justice à nous-mesmes, nous reconnoistrions sans peine que ceux qui nous attribuent des défauts que nous n'avons pas, ne nous en attribuent pas aussi un grand nombre d'autres que nous avons effectivement; & qu'ainsi nous gagnons à tous ces jugemens dont nous nous plaignons, quelques faux qu'ils soient. Les jugemens des hommes nous seroient infiniment moins favorables, s'ils estoient entierement conformes à la verité, & si ceux qui les font connoissoient tous nos veritables maux. S'ils nous font donc quelque petite injustice, ils nous font grace en mille manieres, & nous ne voudrions pour rien qu'ils nous traitassent avec une exacte justice.

Mais nous sommes si déraisonnables & si injustes, que nous voulons profiter de l'ignorance des hommes. Nous ne pouvons souffrir qu'ils nous ostent rien de ce que nous croyons avoir: Et nous voulons conserver dans leur esprit la reputation de beaucoup de bonnes qualitez que nous n'avons pas. Nous nous plaignons de ce qu'ils

croyent voir en nous des défauts qui n'y ſont pas, & nous ne comptons pour rien, de ce qu'ils n'y voyent pas une infinité de défauts qui y ſont réellement, comme ſi le bien & le mal ne conſiſtoient que dans l'opinion des hommes.

Si nous n'avons donc aucun ſujet de nous plaindre, ny des jugemens veritables, ny meſme des faux, nous n'en avons point par conſequent de nous offenſer de ceux qui ſont vrais en partie & en partie faux. Cependant par le plus injuſte partage qu'on ſe puiſſe imaginer, nous nous bleſſons de ce qu'ils ont de faux, & nous ne nous humilions point de ce qu'ils ont de veritable. Et au lieu qu'il faudroit étouffer le reſſentiment que nous avons de ce qu'ils ont de faux & d'injuſte par celuy que nous devrions avoir de ce qu'ils ont de vray; nous étouffons au contraire, par le vain ſentiment que nous avons de quelque fauſſeté, & quelque injuſtice qui y eſt mêlée, celuy que nous devrions avoir de ce qu'ils ont de réel & de ſolide.

CHAPITRE IV.

Que la ſenſibilité que nous éprouvons à l'égard des diſcours & des jugemens deſavantageux que l'on fait de nous, vient de l'oubly de nos maux. Quelques remedes de cet oubly & de cette ſenſibilité.

JE ne pretens pas que ces conſiderations ſuffiſent pour nous corriger de noſtre injuſtice, mais elles peuvent au moins nous en convaincre : & c'eſt quelque choſe que d'en eſtre convaincu. Car il y a toûjours dans toutes ces plaintes interieures, & dans ce dépit que nous reſſentons des jugemens & des diſcours qu'on fait de nous, un oubly de nos défauts & de nos miſeres veritables ; puis-qu'il eſt impoſſible que ceux qui le connoiſtroient dans leur grandeur réelle, & qui en auroient le ſentiment qu'ils devroient, peuſſent s'occuper des diſcours & des jugemens des hommes. Un homme chargé de dettes, accablé de procez, de pauvreté, de maladies, ne ſonge

guere à ce que l'on peut dire de luy. La realité de ſes maux veritables ne luy permet pas de s'appliquer à ces maux imaginaires.

Auſſi le vray remede de cette delicateſſe qui nous rend ſi ſenſibles à ce que l'on dit de nous, eſt de nous appliquer fortement à nos maux ſpirituels, à nos foibleſſes, à nos dangers, à noſtre pauvreté & au jugement que Dieu fait de nous, & qu'il nous fera connoiſtre à l'heure de noſtre mort. Si ces penſées eſtoient auſſi vives & auſſi continuelles dans noſtre eſprit, qu'elles y devroient eſtre, il ſeroit mal-aiſé que les reflexions ſur les jugemens des hommes, y puſſent trouver entrée, ou du moins qu'elles l'occupaſſent tout entier, & le rempliſſent de dépit & d'amertume, comme elles font ſi ſouvent.

Il eſt inutile pour cela de comparer les jugemens des hommes avec celuy de Dieu, & d'en conſiderer les diverſes qualitez. Les jugemens des hommes ſont ſouvent faux, injuſtes, incertains, temeraires, & toûjours inconſtans, inutiles, impuiſſans. Soit qu'ils nous approuvent, ou nous de-

ſaprouvent, ils ne changent rien à ce que nous ſommes, & ne nous rendent en effet ny plus heureux ny plus mal-heureux. Mais c'eſt du jugement que Dieu portera de nous que dépend tout noſtre bien, ou tout noſtre mal. Ce jugement eſt toûjours juſte, toûjours veritable, toûjours certain & inébranlable; les effets en ſont éternels. Quelle plus grande folie peut-on donc s'imaginer que de n'appliquer ſon eſprit qu'à ces jugemens humains qui nous importent ſi peu, & d'oublier celuy de Dieu d'où dépend tout noſtre bon-heur?

On prétend ſouvent colorer envers ſoy-meſme le dépit interieur que ces jugemens deſavantageux nous cauſent, d'un pretexte de juſtice, en s'imaginant que nous n'en ſommes bleſſez que parce qu'ils ſont injuſtes, & que ceux qui les font ont tort. Mais ſi cela eſtoit, nous ſerions auſſi touchez des jugemens injuſtes que l'on fait des autres, que de ceux que l'on fait de nous; & comme cela n'eſt pas, c'eſt ſe flatter que de ne pas voir que c'eſt l'amour propre qui produit ce dépit que nous ſentons dans les choſes qui

nous regardent. Ce n'eſt pas l'injuſtice en ſoy qui nous bleſſe, c'eſt d'en eſtre l'objet. Qu'on luy en donne un autre, noſtre reſſentiment ceſſera, & nous nous contenterons de deſaprouver tranquillement & ſans émotion cette meſme injuſtice qui nous donnoit tant d'indignation.

Cependant ſi nous raiſonnions plus juſte, nous trouverions que ces jugemens deſavantageux ne nous regardent point proprement, & que c'eſt le hazard & non le choix qui les détermine à nous avoir pour objet. Car il faut que ceux qui jugent ainſi de nous, ayent eſté frappez par quelques apparences qui les y ayent portez. Et quoy que ces apparences fuſſent trop legeres, puiſque nous ſuppoſons que ces jugemens ſont faux; il eſt pourtant vray que ces perſonnes avoient l'eſprit diſpoſé à former ces jugemens ſur ces apparences, de ſorte qu'ils ne ſont nez que de la rencontre de ces apparences, avec leur mauvaiſe diſpoſition. Elles auroient produit le meſme effet, s'ils les avoient veuës en quelque autre. Ainſi nous ne devons point croire que ces jugemens nous regardent en par-

ticulier ; nous devons ſeulement ſuppoſer que ces gens eſtoient diſpoſez à juger mal de toute perſonne qui les frapperoit par telles ou telles apparences. Le hazard a voulu que ce fuſt nous. Mais cette mauvaiſe diſpoſition & cette legereté d'eſprit qui produit les jugemens témeraires, n'eſtoit pas moins indifferente d'elle-meſme, qu'une pierre jettée en l'air, qui bleſſe celuy ſur qui elle tombe, non pas par choix, & parce qu'il eſt un tel homme : mais parce qu'il s'eſt rencontré au lieu où elle devoit tomber.

Il y a de plus une bizarrerie ridicule dans le dépit que nous avons des jugemens & des diſcours deſavantageux qu'on a fait de nous. Car il faut avoir peu de connoiſſance du monde pour n'eſtre pas perſuadé qu'il eſt impoſſible qu'on n'en faſſe. On médit des Princes dans leurs antichambres. Leurs domeſtiques les contrefont. On parle des défauts de ſes amis, & on ſe fait une eſpece d'honneur de les reconnoiſtre de bonne foy. Il y a meſme des occaſions où l'on le peut faire innocemment. Quoy qu'il en ſoit, il eſt certain que le monde eſt en poſſeſ-

sion de parler librement des défauts des autres en leur absence. Les uns le font par malignité, les autres bonnement ; mais il y en a peu qui ne le fassent. Il est donc ridicule de se promettre d'estre le seul au monde qu'on épargnera ; & si ces jugemens & ces discours nous mettent en colere, nous n'en devons jamais sortir. Car il n'y a point de temps où nous ne devons nous tenir asseurez en general, ou qu'on parle, ou qu'on a parlé de nous autrement que nous ne voudrions. Mais parce qu'une colere continuelle nous incommoderoit trop, il nous plaist de nous l'épargner sans raison, & d'attendre à nous fâcher, qu'on nous rapporte ce qui se dit de nous, & qu'on nous marque ceux qui en parlent. Cependant ce rapport n'y ajoûte presque rien, & devant qu'on nous l'eust fait, nous devions nous tenir presque aussi asseurez que l'on parloit de nous & de nos défauts, que si l'on nous en eust déja avertis. Ce petit degré d'asseurance que produit le rapport qu'on nous fait, est en verité bien peu de chose, pour changer, comme il fait, l'état de nostre ame.

Ainſi de quelque maniere que l'on conſidere cette ſenſibilité que nous éprouvons en ces rencontres, on trouvera qu'elle eſt toûjours ridicule & contraire à la raiſon.

CHAPITRE V.

Qu'il eſt injuſte de vouloir eſtre aimé des hommes.

QUAND on deſire d'eſtre aimé des hommes, & que l'on eſt fâché d'en eſtre haï, à cauſe que cela ſert ou nuit à nos deſſeins, ce n'eſt pas proprement vanité ny dépit, c'eſt intereſt bon ou mauvais, juſte ou injuſte : Et ce n'eſt pas ce que nous conſiderons icy, où nous n'examinons que l'impreſſion que font par eux-meſmes dans nos cœurs les ſentimens d'amour ou de haine qu'on a pour nous, la ſeule veuë de ces objets n'eſtant en effet que trop capable de nous plaire ou de nous troubler, ſans que nous en conſiderions les ſuites. Car comme l'eſtime que nous avons pour nous-meſmes, eſt jointe à un amour tendre & ſenſible, nous ne deſirons pas

seulement que les hommes nous approuvent, nous voulons aussi qu'ils nous aiment; & leur estime ne nous satisfait nullement, si elle ne se termine à l'affection. C'est pourquoy rien ne nous choque tant que l'aversion, ny n'excite en nous de plus vifs ressentimens : Mais quoy qu'ils nous soient devenus naturels depuis le peché, ils ne laissent pas d'estre injustes, & nous ne sommes pas moins obligez de les combattre; ce qu'on peut faire par des reflexions peu differentes de celles que nous avons proposées contre l'amour de l'estime.

La recherche de l'amour des hommes est injuste, puisqu'elle est fondée sur ce que nous nous jugeons nous-mesmes aimables, & qu'il est faux que nous le soyons. Elle naist d'aveuglement & d'une ignorance volontaire de nos défauts. Un homme accablé de maux & dans l'indigence, se contenteroit bien que l'on eust de la charité pour luy, & qu'on le souffrist. Nous n'en demanderions pas davantage, si nous connoissions bien nostre estat, & nous le connoistrions si nous ne nous aveuglions point volontairement.

Quiconque ſçait qu'il merite que toutes les creatures s'élevent contre luy, peut-il pretendre que ces meſmes creatures le doivent aimer? Au lieu donc que nous regardons l'amour des hommes, comme nous eſtant dû, & leur averſion, comme une injuſtice qu'ils nous font; nous devrions regarder au contraire leur averſion comme nous eſtant deuë, & leur affection comme une grace que nous ne meritons pas.

Mais s'il eſt injuſte en general de ſe croire digne d'eſtre aimé, il l'eſt encore beaucoup plus de vouloir eſtre aimé par force. Rien n'eſt plus libre que l'amour, & on ne doit pas pretendre de l'obtenir par des reproches ny par des plaintes. C'eſt peut-eſtre par noſtre faute que l'on ne nous aime pas; c'eſt peut-eſtre auſſi par la mauvaiſe diſpoſition des autres; mais ce qui eſt certain, c'eſt que la force & la colere ne ſont pas des moyens pour ſe faire aimer.

Nous ne prenons pas garde de plus, que ce n'eſt pas proprement ſur nous que tombe cette averſion. Car la ſource de toutes les averſions eſt la contra-

rieté qui se rencontre entre la disposition où l'on est, & ce que l'on croit voir dans les autres. Or cette disposition agit contre tous ceux en qui cette contrarieté paroist. Quand il arrive donc, ou que nous avons en effet ces qualitez qui sont l'objet de l'aversion de certaines personnes, ou que nous ne nous montrons à eux que par des endroits qui leur donnent lieu de nous les attribuer, nous ne devons point nous étonner que leur disposition fasse son effet contre nous, elle l'auroit fait de mesme contre tout autre: & ce n'est pas proprement nous qu'ils haïssent, c'est cet homme en general qui a telles & telles qualitez qui les choquent.

On haït en general les avares, les interessez, les presomptueux. On croit en particulier que nous le sommes; cette aversion generale agit donc contre nous. Qu'est-ce qui nous blesse en cela? Est-ce cette aversion generale? Mais elle est juste en quelque maniere: car un homme en qui ces défauts se rencontrent, merite qu'on ait quelque espece d'aversion pour luy Est-ce le jugement que l'on fait de nous? Mais ce jugement est

formé ſur quelques apparences qui peuvent eſtre legeres à la verité, mais qui ne laiſſent pas d'emporter l'eſprit de ceux qui les voyent. Nous devons donc les plaindre de leur legereté & de leur foibleſſe, au lieu de nous plaindre de leur injuſtice.

Quand les hommes nous aiment, ce n'eſt pas nous proprement qu'ils aiment, leur amour n'eſtant fondé que ſur ce qu'ils nous attribuent des qualitez que nous n'avons pas, ou qu'ils ne voyent pas en nous des défauts que nous avons. Ils en font de meſme quand ils nous haïſſent. Ce que nous avons de bon, ne leur paroiſt point alors, & ils ne voyent que nos défauts. Or nous ne ſommes ny cette perſonne ſans défauts, ny cette perſonne qui n'a rien de bon : Ce n'eſt donc pas tant nous qu'un phantôme qu'ils ſe ſont formez qu'ils aiment, ou qu'ils haïſſent: & ainſi nous avons tort, & de nous ſatisfaire de leur amour, & de nous offenſer de leur haine.

Mais quand cet amour ou cette haine nous regarderoient directement dans noſtre eſtre veritable, que nous en revient-il de bien ou de mal, à ne

considerer comme nous avons dit ces sentimens qu'en eux-mesmes ? Ce ne sont que des vapeurs passageres qui se dissipent d'elles-mesmes en moins de rien ; les hommes estans incapables de s'arrester long-temps à un mesme objet. Quand elles subsisteroient, elles n'auroient aucun pouvoir par elles-mesmes de nous rendre plus heureux ny plus malheureux. Ce sont des choses entierement separées de nous, qui n'ont sur nous aucun effet, à moins que nostre ame ne s'y joigne, & que par une imagination fausse & trompeuse, elle ne les prenne pour des biens ou pour des maux. Qu'on unisse ensemble l'amour de toutes les creatures, & qu'on le rende le plus ardent & le plus tendre qu'on se le puisse imaginer, il n'ajoûtera pas le moindre degré de bon heur, ny à nostre ame, ny à nostre corps. Et si nostre ame s'y amuse, bien loin d'en devenir meilleure, elle en deviendra pire par la vanité qu'elle en concevra. Qu'on unisse de mesme contre nous l'aversion de tous les hommes ensemble ; elle ne sçauroit diminuer le moindre de nos veritables biens qui sont ceux

de l'ame. Cette ſeule conſideration de l'impuiſſance de l'amour ou de la haine des creatures, à nous ſervir ou à nous nuire, devroit-elle pas ſuffire pour nous y rendre indifferens ?

Quelle liberté ſeroit celle d'un homme, qui ne ſe ſoucieroit point d'eſtre aimé, qui ne craindroit point d'eſtre haï, & qui feroit neanmoins par d'autres motifs tout ce qui eſt neceſſaire pour eſtre aimé, & pour n'eſtre point haï. Qui ſerviroit les autres ſans en attendre de recompenſe, non pas meſme celle de leur affection, & qui feroit toûjours ſon devoir envers eux independamment de leur diſpoſition envers luy. Qui ne ſe propoſeroit dans les offices qu'il leur rendroit qu'un objet ſtable & permanent, qui eſt d'obeïr à Dieu ſans aucune veuë des creatures, qui ne peuvent que diminuer la recompenſe qu'il doit attendre de Dieu.

Qui pourroit haïr un homme de cette ſorte, & meſme s'empeſcher de l'aimer ? Il arriveroit donc qu'en ne craignant point la haine des hommes il l'éviteroit, & que ſans rechercher leur amour, il ne laiſſeroit pas de ſe

l'acquerir ; au lieu que ceux, que la passion qu'ils ont d'estre aimez, rend si sensibles à l'aversion, ne font d'ordinaire que l'attirer par cette delicatesse incommode.

CHAPITRE VI.

Qu'il est injuste de ne pouvoir souffrir l'indifference. Que l'indifference des autres envers nous, nous est plus utile que leur amour.

IL y a encore quelque chose de plus déraisonnable quand nous nous offensons de ce que les autres ont de l'indifference pour nous. Car s'il estoit à nostre choix de leur imprimer tels sentimens que nous voudrions, ce seroit celuy-là proprement que nostre veritable interest nous devroit faire choisir. Leur amour est un objet dangereux, qui attire nostre cœur & qui l'empoizonne par une douceur mortelle. Leur haine est un objet irritant qui nous met en danger de perdre la charité ; mais l'indifference est un milieu très-proportionné à nostre estat & à

noſtre foibleſſe, & qui nous laiſſe la liberté d'aller à Dieu ſans nous détourner vers les creatures.

Tout amour des autres pour nous eſt une eſpece de lien & d'engagement, non ſeulement parce que la concupiſcence nous y attache & que nous craignons de le perdre, mais auſſi parce qu'il produit certains devoirs dont il eſt difficile de ſe bien acquitter. Comme il ouvre leur cœur pour nous, il nous oblige d'uſer de cette ouverture pour leur bien ſpirituel, & cet uſage n'eſt pas facile. Il eſt vray que c'eſt un grand bien quand on le ſçait ménager : mais c'eſt un bien qu'il ne faut pas ſouhaiter, parce qu'il eſt accompagné de trop de dangers. On s'arreſte d'ordinaire à cette affection, on s'y plaiſt, on craint de la perdre : & bien loin que ce nous ſoit une occaſion de porter les autres à Dieu, c'en eſt ſouvent une de nous en détourner nous meſmes, & de nous amollir, en nous faiſant entrer dans leurs paſſions.

Mais dit-on, pourquoy cette perſonne a-t'elle tant d'indifference pour moy, puiſque je n'en ay point pour elle ? Pourquoy n'a-t'elle aucune ap-

plication à ce qui me touche, puisque je m'applique avec tant de soin à ce qui la peut regarder ? Ce sont les discours que l'amour propre forme dans le cœur des gens sensibles & qui ont peu de vertu, mais dont il est aisé de découvrir l'injustice.

Si nostre unique fin dans la complaisance que nous avons euë pour les hommes, a esté de les attacher à nous, & de faire qu'ils nous traittassent de la mesme sorte, nous meritions bien d'estre privez d'une si vaine recompense.

Mais si nous avons eu un autre but; si nous ne nous sommes appliquez aux hommes que pour obeïr à Dieu, cette application ne porte-t'elle pas sa recompense avec elle-mesme, & pourrons-nous en exiger un autre, sans injustice ?

Il est vray qu'il peut y avoir de la faute dans l'inapplication & l'indifference des autres pour nous : mais c'est Dieu & non pas nous que cette faute regarde. Elle leur nuit à eux, & non pas à nous. Elle nous peut donner sujet de les plaindre, mais non pas de nous plaindre d'eux. Et ainsi le ressen-

timent qui nous en reſte, eſt toûjours injuſte, puis qu'il n'a point d'autre objet que nous-meſmes.

CHAPITRE VII.

Combien le depit qu'on reſſent contre ceux qui manquent de reconnoiſſance envers nous, eſt injuſte.

RIEN ne marque plus combien la foy eſt éteinte ou peu agiſſante dans les Chreſtiens, que ce dépit qu'ils ont quand on n'a pas pour eux toute la reconnoiſſance qu'on devroit, parce qu'il n'y a rien de plus oppoſé aux lumieres de la Foy.

S'ils regardoient comme ils doivent les ſervices qu'ils rendent aux autres, ils les conſidereroient comme des graces qu'ils ont receuës de Dieu, & dont ils ſont redevables à ſa bonté, & comme des œuvres qu'ils luy ont dû offrir & conſacrer ſans aucun égard aux creatures.

Ils regarderoient ceux à qui ils ont rendu ces ſervices, comme leur ayans en quelque façon procuré ce bien; &

parconſequent ils croiroient qu'ils ont beaucoup plus receu d'eux qu'ils ne leur ont donné.

Ils craindroient comme le plus grand des mal-heurs, de recevoir en ce monde la recompenſe de ces œuvres ; & d'eſtre privez de celle qu'ils auroient receuë en l'autre, s'ils avoient regardé Dieu plus purement.

Ils reconnoiſtroient que ces œuvres, telles qu'elles ſoient, ont eſté meſlées de pluſieurs imperfections ; & qu'ainſi ils ont ſujet de s'en humilier, & de deſirer de s'en purifier par la Penitence.

Le moyen d'allier avec ces ſentimens où la foy nous doit porter, ce dépit & ce chagrin que nous éprouvons, quand les hommes manquent à ce que nous nous imaginons qu'ils nous doivent. N'eſt-ce pas faire voir au contraire que nous n'avons travaillé que pour les hommes, que nous n'avons regardé qu'eux, & qu'ainſi les œuvres dont nous nous glorifions ſont un larcin que nous avons fait à Dieu, & dont il a droit de nous punir.

Si dans les ſervices que nous avons

rend us aux hommes, nous n'avons qu'à que les hommes en veuë, c'eſt un bien pour nous qu'ils en ſoient méconnoiſſans, parce que leur ingratitude nous peut ſervir à obtenir miſericorde de Dieu, ſi nous la ſouffrons comme il faut. Si nous n'avons regardé que Dieu, c'eſt encore un bien, que les hommes ne nous en recompenſent pas, parce que la veuë que nous aurions de leur reconnoiſſance, eſt plus capable que toute choſe, de diminuer ou d'aneantir la recompenſe que nous attendons de Dieu. De quelque maniere que nous conſiderions donc la gratitude des hommes, nous trouverons que ſi c'eſt un bien pour eux, c'eſt un mal pour nous, & que leur ingratitude nous eſt infiniment plus avantageuſe. Leur gratitude n'eſt capable que de nous ravir le fruit de nos meilleures actions, & d'augmenter le chaſtiment des mauvaiſes. Leur ingratitude nous conſerve le fruit des bonnes, & nous peut ſervir à payer ce que nous devons à la juſtice de Dieu pour les mauvaiſes.

On ne feroit jamais cette injure à un Prince qui auroit promis de gran-

des recompenſes à ceux qui le ſerviroient, & qui s'offenſeroit qu'on en attendît d'ailleurs que de luy, de preferer les careſſes de quelques-uns de ſes ſujets aux biens ſolides qu'on auroit ſujet d'eſperer de luy. C'eſt neanmoins la maniere dont nous agiſſons tous les jours envers Dieu. Il promet un royaume éternel aux ſervices charitables qu'on rend au prochain ; mais il veut que l'on ſe contente de cette recompenſe, & que l'on n'en attende point d'autre. Cependant l'eſprit de la pluſpart des hommes eſt continuellement occupé à examiner ſi l'on leur rend ce qu'on leur doit. Si ceux qu'ils ont ſervi, ſentent les obligations qu'ils leur ont, & s'ils s'acquittent ponctuellement des devoirs que les hommes ont eſtablis pour marquer la reconnoiſſance.

Si l'on avoit donc les vrais ſentimens que la foy doit inſpirer, on ſeroit perſuadé que comme Dieu nous fait une grande grace lorſqu'il nous donne moyen de ſervir les autres ; il nous en fait une autre qui n'eſt pas moindre, lorſqu'il permet que les hommes ne nous en témoignent pas la

reconnoissance qu'ils devroient. Car c'est mettre ordre en nous donnant un thresor inestimable, que ce thresor nous demeure, & qu'on ne nous le raviſſe pas.

Mais nostre joye doit estre pleine & accomplie, lorsque nous avons lieu de croire que les personnes qui semblent manquer de reconnoissance envers, nous sont d'elles-mesmes tres-reconnoissantes, & que cela ne vient que de l'ignorance de l'obligation qu'elles nous ont. Car quoy qu'il nous soit toûjours réellement avantageux, que les autres manquent de gratitude pour nous, neanmoins nous ne le devons pas souhaiter, parce que c'est ordinairement un mal pour eux. Mais il n'y a rien que de souhaitable, lorsque ce n'est un mal ny pour eux ny pour nous, & que sans qu'ils soient coupables d'ingratitude, ils ne nous mettent point en danger par une reconnoissance humaine, de perdre la recompense que nous attendons de Dieu.

Il y a donc non seulement beaucoup d'injustice dans cette attente de la reconnoissance des autres, mais aussi

beaucoup de baſſeſſe : & ce nous devroit eſtre un grand ſujet de confuſion, quand nous conſiderons pour quelles choſes nous nous privons d'une recompenſe éternelle. Ces devoirs de reconnoiſſance que nous exigeons, ſe reduiſent le plus ſouvent à un ſimple compliment, ou à quelques civilitez inutiles : & ce ſont là les choſes que nous preferons à Dieu, & aux biens qu'il nous promet.

Souvent meſme nous ſommes cauſes du défaut que nous imputons aux autres. Nous éteignons la gratitude dans leur cœur par la maniere dont nous les ſervons. Et nous avons preſque toûjours lieu de croire, quand nous voyons que l'on eſt moins reconnoiſſant pour nous que pour d'autres, qu'il y a quelque choſe en nous qui n'attire pas la reconnoiſſance. Mais ſoit que cela arrive par noſtre faute, ou par celle des autres, c'eſt toûjours une foibleſſe que de ſe picquer quand on ne nous rend pas des devoirs que nous voyons clairement ne nous pouvoir eſtre que dangereux,

CHAP.

CHAPITRE VIII.

Qu'il est injuste d'exiger la confiance des autres, & que c'est un grand bien que l'on n'en ait pas pour nous.

LA confiance qu'on a pour nous, estant une marque d'amitié & d'estime, ce n'est pas merveille si elle flatte nostre amour propre, & si la reserve de ceux que nous croyons devoir avoir ces sentimens pour nous, le blesse & l'incommode. Mais la raison & la foy doivent nous donner des sentimens tout contraires, & nous persuader fortement que la reserve que les autres auront pour nous, nous est beaucoup plus avantageuse que leur confiance.

Quand il n'y auroit point d'autre raison, sinon qu'il nous est utile d'estre privez de ces petites satisfactions qui contentent & nourrissent nostre vanité, elle nous devroit suffire pour nous porter à embrasser avec joye ces occasions d'une mortification spirituelle

qui nous pourroit estre d'autant plus avantageuse, qu'elle combat plus directement la principale de nos passions. Mais il y en a encore plusieurs autres aussi solides & aussi importantes que celles-là. Et en voicy quelques-unes.

Celuy qui s'ouvre à nous, nous consulte en quelque sorte, & nous ne luy sçaurions parler aprés cela, sans prendre part à sa conduitte, puis qu'il est comme impossible d'éviter que ce que nous dirons, n'ait quelque rapport à ce qu'il nous aura découvert, & il ne se peut mesme que nous ne fassions par là quelque impression sur son esprit, parce qu'il est disposé par cette ouverture mesme à nous écouter & à nous croire. Or ce n'est pas un petit danger que d'estre obligé de parler dans ces circonstances, parce qu'il faut beaucoup de lumiere pour le pouvoir faire utilement, & pour soy, & pour les autres. Souvent on ne fait qu'autoriser les gens dans leurs passions, parce qu'on est naturellement porté à ne les pas contrister, & l'on seconde ainsi le desir secret qu'ils ont de trouver des approbateurs de leur

conduitte, qui eſt ordinairement ce qui les porte à s'ouvrir.

Il y a peu de gens qui puiſſent recevoir l'effuſion du cœur & de l'eſprit des autres, ſans participer à leur corruption. On entre inſenſiblement dans leurs paſſions, on ſe prévient contre ceux contre qui ils ſont prevenus: & comme la confiance qu'ils ont pour nous, nous porte à croire qu'ils ne voudroient pas nous tromper, nous embraſſons leurs opinions & leurs jugemens ſans prendre garde qu'ils ſe trompent ſouvent les premiers. Et nous nous rempliſſons ainſi de toutes leurs fauſſes impreſſions.

On ſe charge ſouvent par là de diverſes choſes qu'il faut tenir ſecrettes: ce qui n'eſt pas un fardeau peu conſiderable, puis qu'il oblige à une application tres-incommode, pour ne ſe pas laiſſer ſurprendre, & qu'il met ſouvent au hazard de bleſſer la verité. Et comme il arrive d'ordinaire que ces choſes viennent à eſtre ſçeuës par diverſes voyes, le ſoupçon en tombe naturellement ſur ceux à qui on en a fait confidence.

On contracte meſme par la con-

fiance & l'ouverture des autres pour nous quelque ſorte d'obligation de s'ouvrir à eux & de s'y confier, parce qu'on les choque ſi on ne les traitte comme on en eſt traitté : au lieu que ceux qui agiſſent avec plus de reſerve, ne trouvent point mauvais qu'on en uſe de meſme à leur égard. Or cette obligation eſt ſouvent tres-incommode, puis qu'on n'y ſçauroit manquer ſans fâcher les gens, ny s'en acquitter ſans ſe mettre en danger de leur nuire, ou de ſe nuire à ſoy-meſme, par l'abus qu'ils peuvent faire de ce qu'on leur découvre.

Enfin ſi nous conſiderons de plus combien le plaiſir que nous avons quand on ſe fie en nous, eſt peu réel & plein de vanité ; Combien il eſt injuſte d'exiger des autres une choſe qui doit eſtre auſſi libre que la découverte de ſes ſecrets, & ſi nous nous faiſions juſtice à nous-meſmes, en reconnoiſſant que puiſque l'on n'a pas d'ouverture pour nous, il faut qu'il y ait en nous quelque choſe qui l'éloigne ; il ſera difficile que nous ne condamnions ces dépits interieurs que la reſerve nous cauſe, &

que nous n'ayons honte de nostre foiblesse.

CHAPITRE IX.

Qu'il faut souffrir sans chagrin. l'incivilité des autres. Bassesse de ceux qui l'exigent.

LA civilité nous gagne. L'incivilité nous choque. Mais l'une nous gagne, & l'autre nous choque, parce que nous sommes hommes, c'est à dire tous vains & tous injustes.

Il y a tres peu de civilitez qui nous doivent plaire, mesme selon la raison humaine, parce qu'il y en a tres peu qui soient sinceres & desintéressées. Ce n'est souvent qu'un jeu de paroles, & un exercice de vanité qui n'a rien de veritable & de réel. Se plaire en cela, c'est se plaire à estre trompé. Car ceux qui nous en témoignent le plus en apparence, sont peut-estre les premiers qui se mocquent de nous sitost qu'ils nous ont quittez.

La plus sincere & la plus veritable nous est toûjours inutile ; & mesme

dangereuſe. Ce n'eſt tout au plus qu'un témoignage qu'on nous aime & qu'on nous eſtime. Et ainſi elle nous preſente deux objets qui flattent noſtre amour propre, & qui ſont capables de nous corrompre le cœur.

Toutes celles qu'on nous rend, nous engagent à des ſervitudes fâcheuſes. Car le monde ne donne rien pour rien. C'eſt un commerce & une eſpece de trafic qui a pour juge l'amour propre; & ce juge oblige à une égalité reciproque de devoirs, & authoriſe les plaintes que l'on fait contre ceux qui y manquent.

Les civilitez nous corrompent même ſouvent le jugement, parce qu'elles nous portent ſouvent à preferer ceux de qui nous les recevons, à d'autres qui ont les qualitez eſſentielles qui meritent noſtre eſtime.

Mais comme les civilitez qu'on nous rend, nous ſervent peu, l'incivilité nous fait peu de mal: & ainſi c'eſt une foibleſſe extreme que d'en eſtre choqué. Ce n'eſt ſouvent qu'un défaut d'application, qui vient de ce que l'eſprit eſt occupé à d'autres choſes plus ſolides. Et ceux qui ſont les moins

exacts en civilitez, ſont ſouvent ceux qui ont plus de deſirs effectifs de nous rendre des ſervices réels & importans.

Quand meſme elle viendroit d'indifference & meſme de peu d'affection quel bien nous oſte-t'elle ? Quel mal eſt-ce qu'elle nous apporte ? Et comment pouvons-nous eſperer que Dieu nous remette ces dettes immenſes dont nous luy ſommes redevables par les loix inviolables de la juſtice éternelle, ſi nous ne remettons pas aux hommes de petites déferences qu'ils ne nous doivent que par des eſtabliſſemens humains.

Ce n'eſt pas que Dieu n'autoriſe ces eſtabliſſemens, & qu'ainſi on ne ſe doive de la civilité les uns aux autres, meſme ſelon la loy de Dieu, comme nous l'avons montré dans la premiere partie de ce Traitté. Mais c'eſt une ſorte de dette qu'il ne nous eſt jamais permis d'exiger. Car ce n'eſt pas à noſtre merite qu'on la doit, c'eſt à noſtre foibleſſe. Et comme nous ne devons pas eſtre foibles, & que c'eſt par noſtre faute que nous le ſommes, noſtre premier devoir conſiſte à

nous corriger de cette foiblesse : & nous n'avons jamais droit de nous plaindre de ce qu'on n'y a pas assez d'égard, & moins encore de souhaiter ce qui ne sert qu'à l'entretenir.

CHAPITRE X.

Qu'il faut souffrir les humeurs incommodes.

CE n'est pas assez pour conserver la paix, & avec soy-mesme, & avec les autres, de ne choquer personne, & de n'exiger de personne, ny amitié, ny estime, ny confiance, ny gratitude, ny civilité ; il faut encore avoir une patience à l'épreuve de toutes sortes d'humeurs & de caprices. Car comme il est impossible de rendre tous ceux avec qui on vit, justes, moderez, & sans défauts, il faudroit desesperer de pouvoir conserver la tranquillité de son ame, si on l'attachoit à ce moyen.

Il faut donc s'attendre qu'en vivant avec les hommes, on y trouvera des humeurs fâcheuses, des gens qui se

mettront en colere sans sujet, qui prendront les choses de travers, qui raisonneront mal, qui auront un ascendant plein de fierté, ou une complaisance basse & desagreable. Les uns seront trop passionnez, les autres trop froids. Les uns contrediront sans raison, d'autres ne pourront souffrir qu'on les contredise en rien. Les uns seront envieux & malins, d'autres insolens, pleins d'eux-mesmes, & sans égards pour les autres. On en trouvera qui croiront que tout leur est dû, & qui ne faisant jamais reflexion sur la maniere dont ils agissent envers les autres, ne laisseront pas d'en exiger des deferences excessives.

Quelle esperance de vivre en repos si tous ces défauts nous ébranlent, nous troublent, nous renversent, & font sortir nostre ame de son assiette.

Il faut donc les souffrir avec patience & sans se troubler, si nous voulons posseder nos ames, comme parle l'Ecriture, & empescher que l'impatience ne nous fasse échapper à tous momens, & ne nous precipite dans tous les inconveniens que nous avons representez. Mais cette patience n'est

pas une vertu bien commune. De sorte qu'il est bien étrange qu'estant si difficile d'une part, & si utile de l'autre, on ait si peu de soin de s'y exercer, au mesme temps que l'on s'étudie à tant d'autres choses inutiles & de peu de fruit.

Un des principaux moyens de l'acquerir, est de diminuer cette forte impression que les défauts des autres font sur nous. Et pour cela il est utile de considerer.

1. Que les défauts estant aussi communs qu'ils sont, c'est une sottise d'en estre surpris, & de ne s'y pas attendre. Les hommes sont mêlez de bonnes & de mauvaises qualitez : Il les faut prendre sur ce pied-là : & quiconque veut profiter des avantages que l'on reçoit de leur societé, doit se resoudre à souffrir en patience les incommoditez qui y sont jointes.

2. Qu'il n'y a rien de plus ridicule que d'estre déraisonnable parce qu'un autre l'est, de se nuire à soy-mesme parce qu'un autre se nuit, & de se rendre participant de toutes les sottises d'autruy, comme si nous n'avions pas assez de nos propres défauts, &

de nos propres miſeres, ſans nous charger encore des défauts & des miſeres de tous les autres. Or c'eſt-ce que l'on fait en s'impatientant des défauts d'autruy.

3. Que quelques grands que ſoient les défauts que nous trouvons dans les autres, ils ne nuiſent qu'à ceux qui les ont, & ne nous font aucun mal, à moins que nous n'en recevions volontairement l'impreſſion. Ce ſont des objets de pitié, & non de colere; & nous avons auſſi peu de ſujet de nous irriter contre les maladies de l'eſprit des autres, que contre celles qui n'attaquent que le corps. Il y a meſme cette difference, que nous pouvons contracter les maladies du corps malgré que nous en ayons, au lieu qu'il n'y a que noſtre volonté qui puiſſe donner entrée dans nos ames aux maladies de l'eſprit.

4. Nous ne devons pas ſeulement regarder les défauts des autres comme des maladies, mais auſſi comme des maladies qui nous ſont communes. Car nous y ſommes ſujets comme eux. Il n'y a point de défauts dont nous ne ſoyons capables; & s'il y en

a que nous n'ayons pas effectivement, nous en avons peut-estre de plus grands. Ainsi n'ayant aucun sujet de nous preferer à eux, nous trouverons que nous n'en avons point de nous choquer de ce qu'ils font, & que si nous souffrons d'eux, nous les faisons souffrir à nostre tour.

5. Les défauts des autres, si nous les pouvions regarder d'une veuë tranquille & charitable, nous seroient des instructions d'autant plus utiles que nous en verrions bien mieux la difformité que des nostres dont l'amour propre nous cache toûjours une partie. Ils nous pourroient donner lieu de remarquer que les passions font d'ordinaire un effet tout contraire à celuy que l'on pretend. On se met en colere pour se faire croire, & l'on en est d'autant moins crû qu'on fait paroistre plus de colere. On se pique de ce qu'on n'est pas aussi estimé que l'on croit le meriter, & l'on l'est d'autant moins, qu'on cherche plus à l'estre. On s'offense de n'estre pas aimé, en le voulant estre par force. Et l'on attire encore plus l'aversion des gens.

Nous y pourrions voir aussi avec

étonnement, à quel poinct ces meſmes paſſions aveuglent ceux qui en ſont poſſedez. Car ces effets qui ſont ſi ſenſibles aux autres, leur ſont d'ordinaire inconnus. Et il arrive ſouvent que ſe rendant odieux, incommodes, & ridicules à tout le monde, ils ſont les ſeuls qui ne s'en apperçoivent pas.

Et tout cela nous pourroit faire reſſouvenir ou des fautes où nous ſommes autrefois tombez par des paſſions ſemblables, ou de celles où nous tombons encore par d'autres paſſions qui ne ſont peut-eſtre pas moins dangereuſes, & dans leſquelles nous ne ſommes pas moins aveugles : & par là toute noſtre application ſe portant à nos propres défauts, nous en deviendrons beaucoup plus diſpoſez à ſupporter ceux des autres.

Enfin il faut conſiderer qu'il eſt auſſi ridicule de ſe mettre en colere pour les fautes & les bizarreries des autres, que de s'offenſer de ce qu'il fait mauvais temps, ou de ce qu'il fait trop froid ou trop chaud ; parce que noſtre colere eſt auſſi peu capable de corriger les hommes, que de faire changer les ſaiſons. Il y a meſme cela de

plus de raisonnable en ce poinct qu'en se mettant en colere contre les faisons, on ne les rend ny plus ny moins incommodes ; au lieu que l'aigreur que nous concevons contre les hommes, les irrite contre nous, & rend leurs passions plus vives & plus agissantes.

CHAPITRE XI.

CONCLVSION.

CE que nous avons vû jusqu'icy, suffit pour donner une legere idée des moyens qui peuvent servir à conserver la paix entre les hommes, & ils sont tous compris dans ce verset du Pseaume: *Pax multa diligentibus legem tuam, & non est illis scandalum.* Ceux *qui aiment vostre loy joüissent d'une paix abondante, & ils ne sont point scandalisez.* Car si nous n'aimions que la loy de Dieu, nous nous rendrions attentifs à ne pas choquer nos freres ; nous ne les irriterions jamais par des contestations indiscrettes, & jamais leurs fautes ne nous seroient une occasion de colere, d'aigreur, de trouble

& de ſcandale, puiſque ces fautes ne nous empeſchent pas de demeurer attachez à cette loy, qu'elle nous oblige de les ſouffrir avec patience, & que c'eſt en particulier ce precepte de la tolerance Chreſtienne que l'Apoſtre appelle la loy de JESUS-CHRIST. *Portez*, dit-il, *les fardeaux les uns des autres, & vous obſerverez la loy de Jeſus-Chriſt.* Nous devons donc reconnoiſtre que toutes nos impatiences, & tous nos troubles viennent de ce que nous n'aimons pas aſſez cette loy de la charité; que nous avons d'autres inclinations que celle d'obeïr à Dieu; & que nous cherchons noſtre gloire, noſtre plaiſir, noſtre ſatisfaction dans les creatures. Ainſi le principal moyen pour eſtablir l'ame dans une paix ſolide & inébralable, c'eſt de l'affermir dans cet unique amour qui ne regarde que Dieu en toutes choſes, qui ne deſire que de luy plaire, & qui met tout ſon bon-heur à obeïr à ſes loix.

CINQUIÉME TRAITÉ.

Des jugemens temeraires.

Nolite ante tempus judicare, quoadusque veniat Dominus.

CHAPITRE PREMIER.

En quoy consiste l'injustice des jugemens temeraires. Ce qui en augmente ou diminuë le peché.

LEs jugemens temeraires estant toûjours accompagnez d'ignorance, & de défauts de lumiere, enferment une injustice & une usurpation presomptueuse de l'autorité de Dieu. Car il n'appartient qu'à la verité de juger, selon ce que JESUS-CHRIST dit dans l'Evangile, *que le Pere a donné*

tout jugement à son Fils, parce qu'il est la verité mesme. De sorte que les hommes ne peuvent se mesler de juger, qu'autant que ce Fils leur en donne le droit en les éclairant par la verité : & entreprendre de juger sans la connoistre, c'est renverser l'ordre de Dieu ; c'est usurper injustement la fonction de JESUS-CHRIST, & l'exercer d'une maniere essentiellement contraire à la loy éternelle ; puisque JESUS-CHRIST mesme n'est le juge des hommes, que parce qu'il est la verité, entant que Dieu, & qu'il a esté rempli, entant qu'homme, de grace & de verité.

Ainsi le jugement temeraire est du nombre des actions qui sont essentiellement mauvaises, & qu'aucunes circonstances ne sçauroient rendre excusables, parce qu'il est directement opposé à la justice éternelle. Ce peché peut neanmoins recevoir differens degrez, & estre tantost plus grand & tantost moindre, selon la qualité de son objet, selon les causes dont il naist, & les effets qu'il produit.

La qualité de l'objet l'augmente ou le diminuë, parce que plus les choses

ſont importantes, plus on eſt obligé d'eſtre retenu & reſervé dans les jugemens que l'on en fait ; & ainſi on eſt plus capable d'en juger temerairement.

Les cauſes dont il naiſt le rendent plus ou moins grand, parce que l'ignorance qui en eſt inſeparable, eſt plus ou moins mauvaiſe, ſelon les cauſes qui la produiſent, qui peuvent eſtre fort differentes.

On y tombe quelquefois par une ſimple precipitation qui fait prendre pour certain ce qui ne l'eſt pas. Quelquefois c'eſt par une attache preſomptueuſe à nos ſentimens qui empeſche de les examiner avec le ſoin qui ſeroit neceſſaire pour diſcerner la verité de l'erreur. Mais la plus ordinaire ſource de cette ignorance toûjours jointe aux jugemens temeraires, c'eſt la malignité & l'averſion particuliere qu'on ſe trouve avoir pour ceux dont on juge de la ſorte.

Car c'eſt cette diſpoſition qui nous fait voir en eux des taches & des défauts, qu'un œil ſimple n'y découvriroit jamais.

C'eſt elle qui applique noſtre eſprit

à toutes les choſes qui le peuvent porter à en faire un jugement deſavantageux & qui le détourne de tout ce qui nous en pourroit faire juger favorablement. C'eſt elle qui nous fait ſentir vivement les moindres conjectures, & qui groſſit à nos yeux les apparences les plus legeres. C'eſt elle qui nous fait deviner leurs intentions cachées, & penetrer le fond de leurs cœurs. Nous les croyons coupables, parce que nous ſerions bien aiſes qu'ils le fuſſent, & que tout ce qui tend à nous en perſuader, nous plaiſt & nous entre aiſément dans l'eſprit. Or qui doute qu'une ſource ſi corrompuë n'empoizonne tout ce qui en ſort, & ne rende & noſtre ignorance & les jugemens qui en naiſſent beaucoup plus mauvais & plus deſagreables à Dieu, que s'ils avoient un autre principe?

Mais ce qui met encore une plus grande inégalité entre les jugemens, c'eſt qu'il y en a dont les ſuites ſont terribles. Car les diviſions & les haines qui troublent la ſocieté humaine, & éteignent la charité, ne viennent d'ordinaire que de quelques paroles

indiscretes qui nous échappent : & ces paroles indiscrettes viennent des jugemens temeraires qu'on a formez interieurement dans son esprit. On commence par juger temerairement du prochain, ce qui est déja un tres-grand mal : ensuite par une effusion naturelle à l'homme, on en parle temerairement, & ces paroles se communiquant des uns aux autres, corrompent souvent par un mal-heureux progrés une infinité d'esprits. De sorte qu'un seul jugement temeraire sera peut-estre la premiere cause de la damnation de plusieurs personnes.

Il faut remarquer de plus que nous n'en demeurons pas d'ordinaire aux simples jugemens. Nous passons des pensées de l'esprit aux mouvemens du cœur. Nous concevons de l'aversion & du mépris pour ceux que nous avons legerement condamnez, & nous inspirons ces mesmes sentimens aux autres. Ainsi nous éteignons quelquefois en eux & en nous la charité qui est la vie de nos ames.

Ce n'est pas encore tout. Nous ne nuisons pas seulement par là à ceux qui entrent dans nos sentimens, &

qui les approuvent : mais nous faisons souvent encore plus de mal à ceux qui ne les approuvent pas, quand ils y sont interessez. Car lors qu'ils viennent à connoistre ces jugemens, nostre injustice les irrite & leur donne une aversion violente contre ceux qui les approuvent.

CHAPITRE II.

Jugemens temeraires sources des preventions. Mauvais effets de ces preventions. Tout le monde s'imagine en estre exempt.

LEs jugemens temeraires sont les sources de ce qu'on appelle preventions ; ou plûtost les preventions ne sont que des jugemens temeraires que l'on fait de l'esprit, de la disposition, ou des intentions des autres, dont on se laisse fortement préoccuper : Car au lieu qu'il n'y a point de peintre qui voulust entreprendre de faire le portrait d'un visage sur la description qu'on luy en feroit en passant, nous nous formons souvent en

nous-mesmes le portrait des gens sur des discours inconsiderez qu'on aura faits devant nous, ou sur quelque action passagere. Et aprés avoir conceu ces impressions, nous y ajoûtons ensuite toutes les autres actions : & cette idée nous sert de clef pour expliquer tout le reste de leur conduite, & de regle pour nous conduire à leur égard. Ainsi comme nous en avons mal jugé, nous nous conduisons aussi mal en leur endroit, & nous les traitons d'une maniere qui leur fait connoistre nostre prevention, & qui leur donne à leur tour de l'éloignement de nous.

Ces preventions causent par tout de grands desordres : mais il n'y a point de lieux où elles soient si sensibles que dans les Monasteres. Car comme les personnes qui s'y sont retirées, sont separées de la pluspart des objets du monde, elles s'appliquent aussi plus que les autres à ce petit nombre d'objets qui leur sont presens ; & elles sentent d'une maniere bien plus vive les jugemens desavantageux que ceux de leur societé font d'elles, parce qu'elles sont moins distraites & moins

partagées, & que ce qu'elles ont d'amour propre se reünit tout entier contre cet objet qui les choque. C'est ce qui fait souvent que les discours qui occuperoient peu de gens du monde, rempliſſent entierement l'esprit des personnes retirées, & les affligent sensiblement. Une Religieuse qui croit que sa Superieure est prevenuë contre elle, en est quelquefois plus touchée, que les gens de la Cour ne le sont, lors-qu'ils croyent que le Roy est prevenu contr'eux.

C'est une des plus grandes peines, & des plus grandes tentations de toutes les societez, & contre laquelle ceux qui s'y engagent, devroient le plus se fortifier par des reflexions & des prieres continuelles. Car s'ils sont si sensibles quand ils s'imaginent qu'on est prevenu contr'eux; & si cela leur renverse l'esprit & les jette dans l'abbatement, il y a souvent beaucoup de peril pour eux dans ces azyles meſmes, & dans ces villes de refuge où ils se retirent pour éviter les perils du monde, parce qu'il est difficile qu'ils évitent ces inconveniens, & qu'il est si ordinaire aux personnes meſmes

vertueuſes de ſe prevenir, que nous ne devons pas nous promettre qu'ils ne le ſeront jamais contre nous. De ſorte qu'il vaut beaucoup mieux faire ſon compte ſur cela, & ſe preparer à ſouffrir leurs préventions.

Mais quoy qu'il y ait beaucoup de faute dans ceux qui ſont trop ébranlez par l'imagination qu'on eſt prevenu contr'eux; il y en a encore plus dans ceux qui ſe previennent effectivement, puis-qu'ils ſont chargez de leur propre faute, & de celle des autres; & qu'ils donnent par là occaſion à de grands deſordres, ſur tout dans les maiſons Religieuſes. Car ſouvent les froideurs y degenerent en averſions; les averſions en cabales, & les cabales en diviſions, qui aboutiſſent à un renverſement entier de toutes choſes.

Peut-on aſſez apprehender un peché qui fait de ſi étranges ravages: & y a-t-il perſonne qui n'ait ſujet de craindre qu'à l'heure de la mort Dieu ne luy impute une ſuite mal-heureuſe de crimes qui ne ſeront que l'effet des jugemens temeraires qu'il aura faits? Cependant la verité eſt qu'il y a peu

à peu de fautes qu'on apprehende moins que celle-là. Chacun agit comme s'il eſtoit infaillible & incapable de ſe prevenir & de ſe tromper. Et au meſme temps qu'on reconnoiſt combien ce défaut eſt commun, & qu'on en accuſe fort ſouvent les autres, on s'imagine preſque toûjours en eſtre exempt. La raiſon en eſt, qu'il eſt preſque toûjours auſſi caché à ceux qui y tombent à l'égard des autres, comme il leur eſt viſible quand on y tombe à leur égard; parce que l'amour propre produït également ces deux effets, de nous le cacher en nous, & de nous le découvrir dans les autres. Ainſi comme les diſcours generaux que l'on fait, incommodent peu la cupidité, parce qu'elle ne s'y croit pas intereſſée, ils ſervent auſſi fort peu, parce que nous les appliquons toûjours plûtoſt aux autres qu'à nous.

CHAPITRE III.

Comment on se cache à soy-mesme ces jugemens temeraires. Remede de ce mal. Ne pas voir ce qui ne nous est pas necessaire.

LA maniere dont on se cache à soy-mesme la temerité de ses jugemens, est tres-fine & tres-difficile à éviter. Car c'est par le mauvais usage qu'on fait d'une maxime veritable en soy, quand on la regarde en general, mais dont on abuse en particulier d'une maniere imperceptible. Cette maxime est, qu'il est bien deffendu de juger, mais qu'il n'est pas deffendu de voir, c'est à dire de se rendre à l'évidence. Ainsi en prenant nos jugemens pour des veuës & des évidences, nous nous croyons à couvert de tout ce que l'on dit contre la temerité des jugemens. Nous ne jugeons jamais, nous voyons. Toutes nos imaginations sont des veritez évidentes; & par là nous étouffons tous les reproches que nostre conscience nous pourroit faire.

Mais si l'amour propre ne nous rendoit point aveugles, il seroit bien facile de nous faire entrer dans une juste défiance de cette évidence pretenduë : car il ne seroit besoin pour cela que de nous obliger à faire reflexion sur ceux que nous croyons coupables de temerité dans les jugemens qu'ils font de nous : & de nous y faire remarquer toutes les mesmes dispositions sur lesquelles nous pretendons nous justifier. Ils prennent aussi bien que nous leurs jugemens les plus temeraires, pour des veuës d'une verité évidente. Qui nous asseurera donc que nous n'en faſſions pas de mesme, & que nous soyons les seuls exempts de cette illusion commune ?

La juste crainte que nous devons avoir de nous tromper aussi-bien que les autres, nous oblige donc de prendre pour nous-mesmes les avis que nous donnerions à ceux qui se laissent aller à des jugemens temeraires, sous pretexte qu'il est permis de voir, quoy qu'il ne soit pas permis de juger. Nous leur dirions sans doute, que puisqu'il y a une infinité de gens qui se trompent, en s'imaginant qu'ils ne jugent

pas, & qu'ils ne font que voir ce qui eſt : La prudence Chreſtienne veut qu'on évite meſme ces vuës, lorsqu'elles ne ſont pas neceſſaires, parce qu'elle défend de s'expoſer temerairement au danger. Celuy qui croit voir, peut ſe tromper, en prenant pour vuë ce qui n'eſt en effet qu'un jugement temeraire. Mais celuy qui ne voit point, & qui ne s'applique point à voir, ne ſe trompe point, parce qu'il ne juge point. Il faut donc prendre ce parti toutes les fois que nous ne ſommes pas obligez de voir.

On dira ſans doute, qu'il ne dépend point de nous de voir ou de ne voir pas; que c'eſt un effet neceſſaire des objets qui frappent noſtre eſprit, & qui y font quelquefois une impreſſion ſi vive qu'il eſt impoſſible qu'il y reſiſte. Mais cela n'eſt pas generalement veritable, ou plûtoſt il eſt rare qu'il le ſoit, parce qu'il n'y a que peu d'objets dont l'eſprit ſoit ſi vivement frappé, qu'il ſoit forcé de prendre parti & de juger. Il faut au contraire le plus ſouvent qu'il s'applique à conſiderer les choſes; & c'eſt cette application volontaire aux défauts des

autres, que la prudence Chreſtienne doit retrancher dans les perſonnes qui ne ſont pas obligées par leur charge de veiller à les corriger.

Or quiconque ſera fidelle à ne laiſſer pas aller ſon eſprit à ces reflexions inutiles ſur les actions d'autruy, ſera rarement en eſtat de ne ſe pouvoir défendre d'en juger. Car il y a des raiſons generales qui nous portent à douter des choſes que nous n'avons pas examinées avec ſoin. Et comme c'eſt une réponſe fort raiſonnable que de dire à ceux qui nous en demanderoient noſtre avis, que nous n'y avons pas aſſez penſé; il n'eſt pas moins raiſonnable de nous le dire à nous-meſmes, & de ſuſpendre noſtre jugement par cette conſideration generale, qu'il ne faut juger qu'aprés avoir pezé toutes choſes, & que nous ne l'avons pas fait.

On peut donc déja convaincre d'un grand défaut, ceux qui ſe défendent par cette pretenduë maxime, qu'il eſt permis de voir, quoy qu'il ne ſoit pas permis de juger, en leur montrant qu'ils ſont témeraires de s'eſtre appliquez à conſiderer ce qu'ils prétendent

voir dans les autres, & que la charité qu'ils se devoient à eux-mesmes les obligeoit d'en détourner la veuë, afin de pouvoir suspendre leur jugement.

Mais il y a encore un autre devoir plus certain & plus palpable qui retranche une grande partie des maux que causent les jugemens temeraires. C'est que quelque évidence que nous croyons avoir des défauts du prochain, la prudence Chrestienne nous défend de le faire connoistre aux autres, lors-que nous n'y sommes point engagez par nostre charge, qu'il n'y a point d'utilité évidente qui nous y oblige. Par ce moyen quand nous en aurions jugé temerairement, nous n'aurions à rendre compte que de nostre temerité, sans nous rendre encore coupables des mauvais effets qu'elle peut produire dans les autres.

Cette pratique ne va pas seulement à regler les paroles & à retrancher les suites des jugemens temeraires; elle sert encore infiniment à regler l'esprit, & à corriger la temerité de ses jugemens dans la source mesme. Car on ne permet guere à son esprit de juger des défauts des autres que

pour en parler, & si l'on n'en parloit point, on cesseroit insensiblement de s'appliquer à en juger. Outre qu'en en parlant, on s'y interesse; on s'engage à soûtenir ce qu'on en a dit, & l'on se rend par là moins susceptible de tout ce qui pourroit servir à détromper.

CHAPITRE IV.

Autres remedes contre les jugemens temeraires. Corriger sa malignité, sa precipitation & l'attache à son sens.

MAIS comme il y a des rencontres où il n'est pas possible de ne se pas appliquer aux défauts qui sont comme exposez aux yeux; qu'il est difficile en d'autres de s'exemter d'en parler, & qu'il y a mesme des personnes qui sont obligées à l'un & à l'autre par le devoir de leur charge; il faut encore trouver d'autres remedes contre le danger des jugemens temeraires.

Les plus utiles, sans doute, seroient de remedier aux sources qui les pro-

duiſent, dont les principales ſont, comme nous avons dit, la malignité, la precipitation, & l'attache à noſtre ſens.

On remedie à la malignité en ſe rempliſſant le cœur de charité, & en l'y attirant du ciel par les voyes que l'Ecriture nous en ouvre. On y remedie en faiſant ſouvent reflexion ſur les vertus & les bonnes qualitez des autres; en détournant ſa veuë de leurs défauts; en s'appliquant beaucoup à ſoy-meſme & à ſes propres miſeres.

On remedie à la precipitation, en s'accoûtumant à aller moins viſte dans ſes jugemens, & à prendre plus de temps pour conſiderer les choſes; en penſant que ce qui eſt vray aujourd'huy, le ſera tout autant demain, & qu'ainſi il ne nuira de rien de prendre plus de temps pour l'examiner: en moderant & arreſtant l'impetuoſité de ſon eſprit & la legereté de ſa langue dans les choſes meſmes évidentes, pour l'accoûtumer à ne ſe pas precipiter dans les choſes douteuſes & obſcures.

On remedie à l'attache à ſon ſens par les reflexions continuelles qu'on

doit faire sur la foiblesse de son propre esprit, & par l'experience de ses égaremens & de ceux des autres. Et une des choses les plus utiles que l'on pourroit faire pour en profiter, seroit de tenir regiſtre des surprises où l'on se seroit engagé en suivant trop legerement ses impressions. Je dis qu'il en faudroit tenir regiſtre, & le repasser souvent par sa memoire, comme un objet humiliant. Mais nostre amour propre fait tout le contraire. Il efface de nostre esprit tous les jugemens temeraires où nostre présomption nous engage, & il nous conserve une vive idée de ceux qui, quoy que peut-estre temeraires en eux-mesmes, se sont trouvez veritables par hazard. Nous sommes ravis de dire, cette personne ne m'a point trompé, je l'ay toûjours connuë telle qu'elle estoit. Jamais je n'en ay peu avoir bonne opinion. Et nous ne nous disons jamais à nous-mesmes: Je me suis bien trompé en telle & telle occasion. J'ay soupçonné telle & telle personne de certains défauts sur des apparences que j'ay reconnuës depuis tres-fausses. J'ay sui-

vy legerement en telle & telle occasion l'impression qu'on m'a voulu donner, & j'ay reconnu depuis que j'avois mal fait de la recevoir si facilement, sans en rechercher d'autres preuves.

CHAPITRE V.

Comment il faut combattre directement la temerité de nos jugemens.

C'Est par ces moyens & par d'autres semblables, que le desir de se corriger fait inventer à ceux en qui il est vif & sincere, que l'on peut remedier aux causes des jugemens temeraires : mais il faut aussi les combattre plus directement, en s'appliquant à les découvrir par la lumiere de la verité.

On trouvera dans cette recherche, qu'il y a d'ordinaire quelque chose de clair dans ce qui nous engage dans l'erreur : mais que nostre temerité consiste en ce que nostre jugement va plus loin que nostre veuë, & que nous ne prenons pas garde que nous y en-

fermons des choſes que nous ne voyons pas, c'eſt à dire, qui ne ſont pas évidentes.

On condamne, par exemple, certaines actions, parce qu'il eſt clair qu'elles ſont ordinairement mauvaiſes, & l'on ne prend pas garde qu'elles peuvent eſtre accompagnées de quelques circonſtances extraordinaires qui les juſtifient.

Or pour juger équitablement, il ne ſuffit pas de connoiſtre la verité dans de certaines bornes, il la faut connoiſtre dans toute ſon étenduë. Ainſi quand il s'agit de condamner quelque action ou quelque autre choſe, il faut ſe demander à ſoy-meſme ſi cette action ou cette choſe ne peut eſtre bonne en aucune rencontre, & examiner enſuite, non pas ſi les circonſtances qui la pourroient rendre bonne s'y trouvent effectivement, mais ſi l'on eſt bien aſſeuré qu'elles ne s'y trouvent pas.

Car il faut toûjours avoir dans l'eſprit qu'il ſuffit pour ne pas juger, de n'eſtre pas aſſeuré de la faute : mais que pour juger il faut qu'il ne manque rien à la certitude que nous en avons.

Si l'on avoit soin de se faire souvent ces sortes de questions, on retrancheroit une grande partie des jugemens temeraires, qui ne se cachent à nous, que parce que nous ne voulons pas y faire reflexion.

Deplus, comme l'on fonde souvent ses jugemens sur les propositions generales, qui ne sont vrayes qu'avec de certaines limitations, souvent aussi on devine temerairement les intentions cachées, en supposant qu'une action exterieure dont on est choqué, a esté faite par un certain dessein, & l'on ne prend pas garde qu'une mesme action exterieure peut naistre d'un grãd nombre d'intentions differentes, & que nous sommes mesmes incapables de comprendre la diversité infinie des ressorts & des vûës qui l'ont pû produire.

C'est pourquoy il n'y a point de jugemens plus visiblement temeraires, que ceux par lesquels nous pretendons penetrer ainsi les motifs & les intentions des autres, principalement lors-que nous leur en attribuons qu'ils desavoüent : & l'on peut dire mesme qu'il y a quelque chose de plus injurieux à Dieu dans ces sortes

de jugemens que dans les autres, parce qu'il s'eſt particulierement reſervé la connoiſſance du ſecret des cœurs, & qu'il ne l'a donnée, ny aux demons ny aux Anges meſmes, ſelon les Peres.

Il arrive encore ſouvent, que ne ſe trompant pas abſolument en condamnant certaines choſes, parce qu'elles ſont en effet mauvaiſes, on porte neanmoins ſon jugement trop loin, en déterminant en quel degré elles le ſont, & c'eſt une temerité viſible. Car il n'y a que Dieu qui ſçache la meſure de nos fautes, y ayant mille choſes inconnuës aux hommes qui les diminüent ou les augmentent. Souvent ce que nous prenons pour un grand peché, n'en eſt pas un ſi grand qu'on le croit, parce que le défaut de lumiere, l'inapplication, la bonne intention, les tenebres d'une tentation violente le rendront beaucoup moindre devant Dieu, & ſouvent au contraire des fautes que l'on regarde comme tres-legeres, ſont tres-conſiderables au jugement de Dieu par le mauvais fond dont elles naiſſent.

C'eſt encore une eſpece de jugement

temeraire, lors que l'on regarde certaines fautes dans le prochain comme fixes & subsistantes, quoy que l'on ne soit pas assuré si elles subsistent à l'égard de Dieu ; & si elles ne sont point ou détruites par la penitence, ou couvertes par une abondance de charité. Car c'est encore passer les bornes de la lumiere humaine, & juger de ce que l'on ne voit pas. Tout ce que l'on peut dire de ces personnes, en cas que l'on soit obligé d'en parler, c'est qu'elles ont commis telle ou telle faute : mais qu'on ne voit pas si elles ne la reparent point par la penitence, par la charité, & par les autres voyes que Dieu nous a données pour les effacer. Ainsi les jugemens que nous faisons, ou que cette personne est trés-coupable, ou qu'elle est moins agreable à Dieu qu'une autre, sont temeraires & injustes.

Car il faut remarquer qu'ordinairement on ne se contente pas de juger des actions particulieres, mais que l'on forme un jugement absolu des personnes mesmes. On regarde les unes comme imparfaites & mépriſables, & les autres comme dignes d'esti-

me. On dit des unes qu'elles ne sont bonnes a rien, & l'on releve les autres comme de fort-grands sujets. Or souvent il n'y a rien de plus temeraire que ces sortes de jugemens. Car il y a des personnes qui font peu paroistre ce qu'elles ont de bon, & d'autres où il paroist plus de bien qu'elles n'en ont. Il y en a qui ont des défauts plus visibles & plus importuns aux autres, qui ne laissent pas d'avoir un fond de lumiere & d'équité, & une attache a leurs devoirs essentiels qui les soûtient dans les occasions importantes : & d'autres au contraire qui faisant peu de fautes exterieures, ont un certain défaut de raison & de lumiere, ou certains interests secrets qu'elles ne connoissent pas elles-mesmes, qui produisent de grands renversemens dans les grandes occasions. Il n'y a que Dieu qui puisse discerner ces differentes dispositions : mais plus les hommes sont obligez de reconnoistre leur ignorance & leurs tenebres en ce point, plus ils devroient estre retenus dans la comparaison qu'ils font des personnes & dans les jugemens qu'ils

en portent sur leurs actions particulieres.

CHAPITRE VI.

Combien il est difficile d'éviter les jugemens temeraires quand on les fonde sur des raports.

S'IL est difficile d'êviter la temerité des jugemens, lors qu'on est soymesme témoin des choses dont on juge, & que l'on se fonde sur sa propre lumiere; il l'est encore beaucoup plus quand on se fonde sur le rapport & sur la lumiere des autres. Car outre qu'on en a bien moins d'évidence, on se laisse encore aller avec plus de liberté à juger, comme si le peché ne regardoit que celuy qui forme le premier jugement, & qui le communique aux autres. Cependant il n'en est pas ainsi. Les rapports qu'on nous fait du prochain, ne tiennent lieu que de signes sur lesquels nous devons juger. Il y en a de certains & incertains: Et comme l'on peut s'arrester à ceux que l'on a droit de juger certains, c'est aussi ju-

ger temerairement que de juger sur ceux qui ne le sont pas.

Or non seulement il y a des rapports incertains, mais ils le sont presque tous. Et dés qu'on approfondit les choses on ne manque gueres de trouver du plus ou du moins. La passion & le peu de justesse d'esprit altere presque toûjours la verité dans les discours que les hommes font les uns des autres. Ceux qui paroissent les plus sinceres, & que l'on ne sçauroit soupçonner de mensonge & d'imposture ne laissent pas de nous tromper, parce qu'ils se trompent souvent les premiers. Il y en a qui mêlent par tout leurs reflexions, & leurs jugemens; comme des faits, & qui ne distinguant point entre ce qu'il y a d'effectif dans les choses qu'ils rapportent, & les raisonnemens qu'ils font sur ces mesmes choses, ne font de tout cela, qu'un mesme corps d'histoire. Ainsi on ne peut presque faire aucun fondement certain sur ce que les hommes rapportent: Et comme on est temeraire quand on juge sur des signes incertains, & que la pluspart des rapports sont de ce genre, il s'en-

suit que la plusparт des jugemens fondez sur ces rapports, sont temeraires.

CHAPITRE VII.

Resolution d'une difficulté qui semble obliger les hommes à ne juger jamais sur des rapports.

IL semble qu'on doive conclure de là qu'il ne faut donc croire les hommes en rien, & qu'il faut tout examiner par soy-mesme quand on ne peut pas s'abstenir de juger. Cependant il est clair que le commerce de la vie & la societé establie entre tous les hommes, ne le permettent pas. Il faut necessairement fonder une infinité de choses sur le rapport des hommes, & mesme les plus importantes, jusqu'à decider souvent par là de leur vie & de leur mort. On condamne un homme à la mort sur la deposition de deux témoins. On reçoit les uns aux charges de l'Eglise & de l'Etat, & l'on en exclud les autres sur les témoignages qu'on en rend. Et ces témoignages ne sont que des

rapports, entre lesquels on ne peut nier qu'il n'y en ait de fort incertains. Comment donc accorder l'obligation indispensable de ne juger que sur des signes certains, avec la necessité où l'on est de s'arrester souvent aux rapports que les hommes font les uns des autres ?

Cette difficulté se resout en distinguant la lumiere suffisante pour agir, de celle qui est necessaire pour porter un jugement absolu de la verité des choses. Il suffit pour fonder sa conduitte sur un rapport, de n'avoir pas de moyen pour s'éclaircir davantage de la verité, & d'estre obligé neanmoins d'agir. Je suis obligé de pourvoir à une charge : On me presente un homme dont des gens de bien me rendent de bons témoignages. Je sçay que ces témoignages sont incertains, & je les prends mesme pour tels: mais parce que je n'ay point de voye pour avoir une plus grande certitude, celle-là doit suffire pour me déterminer à agir, supposé qu'il soit necessaire que je le fasse. Et ce jugement sur lequel ces sortes d'actions sont fondées, n'est point incertain, parce

qu'il n'enferme autre chose sinon que l'on a pris les plus grandes asseurances qu'on a pû du merite de ceux qu'on choisit.

Ainsi un juge qui condamne un accusé, ne fait point de jugement temeraire, quand mesme il condamneroit un innocent, parce qu'il ne juge pas absolument qu'il soit coupable, mais seulement qu'il est convaincu de l'estre selon les formes de la justice.

Ainsi une Abbesse qui exclud une fille d'un Monastere sur le témoignage de celle à qui la conduitte de cette fille a esté commise, ne fait point de jugement temeraire, parce qu'elle ne juge pas absolument que cette fille merite l'exclusion ; mais seulement que celle à qui elle s'en doit rapporter en ayant ainsi jugé, la volonté de Dieu n'est pas qu'elle demeure dans ce Monastere.

On peut juger de mesme qu'il n'est pas de la prudence de se servir de telles & telles personnes dont on aura entendu faire quelque rapport desavantageux, sans juger pour cela que le rapport soit veritable. Il suffit que nous ne sçachions pas qu'il soit faux,

pour nous donner droit d'uſer de cette precaution.

Car il faut mettre une tres-grande difference entre les jugemens abſolus, par leſquels on condamne une perſonne & les precautions raiſonnables dont on peut uſer à ſon égard ſans en juger. Il faut une certitude entiere pour la condamnation abſoluë, mais les ſignes & les preuves apparentes ſont des motifs ſuffiſans pour prendre de juſtes precautions.

On m'a dit, par exemple, qu'un homme eſt un fourbe, & ceux qui me l'ont dit, ſont des gens croyables. Je n'ay pas droit pour cela de le condamner, ny de le traitter de fourbe & d'infidelle. Mais il ne m'eſt pas défendu de craindre de m'engager avec luy, & d'y regarder de plus prés que je ne ferois en traittant avec un autre.

A la verité il eſt injuſte de former un jugement abſolu qu'un homme eſt coupable, ſur un ſigne qui n'eſt pas certain ; mais il eſt impoſſible auſſi de le juger certainement innocent, lors qu'il y a contre luy des conjectures aſſez fortes & que rien ne détruit,

Or les rapports des personnes que l'on croit sinceres tiennent, lieu de conjectures. Ils mettent donc necessairement l'esprit dans le doute : & quand on y est, il n'est pas defendu d'agir conformement à cet estat, quoy qu'il ne soit pas permis de juger absolument en cet estat.

Voila le party qu'il y a à prendre dans ces rencontres où l'on est forcé d'agir, quoy qu'on n'ait point de lumiere certaine dans l'esprit ; mais hors de cette necessité, il faut ordinairement peu deferer aux rapports qu'on nous fait, parce qu'il y en a peu d'exactement veritables, comme l'experience nous le confirmeroit incessamment, si nous avions soin de le remarquer. On doit mesme souhaitter de ne se trouver jamais obligé d'agir sur ces sortes de fondemens. On doit ajoûter le moins de croyance que l'on peut à ces rapports, & tenir toûjours son esprit dans la disposition de recevoir avec joye une impression contraire, au cas qu'il arrive par quelque rencontre que l'on apprenne quelque chose qui les détruise.

Mais quoy que la défiance qu'on peut concevoir sur les rapports qu'on nous fait des actions du prochain, ne soit pas absolument defenduë, comme je l'ay déja dit ; & qu'elle soit inévitable & involontaire, il n'est pas toûjours permis de la communiquer aux autres, parce qu'il y a peu de gens qui en demeurent là, & qui ne portent la défiance jusqu'à la condamnation & qu'il y en a encore moins qui se puissent empescher d'en faire part à d'autres à leur tour. Outre qu'on ne repare pas aisément ces impressions desavantageuses, comme on y est obligé, quand on vient à estre éclairci de l'innocence de ceux qu'on a ainsi décriez, & que l'esprit de ceux qui ont esté frappez de ces soupçons, y conserve toûjours de la pente, & est porté à prendre en mauvaise part des actions indifferentes d'elles mesmes, & à les rapporter à la prevention qu'on luy a donnée. Ainsi il faut de grandes raisons pour estre en droit de communiquer à d'autres ces bruits & ces rapports qui ne sont pas tout à fait certains, & qui donnent lieu de concevoir des soup-

çons. Il faut que celuy à qui on les découvre, aye un interest notable d'en estre averti. Il faut que l'on soit asseuré de sa discretion ; & que de plus on ait soin de parler de telle maniere & avec tant de moderation, qu'on ne le porte pas à former un jugement fixe & arresté.

Voila une partie de ce qu'on peut dire sur ces sortes de jugemens temeraires dont les personnes de pieté font scrupule quand ils s'apperçoivent qu'ils y sont tombez. Mais il y en a d'autres ausquels on ne fait presque point de reflexion, qui ne laissent pas d'estre aussi dangereux, & qui ne corrompent guere moins l'esprit de ceux à qui on les communique.

CHAPITRE VIII.

Qu'il n'eſt pas permis de juger temerairement des morts, ny de nous meſme. Qu'il n'eſt pas permis non plus de juger temerairement en bien. Mauvaiſes ſuittes de ces jugemens temeraires en bien.

PRemierement on s'imagine que les jugemens temeraires ne ſe doivent éviter qu'à l'égard des vivans, & qu'aprés que les gens ſont morts, ils ſont comme en proye aux jugemens des hommes, parce que ces jugemens ne ſont plus capables de leur nuire. Mais cette penſée eſt trés-fauſſe, auſſi bien que les raiſons dont on ſe ſert pour la colorer. Le jugement temeraire eſt mauvais eſſentiellement, parce qu'il eſt contraire à la verité de Dieu: & cette raiſon a lieu auſſi bien à l'égard des morts que des vivans. Il n'eſt pas vray de plus que nous ſoyons entierement ſeparez d'eux. Si le commerce que nous y avons icy entre nous, eſt ceſſé à leur égard; la

liaiſon que nous avons avec eux, ne laiſſe pas de ſubſiſter. Ils ſont toûjours nos freres & membres du meſme corps quand ils ſont à Dieu, comme nous le devons preſumer : & tant s'en faut que nous ayons plus de droit de les condamner, parce qu'ils ſont morts ; que nous en avons au contraire beaucoup moins, puiſque le temps de l'autre vie eſt proprement celuy où Dieu exerce ſon jugement, & où celuy des hommes n'a point delieu.

2. Non ſeulement il nous eſt defendu de juger des autres, ſoit qu'ils ſoient morts ou vivans, parce qu'ils ont leur juge, qui eſt Dieu ; mais il nous eſt meſme defendu de juger de nous-meſmes dans les choſes où nous ne nous connoiſſons pas. Il s'en paſſe une infinité de cette ſorte dans noſtre cœur qu'il faut abandonner au jugement de Dieu, parce que nous ne ferions que nous embarraſſer inutilement ſi nous les voulions diſcerner, & qu'il ne nous eſt jamais permis de paſſer dans nos jugemens les bornes de noſtre lumiere. Il y a ſeulement cette difference entre la diſpoſition où nous devons eſtre à noſtre égard ſur

ce point, & celle où nous devons estre pour les autres, que nous devons desirer de nous connoistre dans tous nos défauts ; & que nous devons au contraire estre bien aises de n'avoir point à juger des autres, & d'ignorer tout ce qui nous obligeroit de les condamner. Il faut que ce soit les tenebres involontaires où nous sommes plongez, qui nous empeschent de nous juger nous-mesmes ; & il faut au contraire que ce soit l'évidence qui nous force de juger des autres. Mais soit à l'égard des autres, ou de nous-mesmes, nous sommes obligez par une mesme loy, de ne point juger de ce que nous ne connoissons pas avec asseurance, & de rendre ce respect à la verité de Dieu, de luy reserver le jument des choses obscures.

3. On croit ordinairement que les jugemens temeraires ne sont blasmables que lors que l'on juge en mal, & que l'on condamne le prochain : & on ne fait aucun scrupule de juger temerairement en bien, parce qu'il n'y a point en cela de malignité. Mais si c'est une moindre faute, c'en est une neanmoins, parce que c'est toûjours

une action contraire à la verité & à la raiſon.

Il y a un milieu entre juger en mal & juger en bien, qui eſt de ne juger point: entre blaſmer & loüer, qui eſt de ne faire ny l'un ny l'autre. Il faut de la connoiſſance pour juger en mal, il en faut auſſi pour juger en bien & pour loüer; & ainſi ce qui convient à ceux qui n'en ont point, c'eſt de ſuſpendre ſon jugement.

Car outre le reſpect que nous devons à la loy éternelle, qui nous oblige de regler nos paroles ſelon noſtre lumiere, & de n'aller jamais au delà, nous ſommes encore obligez a cette reſerve par l'intereſt du prochain. Puis que ſouvent on ne luy nuit pas moins par des loüanges temeraires, que par des condamnations mal fondées. Parce que ces loüanges inconſiderées portent à imiter ceux dont on fait tant d'état; & qu'on croit ne pouvoir manquer en ſuivant leur exemple ou leurs maximes: & c'eſt proprement autoriſer leur défauts, & les rendre contagieux.

Il ne faut donc pas croire que ce ſoit une petite faute que de loüer un

Ecclesiastique qui ne reside pas, qui amasse du bien, ou qui vit dans les divertissemens du monde, principalement si on le loüe en general, & que ces loüanges ne soient pas bornées à quelques actions, ou à quelques qualitez particulieres qui les meritent.

C'en est aussi une fort grande que de loüer la pieté d'une femme qui ne garde pas dans ses habits les regles d'une exacte modestie, qui passe son temps au jeu & dans les autres divertissemens, & qui veille peu sur sa famille. Car c'est tromper tout à la fois & celles qu'on loüe de la sorte, parce qu'on leur fait croire par là qu'il n'y a rien à redire à leur conduite, & que ces loüanges contribuent à leur acquerir une vaine reputation dont elles se repaissent; & celles devant qui on les loüe, parce qu'on les porte à croire que l'état de ces femmes est bon, & qu'elles ne sont pas obligées de se corriger des défauts qui leur sont communs avec elles, puis qu'ils n'empeschent pas qu'elles n'ayent l'estime & l'approbation publique.

Il faut faire état que l'on croit difficilement que Dieu blâme ce que les

hommes loüent, ou que si on le croit, on en est peu touché. Ainsi pour éviter le dommage que l'on peut causer aux autres en loüant ce que Dieu blâme; il faut tâcher à se rendre exact à ne loüer que ce qu'il approuve.

CHAPITRE IX.

Jugemens temeraires en matieres de maximes & de regles de conduite plus inconnus & plus dangereux que les autres.

MAIS les jugemens temeraires les plus inconnus de tous au commun du monde, sont ceux qui ont pour objet les regles de la conduite & de la morale. Car il n'y a presque personne qui fasse scrupule d'avancer dans l'entretien quantité de jugemens de cette sorte, c'est à dire, des maximes sur les actions des hommes & sur les choses bonnes & mauvaises dont ils ne sont pas asseurez, qu'ils n'ont jamais examinées, & qui sont souvent tres-dangereuses & tres-fausses.

Pour bien comprendre combien

cette faute eſt grande & quelles en ſont les ſuites, il faut ſçavoir que la loy de Dieu ſelon laquelle nous devons regler nos actions, n'eſt autre choſe que la juſtice, & la verité éternelle qui preſcrit tous les devoirs des hommes, & qui fait que les choſes ſont bonnes ou mauvaiſes, ſelon qu'elles les approuve ou qu'elle les condamne, & que cette juſtice & cette verité ne ſont autre choſe que Dieu meſme : en ſorte que de combattre la verité & la juſtice, c'eſt combattre Dieu meſme, & s'oppoſer à ſa volonté. Or cette loy & cette juſtice eternelle à laquelle nous nous devons conformer, ne conſiſte pas ſeulement dans les preceptes generaux du Decalogue, & ne condamne pas ſeulement certains pechez groſſiers qui ſont connus de tous les Chreſtiens, comme de voler, de tuer, de rendre faux témoignage : mais elle comprend encore toutes les conſequences qui ſe tirent de ces preceptes generaux, & particulierement du commandement de l'amour de Dieu & du prochain : & ainſi elle défend generalement toutes ſortes de pechez quels qu'ils ſoient ; ny en

ayant point qui n'y soient contraires, & tous n'estant mesme pechez que parce qu'ils y sont contraires.

Il y a peu de Chrestiens qui ne connoissent, comme j'ay dit, les preceptes du Decalogue, à l'égard de certains devoirs grossiers : mais il n'y en a aucun qui les connoisse parfaitement à l'égard de toutes les consequences prochaines ou éloignées qui s'en tirent. Et c'est dans la penetration plus ou moins profonde de ces consequences que consiste principalement cette diversité de degrez de lumiere qui se rencontre dans les Chrestiens.

Or il faut sçavoir que lors qu'ils ignorent quelques-unes de ces consequences, & que cette ignorance les y fait manquer, ils ne sont pas pour cela excusables, ny exempts de faute, parce que cette ignorance ne vient que de leur cupidité qui les leur cache, & du peu de soin qu'ils ont eu de demander à Dieu la lumiere qui leur estoit necessaire pour reconnoistre leurs devoirs ; & enfin de ce qu'ils ne desirent pas assez de sortir de cette ignorance, qu'ils aiment leurs tenebres, & que souvent ils sont bien aises de ne pas

ſçavoir les loix qu'ils n'ont pas envie d'obſerver.

Si nous avions le cœur pur, la loy de Dieu ſeroit pour nous toute lumineuſe, cette pureté porteroit le jour par tout, & nous verrions en toutes choſes ce que Dieu deſire de nous. Si nous ne la voyons donc pas, c'eſt l'impureté de noſtre cœur qui l'empeſche & qui nous cauſe ces tenebres.

Il eſt donc certain que cette ignorance n'excuſe point les pechez que l'on commet contre la loy de Dieu, meſme dans ces conſequences les plus cachées, quoy qu'ils ſoient plus ou moins grands ſelon que ces conſequences ſont plus proches ou plus éloignées; plus claires, ou plus obſcures; qu'il eſt plus aiſé ou plus difficile de nous en inſtruire, & enfin ſelon que cette ignorance eſt plus ou moins volontaire.

Mais ſi l'on eſt coupable pour les moindres actions oppoſées à la loy de Dieu, on l'eſt encore plus quand on l'attaque & qu'on la combat directement en ſoutenant des maximes qui y ſont contraires. Car cette loy eſtant Dieu meſme, & la verité meſme,

c'eſt combattre Dieu & la verité que de la combatre. Et tant s'en faut que cela puiſſe eſtre quelquefois innocent, qu'il eſt impoſſible que Dieu l'approuve, parceque ce ſeroit ſe deſavoüer ſoy-meſme.

Cependant ſi l'on examine les diſcours des hommes, on les trouvera tous pleins de maximes contraires à la loy de Dieu. Les Chreſtiens charnels la combattent dans ſes conſequences claires & prochaines. Quelques-uns de ceux meſme qui veulent paſſer pour ſpirituels, la combatent ſouvent dans les conſequences éloignées & obſcures. Enfin il n'y a preſque perſonne qui ne meſure cette loy divine à ſa propre intelligence, & qui ne condamne tout ce qui luy en déplaiſt ou qu'il n'entend pas.

Combien trouve-t'on, par exemple, de gens qui font profeſſion de la Religion Catholique, qui ne ſe contentent pas de blâmer les vices des Religieux, mais qui condamnent abſolument la vie religieuſe, comme une vie de gens oiſifs & inutiles ? A quoy bon, diſent-ils, des gens qui s'amuſent à chanter ſans rien faire pour les

autres ? Et par là ils condamnent un genre de vie que l'Esprit de Dieu a inspiré ; que l'Eglise approuve, & qui est tres-conforme à l'état de l'homme dans ce monde. Ils contredisent donc directement la verité de Dieu, & tombent par consequent dans un jugement tres-faux & tres-temeraire.

D'autres condamnent en general les grandes austeritez, & traittent ceux qui les pratiquent, de gens insensez, & ils condamnent par là les principes de la religion qui obligent l'homme à une penitence continuelle, & qui le portent à reparer ses fautes en les punissant severement en ce monde.

Combien se mêle-t-il de mesme dans les discours, de maximes d'interests contraires aux regles que la loy de Dieu prescrit pour entrer dans toutes les charges, & principalement dans les charges Ecclesiastiques.

Il est vray que ceux qui font profession de pieté, ne tombent pas dans des défauts si grossiers, mais ils ne prennent pas garde souvent qu'ils tombent en d'autres qui ne laissent pas d'estre tres-importans.

Ils font agir Dieu à leur phantaisie comme s'ils disposoient de sa misericorde & de sa justice. Dieu pardonnera ces sortes de pechez, disent-ils: Dieu n'imputera pas ces sortes de fautes: il suffit pour reparer tels ou tels pechez de pratiquer telle & telle chose. Ils bornent la vertu à ce qu'ils en connoissent, comme si la loy de Dieu ne pouvoit aller plus loin que leur petite lumiere. Ils parlent de la maniere de conduire les ames comme s'ils en sçavoient toutes les regles. Ils approuvent les uns: ils condamnent les autres. Ils disent que la conduite de certains Directeurs est trop severe: ils loüent la douceur & l'indulgence des autres. Ils mettent les gens en paix sans sçavoir s'ils ont sujet d'estre en paix. Ils donnent des assurance que Dieu ne donne point. Ils decident une infinité de cas de la conduite ordinaire sans consulter personne, & sans les examiner, en s'arrestant aux premieres lueurs dont leur esprit est frappé. Qui ne voit que tout cela est temeraire, & par consequent mauvais?

L'excuse ordinaire de ceux qui en

uſent ainſi, eſt qu'ils ne ſont pas eſtablis pour enſeigner les autres ; qu'ils diſent ce qu'ils penſent, & que ſi on vouloit parler ſi exactement, on ne parleroit point du tout ; qu'au reſte perſonne ne defere à leurs ſentimens, & qu'ainſi ils n'ont point à en répondre.

Mais ces excuſes ſont vaines & frivoles Car tant s'en faut qu'il ſoit plus permis d'avancer des maximes fauſſes, parce qu'on n'eſt pas eſtabli pour enſeigner les autres ; qu'au contraire, comme ceux qui ſont en cet eſtat, ont moins d'obligation de parler, ils ont moins d'excuſe, lors qu'ils parlent temerairement. Ceux qui ſont dans un employ qui les oblige de juger de pluſieurs choſes, peuvent s'excuſer ſur la neceſſité de leur engagement, s'il leur échappe quelquefois des deciſions temeraires. Mais ceux qui n'y ſont pas, doivent eſtre d'autant plus exacts à parler des choſes dans la verité, que leur propre employ eſt de veiller ſur eux-meſmes, & d'avoir une attention continuelle à leurs penſées & à leurs paroles.

Il n'eſt pas veritable non plus que cette exactitude aille ſi loin, qu'en

l'obſervant on ne puiſſe plus parler. Elle ne conſiſte qu'à ne rien avancer comme vray dont on ne ſoit aſſeuré : & à garder le ſilence ſur ce que l'on ne ſçait pas, & que l'on n'a pas examiné, ou à ne propoſer au moins ſes ſentimens que par forme de doute, & plûtoſt pour s'en éclaircir que pour en inſtruire les autres. Or il n'y a rien de fort geſnant dans cette pratique, & elle devient meſme plus facile à meſure qu'on y eſt fidelle. Car en examinant ſouvent les maximes que l'on avance, on devient plus ferme dans celles qui ſont certaines, on ſe défait de celles qui ne le ſont pas, & l'on apprend à propoſer les unes & les autres ſelon le degré de certitude qu'elles ont & que l'on en doit avoir.

Enfin il eſt tres-faux que ces maximes contraires à la verité avancées par des perſonnes qui n'ont point d'autorité, ne nuiſent point aux autres, & que ceux qui les avancent, n'en répondent pas.

Car toute fauſſeté eſt toûjours capable de nuire, & principalement celles qui regardent les mœurs, & qui ſont des principes & des regles

d'action. Toute fausseté proposée fait son impression dans l'esprit lorsqu'elle n'est pas reconnuë. Elle y est receuë avec approbation : & ceux qui l'ont ainsi reçeuë, en sont plus disposez à la suivre dans leurs actions. Et comme les actions sont liées entr'elles, & que les tenebres attirent les tenebres ; quelque leger que soit un peché, il peut devenir le principe, & la source de plusieurs autres.

CHAPITRE X.

Retenuë qu'on doit garder dans les jugemens qu'on porte à l'égard des choses indifferentes ou humaines. Utilité du silence. Que la connoissance de Dieu & de JESUS-CHRIST *nous y porte.*

UN homme de Dieu aussi penetré qu'il le doit estre de l'amour de la verité, & de la crainte de la blesser, doit encore porter sa retenuë plus avant dans ses jugemens. Car il ne doit pas seulement s'abstenir d'avancer des propositions temeraires

en ce qui regarde les mœurs ; mais dans les matieres meſmes les plus indifferentes, dans les queſtions purement philoſophiques, dans les hiſtoires, dans les jugemens qu'il fait de l'éloquence ou de l'eſprit des Auteurs ; Et enfin generalement dans toutes les choſes où la verité & la fauſſeté peuvent avoir lieu, il doit éviter d'en porter des jugemens temeraires & precipitez, parce que la temerité eſt toûjours contraire à la raiſon, & qu'en s'accoûtumant à ces ſortes de deciſions temeraires dans les matieres moins importantes, on contracte une mauvaiſe habitude qui ſe répand en ſuite dans les choſes meſmes où la temerité eſt plus dangereuſe ; au lieu qu'en honorant la verité juſques dans les plus petites choſes, on ſe diſpoſe à l'honorer dans les plus grandes, & l'on engage Dieu à nous en faire la grace.

Il eſt vray que l'état de l'homme dans cette vie ne permet pas que l'on évite entierement toutes ſortes de temeritez ; mais il oblige neanmoins à deſirer de les éviter ; à y travailler, à demander ſincerement à Dieu la for-

ce & la lumiere neceſſaire pour cela ; à luy demander pardon des fautes que l'on y fait, quand on les connoiſt, & à gemir de celles que l'on ne connoiſt pas. Ce travail, cette priere, cette vigilance font éviter un grand nombre de ces fautes, & obtiennent le pardon de celles qu'on n'évite pas. Mais ceux qui ne travaillent point, qui ne veillent point, qui ne prient point pour cela, n'ont pas droit d'eſperer la meſme indulgence de la miſericorde de Dieu.

Il ne faut donc pas que les difficultez qui ſe rencontrent dans la pratique de ces veritez, nous donnent ſujet de les deſavoüer & de les combattre. Mais il en faut conclure que puis qu'il eſt ſi difficile de parler comme il faut, on ne doit parler que le moins que l'on peut, & veiller avec grand ſoin ſur ce qu'on dit, quand on eſt obligé de le faire. Auſſi eſt-ce pour cela que l'Ecriture recommande tant le ſilence aux Chreſtiens, & que ſaint Jacques dit en termes exprés, qu'il faut eſtre prompt à entendre, & lent à parler. *Sit autem omnis homo velox ad audiendum, tardus autem ad loquendum,*

parce qu'en écoutant, on témoigne, & que l'on ignore la verité, & que l'on desire de l'apprendre, ce qui est tres-conforme à l'estat de l'homme dans cette vie ; au lieu qu'en parlant, on fait profession de la sçavoir, ce que peu de personnes peuvent pretendre sans presomption, & ce qui n'est jamais sans danger.

Ainsi la pente & l'instinct d'un homme de bien est de tendre au silence autant qu'il luy est possible, parce que la lumiere de cette vie consiste principalement à bien connoistre la profondeur de son ignorance. De sorte qu'au lieu que ceux qui avancent dans les sciences humaines en deviennent ordinairement plus decisifs, ceux qui avancent dans la science de Dieu deviennent au contraire plus retenus, plus reservez, plus portez à se taire, moins attachez à leur sens, & moins hardis à juger des autres ; parce qu'ils decouvrent de plus en plus combien nos connoissances sont obscures & incertaines ; combien on se trompe souvent dans les choses que l'on croit le mieux sçavoir ; combien la precipitation à juger fait commettre de fau-

tes ; combien on cauſe ſouvent de deſordres par des avis & des jugemens temeraires.

La deviſe d'un payen eſtoit qu'à meſure qu'il vieilliſſoit il apprenoit toûjours pluſieurs choſes, γηράσκω δὲ ἀεὶ πολλὰ διδασκόμενος ; mais un Chreſtien pourroit en quelque ſorte en prendre une toute contraire, & dire, qu'à meſure qu'il veillit dans l'exercice de la vertu, il deſaprend toûjours pluſieurs choſes, c'eſt à dire, qu'il reconnoiſt toûjours de plus en plus qu'il y a une infinité de choſes que le monde avance hardiment & qu'il ſoûtenoit autrefois avec les autres, comme des veritez certaines, qui non ſeulement ne le ſont pas, mais qui ſont au contraire tres-fauſſes ; ce qui luy donne une averſion extréme de cet air preſomptueux & deciſif, & de cette multitude de maximes temeraires que les perſonnes peu éclairées propoſent d'ordinaire ſans défiance & ſans ſcrupule.

C'eſt peut-eſtre la raiſon pour laquelle l'Ecriture repreſentant l'eſtat d'un homme qui a commencé à porter le joug du Seigneur dés ſa jeuneſſe, &

qui a ainſi augmenté la grace de l'innocence par une pratique continuelle des vertus, ne luy donne point d'autre exercice que de ſe tenir en repos & de ſe taire. *Beatus homo qui portaverit jugum Domini ab adoleſcentia ſua. Sedebit ſolitarius & tacebit.* La ſolitude & le ſilence ſont le terme & la recompenſe où l'accroiſſement de la pieté nous conduit, & où l'on arrive par l'innocence de toute la vie, parce qu'il n'y a que cet eſtat qui ſoit conforme aux ſentimens que la grace nous inſpire, & aux lumieres qu'elle nous donne.

Plus on connoiſt Dieu, plus ſa loy paroiſt profonde, admirable, infinie; plus on la reſpecte, plus on craint de la bleſſer; plus on regarde avec étonnement l'infinité des voyes de Dieu, & l'impuiſſance où l'homme eſt de les comprendre, plus on eſt perſuadé des tenebres & de la foibleſſe de l'eſprit humain, plus on haït ſa preſomption & ſa hardieſſe. Et toutes ces diſpoſitions portent à parler le moins que l'on peut. C'eſt ce qui eſt admirablement exprimé par ces paroles d'un Prophete. *Deus eſt enim in*

cælo, & tu ſuper terram ; idcireo ſint pauci ſermones tui. C'eſt à dire, que Dieu eſt dans le Ciel où il habite une lumiere inacceſſible aux hommes, & que nous ſommes ſur la terre plongez dans les tenebres & dans l'ignorance : & que cette double connoiſſance nous oblige de parler peu de ce qui regarde Dieu, *Idcirco ſint pauci ſermones tui.*

Plus auſſi on aime JESUS-CHRIST plus on le regarde dans ſes freres ; & ainſi on craint plus de les bleſſer, de les condamner, & de les ſcandaliſer par des jugemens temeraires, ou par de fauſſes maximes.

Ce ſont les mouvemens naturels de la grace Chreſtienne. Ceux qui ne les ſentent pas, doivent les exciter en eux en conſiderant les veritez qui les produiſent, & tâcher d'éteindre ou d'amortir de plus en plus chaque jour, cette preſomption inconſiderée qui porte à condamner temerairement les autres, ou à avancer des maximes au hazard ſur la Morale Chreſtienne que l'on n'a jamais examinées, & que le plus ſouvent meſme on ſe doit croire incapable d'examiner, parce que l'on

n'a pas assez de connoissance des principes dont elle dépend. Qu'ils se defassent aujourd'huy d'un de leurs jugemens temeraires, & demain d'un autre : & par ce progrez continuel ils arriveront enfin à une disposition de retenuë & d'humilité, qui leur fera regarder avec étonnnement cet estat dans lequel ils parloient de toutes choses au hazard, qui leur estoit insensible lors qu'ils y estoient.

F I N.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR grace & Privilege du Roy, donné à Verſailles le onziéme jour d'Aouſt 1675. ſigné, Par le Roy en ſon Conſeil, DES VIEUX, & ſcellé de cire jaune; il eſt permis à GUILLAUME DESPREZ Marchand Libraire à Paris, d'imprimer, faire reimprimer, vendre & debiter pluſieurs Traitez de Morale, compoſez par M. de CHANTERESME, ſçavoir, *De la foibleſſe de l'homme*, &c. *de l'Education d'un Prince* &c. *De la connoiſſance de ſoy-meſme* &c. avec les autres Traitez dont ils ſont augmentez ſous le titre general *d'Eſſais de Morale*, durant le temps & eſpace de *vingt années*, entieres & conſecutives à compter du jour qu'il ſeront achevez d'imprimer en vertu du preſent Privilege: Avec deffenſes à tous Libraires, Imprimeurs ou autres, de quelque condition qu'ils ſoient, de le reimprimer, faire reimprimer, vendre ny débiter ſous quelque pretexte que ce ſoit, à peine de trois mille livres d'amande, de confiſcation des exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & intereſts, ainſi qu'il eſt porté plus au long dans leſdites Lettres de Privilege.

Regiſtré dans le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 17. Aouſt 1675. Signé, THIERRY, Syndic.

Achevé d'imprimer, pour la premiere fois en vertu du preſent Privilege, le 28. Septembre 1675.